



Made in France.

100

P
Thé
Esp



D'après ses écrits
et les témoins oculaires de sa Vie

Cette heureuse Servante
de Dieu eut tant de science
par elle-même, qu'elle
sut indiquer aux autres
la vraie Voie du Salut.
S.S. Benoît XV

100

P
Thé
Esp



© Delpont

LA BIENHEUREUSE
THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE 1865)

« O Jésus, mon Amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée !
ma vocation, c'est l'Amour ! Oui, j'ai trouvé ma place au sein
de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me
l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, JE SERAI
L'AMOUR ! »

(*Histoire d'une Âme, chap. XI.*)



THÉRÈSE de l'ENFANT JÉSUS

D'après ses écrits
et les témoins oculaires de sa Vie

*Cette heureuse Servante
de Dieu eut tant de science
par elle-même, qu'elle
sut indiquer aux autres
la vraie Voie du Salut.*

S.S. Benoît XV

Nihil obstat.

CAROLUS SALOTTI, S. Cons. Adv.

S. R. Congreg. Adsessor.

OFFICE CENTRAL DE S^r THÉRÈSE

48, boul. Herbet-Fournet, 48
Lisieux (Calvados).

Dépôt à Paris,
76, rue de Rennes (VI^e).

LIBRAIRIE St-PAUL

6, rue Cassette, Paris (VI^e).

IMPRIMERIE St-PAUL

36, boulevard de la Banque, 36
Bar-le-Duc (Meuse).

Dépôt au Canada : M. GOYER, 90, avenue des Pins, ouest, Montréal

*Les Carmélites de Lisieux (Calvados), peuvent se charger
de transmettre les commandes.*

Tiers-Ordre de St François

Fraternité de St Joseph
et de la Ste Face

APPROBATION

de S. G. Monseigneur LEMONNIER

Evêque de Bayeux et Lisieux.

— • —

Son Eminence le cardinal Vico a daigné lui-même définir, avec une autorité et une bienveillance marquées, le sens et le but de cet ouvrage.

Je me permets seulement, pour l'apprécier, de m'inspirer du Docteur de l'Eglise, saint Bonaventure, lorsqu'il donne ce conseil en titre de son *Incendium amoris* :

« *Les savants et les sages du monde peuvent, dans la prière et la méditation, lire ce livre avec profit. Il les guidera par delà les choses du temps, jusqu'au trône de la paix.* »

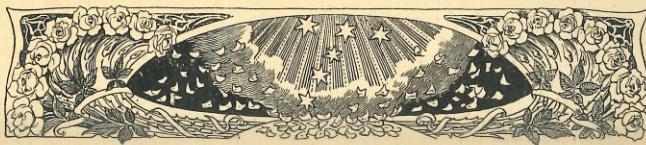
« *Les simples, en dehors de tout autre savoir humain, peuvent y apprendre à aimer Dieu, et à faire de grands progrès dans ce saint amour.* »

C'est à cette même école de simplicité que devront se former les disciples de la Bienheureuse Thérèse, afin de pénétrer comme elle les miséricordieux abîmes de l'amour divin. « *Bienheureux les cœurs purs et simples, ils verront Dieu.* »

† THOMAS,

Evêque de Bayeux et Lisieux.

— • —



PRÉFACE

de Son Eminence le Cardinal VICO
Priéset de la Sacrée Congrégation des Rites.

La publication du volume « Esprit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus » est, à mon avis, excellemment opportune et fera le plus grand bien.

Le 14 août 1921, dans cette solennelle et inoubliable séance où fut déclarée Vénérable notre nouvelle Bienheureuse, le Pape Benoît XV, de grande et sainte mémoire, se plut à mettre en lumière la Voie d'enfance spirituelle suivie par S^r Thérèse de l'Enfant-Jésus. Devant l'ampleur doctrinale de ce discours, il semble que le chef suprême de l'Eglise ait voulu léguer à tous ses fils, comme un testament spirituel, cette voie d'enfance évangélique, et il n'est plus besoin d'insister pour la recommander aux fidèles.

J'apprécie grandement la forme sérieuse et méthodique de cet ouvrage sur l'Esprit de la Bienheureuse. On en déduit logiquement la caractéristique de sa vie intérieure, qui est l'Amour de Dieu, servant de base à tout son édifice de perfection. De là, une fécondité merveilleuse dans une existence apparemment tout ordinaire. Point de ces traits qui jettent dans la stupeur, mais la vertu la plus solide cachée sous les dehors d'une ravissante simplicité. On retrouve dans ces pages la substance même du Procès, où, sous les moindres détails, se révèle l'héroïcité.

Enfin, l'impression produite par la lecture de cet exposé est toute au bénéfice de la valeur morale de Thérèse, dont la vertu s'impose avec une incroyable majesté : l'enfant devient un héros, la vierge aux mains pleines de fleurs étonne par son courage viril.

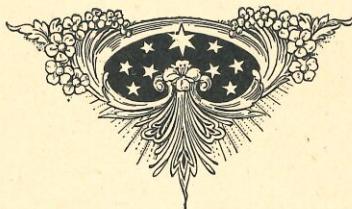
Oui, vraiment, cette âme, dont l'abandon réjouit le Cœur de Dieu, et qui s'offre sans résistance aux actions de son bon plaisir, en un mot, cette enfant qui s'ignore est devenue grande aux yeux du Très-Haut.

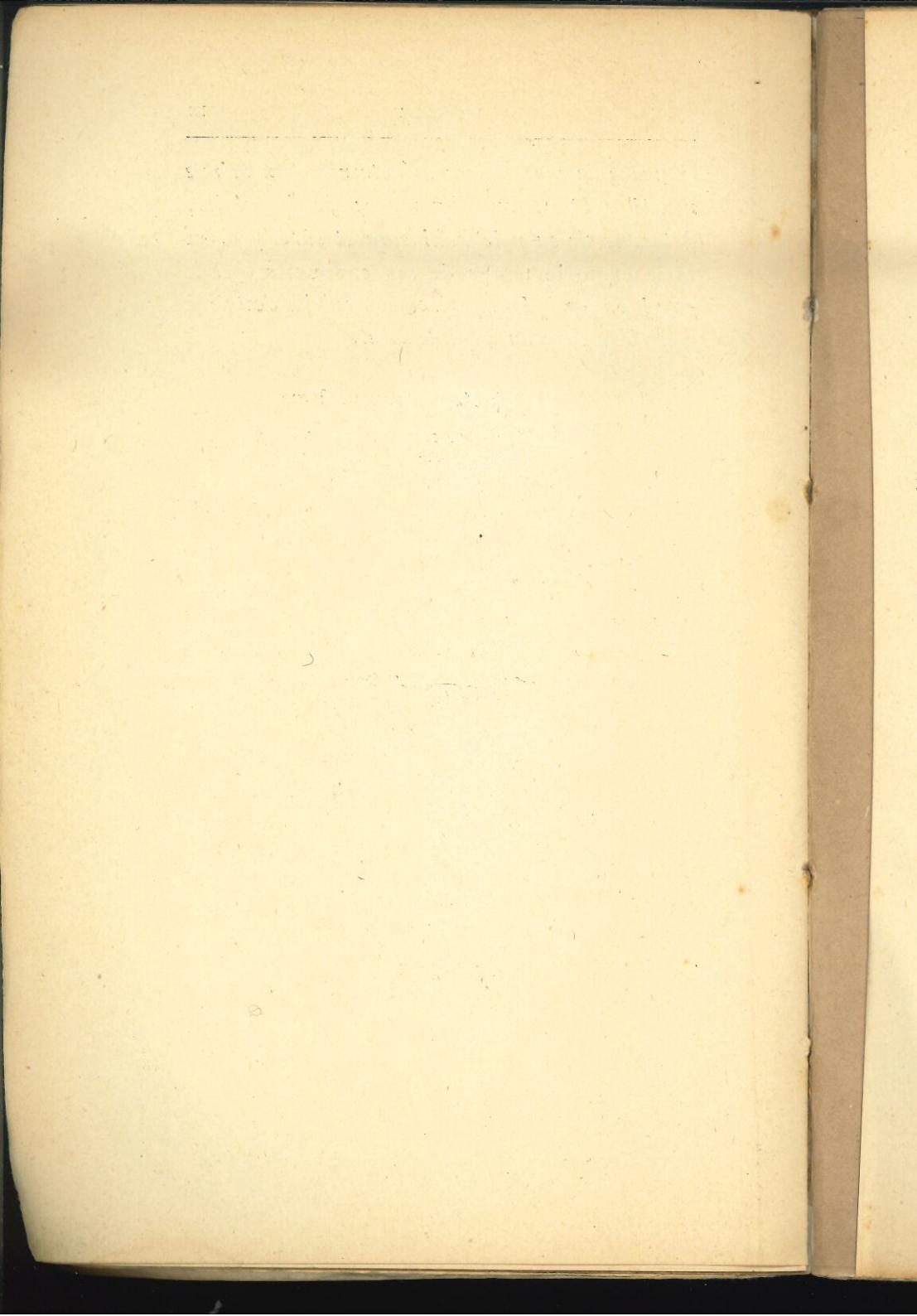
Qu'elle use de plus en plus de son crédit céleste en faveur de ceux qui l'aiment et s'efforcent de suivre ses traces ! Qu'elle gagne aussi, par les

charmes de son enfance volontaire, ceux qu'une vanité subtile, ou l'ignorance de la vérité, détourne de sa voie lumineuse et sûre. « C'est maintenant le temps de ses conquêtes » et le passé prouve péremptoirement qu'elle doit être pour beaucoup un ange de salut.

† A., CARDINAL VICO,

*Évêque de Porto et de Sainte-Rufine,
Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.*





AVERTISSEMENT

Les textes qui composent le présent volume proviennent, soit des écrits originaux de la B^{re} Thérèse de l'Enfant-Jésus, soit des notes prises par ses novices, et figurant aux Actes du Procès de Béatification et de Canonisation. Enfin, les autres citations, ordinairement datées, furent recueillies pendant les derniers mois de la Bienheureuse et consignées au jour le jour par la Rév. Mère Agnès de Jésus (sa sœur Pauline), pour son édification personnelle.

Ces documents ont été choisis et classés avec l'active et précieuse collaboration de M. le chanoine Dubosq, prêtre de Saint-Sulpice, Supérieur du Grand Séminaire de Bayeux.

Les textes qui se rapportent à plusieurs sujets n'ont pas été répétés, mais se trouvent intercalés respectivement dans la division qui semble le mieux répondre à leur pensée dominante. Quelques transitions discrètes servent, ça et là, de trait d'union entre ces textes, pour en faciliter la lecture.

Les Carmélites de Lisieux.

ABRÉVIATIONS

- (Chap., page) — Se rapporte à l' « Histoire d'une âme »,
édition française in-8°, N° 6098, 1, 1914,
et éditions suivantes.
- (A) — Lettres de la Bienheureuse Thérèse, adressées
à la Rév. Mère Agnès de Jésus (sa sœur
Pauline, sa « Petite Mère »).
- (M) — Lettres à S^r Marie du Sacré-Cœur (sa sœur
afnée, Marie).
- (L) — Lettres à sa sœur Léonie.
- (C) — Lettres à sa sœur Céline.
- (M. G.) — Lettres à sa cousine Marie Guérin.
- (F) — Lettres à ses frères spirituels.
- (date) — Les dates énoncées seules, se rapportent
aux notes recueillies en 1897, dans les
derniers mois d'exil de la Bienheureuse.

po

CHAPITRE PREMIER

L'Amour de Dieu,

est,

pour la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus,

la Source d'énergie

fécondant toute sa vie spirituelle.

« Aspirez aux dons supérieurs. Aussi bien je vais vous montrer une voie excellente entre toutes.

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un aérain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et posséderais toute science ; quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien¹.

« La charité est le lien de la perfection². La charité ne passera jamais.

« Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité³, car l'Amour est la plénitude de la loi⁴. »

¹ I Cor., XII, 31, et XIII, 1 et suiv. ³ I Cor., XIII, 13.

² Coloss., III, 14. ⁴ Rom., XIII, 10.

ARTICLE I

Doctrine de la Bienheureuse Thérèse

sur la valeur de l'Amour.

IL EST SA RÈGLE ET SA LOI

“*Ma vocation, c'est l'Amour !*” s'écriait Thérèse. (Ch. XI, 216.)

“*Jésus, je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme jamais il n'a été aimé...*” (A. Sept. 1890.)

“*Qu'il me donne l'Amour sans bornes, sans limites !*” (Ch. VIII, 134.)

“*A tout prix je veux cueillir la palme, si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'Amour !*” (A. Sept. 1890.)

“*La science d'Amour ! je ne veux que cette science-là... car je n'ai aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie !*” (Ch. VIII, 145.)

La Bienheureuse Thérèse n'envisageait point les vertus comme devant conduire à l'Amour ; mais, c'est au contraire de l'Amour, qu'elle fit découler toute sa perfection. Elle se rappelait cette réponse du catéchisme : « Dieu m'a créée pour le connaître, l'aimer et le servir. » Et c'est en l'aimant d'abord qu'elle l'a si bien servi ensuite.

Fidèle à cette maxime, elle écrivait :

“*Vous désirez un moyen pour arriver à la perfection, je n'en connais qu'un seul : l'amour¹.*”

Et, comme on lui demandait : «*Vous avez dû*

M. G., 1894.

¹ Cette réponse rappelle celle de saint François de Sales à une religieuse qui lui disait : «*Je veux acquérir l'amour par l'humilité.* — Et moi, reprit le saint, je veux acquérir l'humilité par l'amour. »

beaucoup lutter pour vous vaincre aussi parfaitement ? » elle répondit avec un accent indéfinissable :

3 août. « Oh ! ce n'est pas cela ! »

c., 6 juill. 1893. Nous lisons, en effet, dans une lettre de 1893 : « Certains directeurs, je le sais, conseillent de compter ses actes de vertu pour avancer dans la perfection ; mais mon directeur, qui est Jésus, ne m'apprend pas à compter mes actes, il m'enseigne à faire tout par amour¹. »

Et, près de mourir, elle pourra dire :

22 juillet. « Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour. »

M. G., 1888. Elle sait que « Jésus brûle du désir d'entrer dans notre cœur », et qu'il estime notre amour au-dessus de tous les dons que nous puissions lui offrir.

Ch. viii, p. 142. « Sans l'amour, écrit-elle, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes ; non,

Ch. xi, p. 209. Jésus ne demande pas de grandes actions, mais uniquement l'abandon et la reconnaissance, c'est-à-dire l'Amour.

« Je n'ai nul besoin, dit-il, de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent ; si j'avais faim, ce n'est pas à vous que je le dirais, car la terre et tout ce qu'elle contient est

¹ Certains passages des lettres que nous donnerons dans ce recueil ne se retrouvent pas toujours sous la même date dans l'« Histoire d'une âme », où il n'a été imprimé que des fragments, et où l'on a éliminé les répétitions d'idées. — Ces passages, pris sur les originaux, ont eux-mêmes subi des coupures, afin de mieux se rapporter au sujet traité.

à moi. Est-ce que je dois manger la chair des taureaux et boire le sang des boucs ? Immolez à Dieu des sacrifices de louanges et d'actions de grâces¹. »

Thérèse se souvient que « le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Eglise que toutes les autres œuvres réunies ensemble² ». Aussi, elle ne se fiera jamais qu'à l'amour, et jugera tout d'après l'amour.

Elle avait écrit en commentant le passage du psaume cité plus haut :

« Le Seigneur *n'a pas besoin de nos œuvres, mais uniquement de notre amour*. Ce même Dieu qui déclare n'avoir nul besoin de nous dire s'il a faim³, n'a pas craint de mendier un peu d'eau à la Samaritaine... Il avait soif !... Mais, en disant : « Donne-moi à boire⁴ », *c'était l'amour de sa pauvre créature qu'il réclamait, il avait soif d'amour !* »

Ch. xi, p. 219.

Ch. xi, p. 210.

Elle redit sans cesse, dans ses lettres et ses recommandations, à quel point Dieu est aimable, à quel point il nous aime et recherche notre amour, combien il est délicat et se contente de peu ; enfin, comment l'amour est la voie qui conduit à la perfection.

« C'est lui qui veut notre amour, qui le mendie..., écrit-elle. Il se met pour ainsi dire à notre merci, il ne veut rien prendre sans que nous le lui donnions

¹ Ps. XLIX.² S. Jean de la Croix.³ Ps. XLIX, 13.⁴ Joan., IV, 7.

C., 2 août 1893.

de bon cœur, et *la plus petite obole* est précieuse à ses yeux divins. » Elle appuie son affirmation sur cette strophe de saint Jean de la Croix :

Revenez, ma colombe,
Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline,
Attiré par l'air de votre vol, et il y prend le frais.

Cons. et Souv., p. 271. « Vous le voyez, dit-elle avec le saint Réformateur, l'Epoux, le Cerf blessé, n'est pas attiré par la *hauteur*, mais seulement par l'*air du vol* », et elle ajoute : « *un simple coup d'aile* suffit pour produire cette brise d'amour ».

A propos de cette parole du Cantique des cantiques : « Vous avez blessé mon cœur par *un cheveu* volant sur votre cou¹ », elle écrit encore :

L., 12 juil. 1896. « En disant que c'est un cheveu qui peut opérer ce prodige, Jésus nous montre que les *plus petites* actions, faites *par amour*, sont celles qui charment son Cœur. »

L., Janv. 1895. A son avis, « l'âme la plus fervente est la plus fidèle à faire toutes ses actions *par amour* ».

Elle met cet aveu sur les lèvres de l'Enfant Jésus, dans son poème intitulé : « Les Anges à la Crèche » :

Les Anges à la Crèche, p. 481.

La plus petite âme qui m'aime
Devient pour moi le paradis.

Parlant à ses novices d'un jouet appelé kaléidoscope, dont elle avait étudié le fonctionnement, elle leur explique comment l'amour seul peut donner du prix à leurs actes :

¹ Cant., iv, 9.

« Tant que nos actions, même *les plus petites*, ne sortent pas du *oyer de l'Amour*, la sainte Trinité, figurée par les trois glaces convergentes, leur donne un reflet et une beauté admirables, et Jésus trouve nos démarches toujours belles. Mais si nous nous éloignons de ce centre ineffable, que verra-t-il ? des brins de paille, des œuvres souillées et de nulle valeur. »

Cons. et Souv.,
p. 290.

Enfin, elle répète avec l'Apôtre :

..... « Que les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'amour, que la charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu ¹ », et conclut en indiquant encore la part qu'elle s'est choisie :

Ch. xi, p. 215.

« Je comprends si bien que *l'amour seul* est capable de nous rendre agréables au bon Dieu, que cet amour est *l'unique* trésor que j'ambitionne. « Pour lui, ayant donné toutes mes richesses, j'estime n'avoir rien donné ². »

Elle dit encore :

« Ce ne sont pas les richesses et la gloire, même la gloire du ciel que réclame mon cœur, ce que je demande : *c'est l'amour !* »

Id., p. 218.

Et c'est l'amour qui, avant d'être sa récompense, fut son unique voie en même temps que son but. C'est lui qui « l'a purifiée intérieurement, et rendue forte pour souffrir et ferme pour persévéérer ³ ». C'est lui encore qui, semblable à un tapis moelleux, a recouvert les aspérités de la route, qui « lui a rendu

¹ I Cor., XIII.

² Cant., VIII, 7.

³ Imit., liv. III, ch. v, 2.

léger ce qui était pesant, doux et agréable ce qui était amer¹ ». Aussi, en choisissant cette voie rapide et sûre, a-t-elle véritablement trouvé la pierre philosophale des anciens qui changea pour elle, non tout en or, mais *tout en joie*.

C'est pour faire partager aux âmes son trésor, que la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus eut toujours soin de communiquer aux autres, et les ardeurs de son amour pour Dieu, et la méthode de formation spirituelle qui lui avait si bien réussi.

Mais ce n'est pas seulement durant sa vie qu'elle se fait le guide des âmes vers la perfection de l'amour divin : sur le point de mourir, elle a confiance de pouvoir s'y employer jusqu'à la fin des siècles ; et quand elle prononce cette sentence d'une originalité sublime et qui restera attachée à son souvenir comme une devise de chevalier :

« *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre* », nul doute qu'elle n'ait eu en vue, par-dessus tout, l'assistance à donner aux âmes pour les conduire au salut PAR L'AMOUR.

¹ *Imit.*, liv. III, ch. v, 3.



ARTICLE II

Son principe d'activité dans l'Amour :

*Elle est soucieuse
de tout ce qui « fera plaisir au bon Dieu ».*

« Je suis restée toujours petite, n'ayant d'autre occupation que de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu *pour son plaisir.* »

6 août.

C'est ainsi que la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus résument, quelques jours avant sa mort, sa vie toute d'amour :

Elle avait écrit « qu'elle essayait d'agir uniquement *pour réjouir* Notre-Seigneur ».

Ch. x, p. 192.

Il est à remarquer, en effet, que cette pensée de *faire plaisir* à Jésus, de le *consoler*, de le *réjouir*, prime chez elle toutes les autres.

« Les grands saints ont travaillé pour la gloire de Dieu, disait-elle, mais moi, qui ne suis qu'une toute petite âme, je travaille pour son *unique plaisir*. Je veux être, dans la main du bon Dieu, une fleurette, une rose inutile, mais dont la vue et le parfum lui soient pourtant comme un délassement, une petite joie de surcroît. »

Souv. inédits.

« Je n'aurais pas voulu ramasser une épingle pour

30 juillet.

éviter le purgatoire, assurait-elle une autre fois. Tout ce que j'ai fait, c'était pour *faire plaisir au bon Dieu*, pour lui sauver des âmes. »

Elle dit ailleurs explicitement :

Offrande, p. 306. « Je ne veux pas amasser de mérites pour le ciel, je veux, ô mon Dieu ! travailler pour votre seul amour, dans *l'unique but de vous faire plaisir, de consoler* votre Coeur Sacré, et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement. »

En parlant de sa mort prochaine, elle écrivait à sa Mère Prieure :

Ch. ix, p. 155. « Ne croyez pas que votre enfant estime comme une plus grande grâce de mourir à l'aurore plutôt qu'au déclin du jour ; ce qu'elle estime, ce qu'elle désire uniquement, c'est de *faire plaisir à Jésus*. »

A son avis, la perfection est le prix de ce genre d'amour :

L., 17 juil. 1897. « Si tu veux être une sainte, lisons-nous dans sa correspondance à l'une de ses sœurs, cela te sera facile ; n'aie qu'un seul but : *faire plaisir à Jésus*. »

C'est encore de cet amour qu'elle attend le second cours de Dieu :

C., 20 oct. 1893. « Si tu restes fidèle à *lui faire plaisir* dans les petites occasions, il se trouvera obligé de t'aider dans les grandes. »

« Consoler Jésus » de l'indifférence et de l'ingratitude des hommes fut son occupation constante. Déjà tout enfant, elle s'offrait à Jésus pour être sa « petite fleur ».

« *Je voulais le consoler*, dit-elle, être regardée, Ch. iv, p. 54
cultivée et cueillie par lui. » Alors, elle « lui donnait bien souvent son cœur, et s'efforçait de lui plaire en toutes ses actions, faisant la plus grande attention à ne l'offenser jamais ».

Nous lisons dans une de ses lettres :

« Je ne veux pas que Jésus ait de la peine, je voudrais essuyer les larmes que lui font verser les pécheurs, en les convertissant tous. » A., 1889.

Et, dans un moment de grande angoisse :

« Oh ! ne gaspillons pas notre temps, sauvons les C., 14 juil. 1889.
âmes ! Les âmes, « elles tombent en enfer aussi nombreuses que des flocons de neige en un jour d'hiver¹ », et Jésus pleure ; et nous, nous songerions à notre douleur, sans penser à le consoler ! »

Elle confie :

« Le cri de Jésus mourant : « J'ai soif ! » retentissait Ch. v, p. 76.
à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé...»

Si elle veut sauver les âmes, c'est, en effet, non seulement pour assurer le bonheur individuel de chacune, mais aussi et surtout afin de procurer à Jésus l'amour de ces âmes sauvées. Elle écrit :

« Il n'y qu'une seule chose à faire pendant l'unique C., 14 juil. 1889.
jour ou plutôt l'unique nuit de cette vie, c'est d'aimer, d'aimer Jésus de toutes les forces de notre cœur, et de lui sauver des âmes *pour qu'il soit aimé...* »

¹ Sainte Thérèse.

A une novice qui lui confiait sa crainte de perdre des grâces par ses infidélités dans les petites choses, elle répond :

Souv. inédits.

« Comme le bon Dieu est toute miséricorde et que vous avez bonne volonté, ce n'est pas vous qui perdez, mais c'est lui qui perd de l'amour !... »

Afin qu'il ne perde point d'amour, elle demande à l'un de ses frères spirituels de faire chaque jour pour elle cette prière « qui renferme tous ses désirs » :

« Père miséricordieux, au nom de votre doux Jésus, de la sainte Vierge et des saints, je vous demande d'embrasser ma sœur de votre Esprit d'Amour, et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer. »

Elle réclame que cette prière soit faite même après sa mort, car elle ajoute :

F., 1897.

« La seule chose que je désire, c'est *de voir le bon Dieu aimé*, et j'avoue que si, dans le Ciel, je ne pouvais plus y travailler, j'aimerais mieux l'exil que la Patrie. »

Mais, en attendant, c'est sur le sacrifice qu'elle compte pour atteindre son but.

Elle savait combien peu d'âmes sont fidèles à cette attention soutenue dans les petites choses, preuve certaine du véritable amour, et disait tristement :

7 août.

« Oh ! que le bon Dieu est peu aimé sur la terre ! Non, le bon Dieu n'est pas beaucoup aimé... »

Dans son manuscrit, elle exhale cette plainte :

Ch. xi, p. 210.

« Plus que jamais, *Jésus est altéré d'amour...*, et même parmi ses disciples, il se trouve, hélas ! bien

peu de cœurs qui se livrent sans aucune réserve à la tendresse de son amour infini ! »

C'est parce qu'elle vit à quel point l'amour de Dieu est méconnu ici-bas, qu'elle s'offrit en victime à cet Amour miséricordieux. Elle entendait, par là, ouvrir son cœur à Dieu comme un abîme, qu'elle eût désiré infini, afin d'y attirer toutes les flammes de la charité divine repoussées de la plupart des hommes, et en mourir consumée. C'est en voulant ainsi « *soulager Dieu* », qu'elle en chercha et trouva le moyen dans les exercices multiples de l'amour, puisque « les âmes embrasées ne peuvent rester inactives ».

Ch. x, p. 203.



ARTICLE III

Qualités de l'Amour de Dieu

en la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

§ I

Amour laborieux.

« Travaille comme un bon soldat du Christ¹ »,
disait saint Paul à son disciple Timothée.

C'est affirmer que le rôle de l'homme sur la terre
n'est pas de jouir en paix d'un amour béatifiant,
mais de lutter contre les tendances mauvaises qui
s'opposent en lui au règne de Dieu, et d'étendre ce
règne divin par l'activité d'un amour conquérant.
La Bienheureuse Thérèse l'entendait de la sorte ;
dans cette lutte « contre les tendances mauvaises »,
elle s'empresse de nous révéler, comme toujours, le
but d'amour qu'elle se propose d'atteindre :

« Ce n'est pas, dit-elle, pour faire ma couronne, C., 18 juil. 1893
pour gagner des mérites et acquérir des vertus, c'est
pour faire plaisir à Jésus en lui sauvant des âmes. »
C'est pourquoi elle chante :

Ma joie est de lutter sans cesse
Afin d'enfanter des élus...

Ma paix et ma
joie, p. 411.

¹ II Tim., II, 3.

Prière,
p. 310-311.

« O mon Jésus ! je bataillerai pour votre amour jusqu'au soir de ma vie. Puisque vous n'avez pas voulu goûter de repos sur la terre, je veux suivre votre exemple ; je brûle de combattre pour votre gloire ; je vous en supplie, fortifiez mon courage, armez-moi pour la lutte ! »

Elle ne désarmera pas, et, comme on la voyait encore, quelques semaines avant de mourir, se renoncer en toute rencontre : « Voulez-vous donc acquérir des mérites ? » lui dit-on.

18 août.

— « Oh ! oui, répondit-elle, mais pas pour moi : pour les âmes, pour les besoins de toute l'Eglise, enfin pour *jeter des roses à tout le monde*, justes et pécheurs. »

Avant d'entrer dans le détail de cette lutte qui se livre pied à pied contre la nature, écoutons ce que pense la Bienheureuse Thérèse de la part qu'il faut y donner, et nous verrons que sa conception de la vie parfaite n'a rien d'un quiétisme indolent.

Elle dit d'abord :

Ch. x, p. 179.

« Si je ne méprise pas les belles pensées qui unissent à Dieu, j'ai compris, il y a longtemps, qu'il faut bien se garder de s'appuyer trop sur elles. *Les inspirations les plus sublimes ne sont rien sans les œuvres.* »

A propos de cette louange adressée à Judith : « Vous avez agi avec un courage viril, et votre cœur s'est fortifié¹ », elle nous livre cette réflexion :

¹ Judith, xv, 11.

« Bien des âmes s'excusent par ces paroles : Je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Mais, *qu'elles fassent des efforts !* C'est quelquefois difficile ; cependant le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage de se vaincre ; si l'âme y correspond, elle se trouve immédiatement dans la lumière, alors le cœur se fortifie, et l'on va de victoire en victoire.

8 août.

« Où serait votre mérite, disait-elle à l'une des novices, s'il fallait que vous combattiez seulement quand vous avez du courage ? Qu'importe que vous n'en ayez pas, pourvu que vous agissiez toujours comme si vous en aviez ! »

Cons. et Souv.,
p. 266.

« Je voudrais toujours vous voir comme un vail-
lant soldat qui ne se plaint point de ses peines,
qui trouve très graves les blessures de ses frères,
et n'estime les siennes que des égratignures. »

Id., p. 272.

Une autre novice ayant lu ce passage de l'Ecclésiastique : « La miséricorde fera à chacun sa place selon le mérite de ses œuvres ¹ », elle vint questionner sa jeune Maîtresse : — Pourquoi est-il dit « selon le mérite de ses œuvres », puisque saint Paul parle d' « être justifiés gratuitement par la grâce ² » ?

Souv. inédits.

Alors, la Servante de Dieu, expliqua énergiquement que, si l'espérance poussée jusqu'aux dernières limites est composée d'abandon et de confiance en Dieu, son aliment n'est autre que le sacrifice. Et elle développa ainsi sa pensée :

« Il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, *se renoncer constamment*, en un mot, prou-

¹ Eccles., xvi, 15.² Rom., iii, 24.

ver son amour par toutes les bonnes œuvres en notre pouvoir. Mais à la vérité, comme tout cela est peu de chose, il est urgent de mettre sa confiance en Celui qui, seul, sanctifie les œuvres, et de s'avouer des « serviteurs inutiles¹ », espérant que le bon Dieu nous donnera, par grâce, tout ce que nous désirons. »

Cette dernière pensée trouvera plus loin son développement dans l' « Esprit d'Enfance ». Mais il est utile de remarquer ici que *la Bienheureuse eut à lutter* pour « se renoncer constamment », et qu'elle *eut besoin de courage* pour défendre en elle-même la cause de Dieu contre les attaques de penchants contraires.

Cette lutte, ces oppositions se retrouvent dans la vie de tous les saints. Elle voulait qu'on le dise et qu'on le mette en lumière, pour la consolation et l'encouragement des « petites âmes » que déconcertent les tendances de la nature mauvaise.

C'est donc par une attention vigilante et soutenue que Thérèse fit de sa vie une magnifique efflaraison de vertus. Dans la suite de cette étude, il sera facile de constater sa part de mérite dans tel acte ou telle forme d'amour, en la voyant frémir devant un sacrifice, ou sentir l'âpreté de l'étroit chemin du ciel. Mais avec quelle constance, quelle possession d'elle-même, quelle fidélité, « elle marche de victoire en victoire, fournissant, de son propre aveu, une course de géant ! »

¹ Luc., xvii, 10.

Voici déjà quelques traits à l'appui de cette remarque :

Dans son enfance, son « extrême sensibilité » lui était un perpétuel sujet de souffrance. Elle écrit : Ch. v, p. 73.

« Je me faisais des peines de tout. Je pleurais, non seulement dans les grandes occasions, mais dans les moindres. S'il m'arrivait de causer involontairement de la peine à quelqu'un, au lieu d'en prendre le dessus, je me désolais à m'en rendre malade, ce qui augmentait ma faute plutôt que de la réparer ; et lorsque je commençais à me consoler de la faute elle-même, je pleurais d'avoir pleuré. » Ch. iv, p. 70.

Cette disposition, qui aurait dû paralyser ses efforts, lui fournit l'élément d'une grande victoire qu'elle raconte en détail dans son manuscrit :

C'était après la messe de minuit, à Noël 1886. Ch. v, p. 74-75.
On lui fait une réflexion « *qui lui perce le cœur* », et, « au lieu de pleurer », comme elle en avait l'habitude pour des raisons bien moindres, la voilà qui, soudain, *refoule courageusement ses larmes* au point de *faire croire qu'elle n'a rien entendu* !

Elle aime passionnément l'étude, mais, compré-
nant vite le danger de « ce désir extrême de savoir »,
elle modère sa recherche des livres de science, et
s'adonne de préférence à de pieuses lectures. Id., p. 77-78.

Sa nature cependant lui donne à combattre. A la veille d'entrer au Carmel, attristée par la déception des trois mois de retard qu'on lui impose, « elle Ch. vi, p. 112.
est tentée de ne pas se gêner, de mener une vie

moins réglée que d'habitude ». Mais la grâce triomphe ; elle ne veut pas perdre « le bienfait du temps qui lui est offert, et elle prend la résolution de se livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée ».

Le cœur de Thérèse était tendre et sensible, il connut, comme tant d'autres, le désir naturel d'aimer et d'être aimée...

Au pensionnat, « en voyant plusieurs élèves s'attacher particulièrement à l'une des maîtresses, Thérèse voulut les imiter, sans toutefois pouvoir y réussir ».
Ch. iv, p. 63.

N'était-ce pas la réponse à *sa prière quotidienne* : « O Jésus ! changez pour moi en amertume toutes les consolations d'ici-bas¹ ! »

Id. Elle se choisit cependant une amie parmi ses compagnes, mais cette affection fut vite déçue, et, reconnaissant bientôt la vanité des affections humaines, elle s'écrie :

Id., p. 64, « Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre ! Avec un cœur comme le mien, je me serais laissé prendre et couper les ailes ; alors, comment aurais-je pu voler et me reposer² ? »

Id., p. 68-69. Elle avoue cependant que, « dans les délaissements des créatures, elle avait bien quelques moments de tristesse... » — Là encore, son moyen de réagir était *la prière* :

« Je montais, dit-elle, à la tribune de la chapelle, je trouvais dans cette visite silencieuse ma seule

¹ *Imit.*, liv. III, ch. xxvi, 3. ² *Ps.* LIV, 6.

consolation. Je me rappelle que souvent alors je répétais ce passage d'une belle poésie que nous citait mon père :

« Le temps est ton navire, et non pas ta demeure. »

« Ces paroles me rendaient le courage ; quand je pense à ces choses, mon regard se plonge dans l'infini, il me semble toucher déjà le rivage éternel ! »

Notre adolescente convient cependant « n'être pas favorisée, à cet âge, des lumières d'en haut comme elle le fut plus tard. J'ignorais alors, écrit-elle, la joie du sacrifice, mon âme était loin d'être mûrie, je n'avais pas assez de vertu pour m'élever au-dessus de bien des misères, et mon pauvre cœur souffrait beaucoup ».

Ch. IV, p. 55.

Ch. III, p. 42, 43.

Id. p. 38.

Entrée au Carmel, certaines petites pratiques de la Règle lui inspirèrent de la répugnance ; mais elle y fut d'autant plus ponctuelle.

« Pendant mon noviciat, avoua-t-elle plus tard, il m'était très pénible, à cause de ma grande timidité, de demander la permission de faire certaines mortifications usitées dans nos Monastères, mais j'y étais très fidèle. »

2 septembre.

« *Je faisais aussi beaucoup d'efforts*, écrit-elle, pour ne pas m'excuser ; ma première victoire n'est pas grande, mais *elle m'a bien coûté*. Un petit vase, laissé par je ne sais qui, derrière une fenêtre, se trouva brisé. Notre Maîtresse, me croyant coupable de l'avoir laissé traîner, me dit de faire plus attention une autre fois, que je manquais totalement d'ordre.

Ch. VII, p. 128.

Sans rien répliquer, je baisai la terre ; ensuite je promis d'avoir plus d'ordre à l'avenir.

« A cause de mon peu de vertu, ces petites pratiques, je le répète, me coûtaient beaucoup, et j'avais besoin de penser qu'au jour du jugement, tout serait révélé. »

Vers la même époque, « elle est tentée de se satisfaire, de trouver quelques gouttes de joie près de sa Mère Prieure. Pour y réussir et contenter sa nature, le prétexte de mille permissions à demander se présente à son esprit ».

Ch. x, p. 182. Mais la violence de sa résistance croît avec celle de l'assaut.

« Elle passe rapidement devant la cellule de sa Prieure, et se cramponne à la rampe de l'escalier pour ne point retourner sur ses pas. »

Ch. ix, p. 169. Ailleurs, elle se confesse « bien imparfaite », car, se mettant à l'ouvrage pour la peinture, lorsqu'elle trouve les pinceaux en désordre, et, qu'une règle ou un canif ont disparu, « la patience est bien près de l'abandonner ».

Que fait-elle alors pour la retenir ?

« *Elle la prend à deux mains, et réclame avec douceur les objets qui lui manquent.* »

Elle a donc expérimenté les misères de l'humaine fragilité, puisque, décrivant les tentations des novices, elle ajoute :

Ch. x, p. 178. « Je ne pourrais expliquer aussi bien ces tristes sentiments de la nature, si je ne les avais éprouvés moi-même. »

Cependant elle en triomphe, comme le prouve encore cet exemple :

Ressentant une antipathie naturelle très vive pour une religieuse de la communauté, qui « a le talent de lui déplaire en tout, elle ne veut pas céder à ces sentiments », et voici son ingénieux stratagème durant de longs mois, jusqu'à victoire complète :

Ch. ix, p. 172.

« Je m'appliquai, dit-elle, à faire pour cette Sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. Chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle ; mais je ne me contentais pas de cela, je tâchais de lui rendre tous les services possibles, et, quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire. Souvent aussi, quand le démon me tentait violemment et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçût de ma lutte intime, je m'enfuyais comme un soldat déserteur... »

Elle avoue gaiement « que ce dernier moyen peu honorable lui a toujours parfaitement réussi ! »

Id., p. 174.

Elle s'offrit pour conduire chaque soir une Sœur infirme au réfectoire du monastère, convenant toutefois que « cela lui avait coûté beaucoup de se proposer ».

Ch. x, p. 193.

Son attitude, en face d'épreuves plus intimes, est toujours aussi énergique ; elle écrit, au sujet de ses tentations contre la foi :

« A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque Ch. ix, p. 160.
mon ennemi veut me provoquer, je me conduis

en brave : sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans jamais le regarder en face ; puis, je cours vers mon Jésus, je lui dis être prête à verser tout mon sang pour confesser qu'il y a un ciel. Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres : j'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an, que pendant toute ma vie. »

Mais dans quelle détresse, elle nous le confie, sont accomplies ces œuvres et récités ces actes !

Ch. ix, p. 161. « Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je veux croire. »

Ses communions mêmes, auxquelles elle tient tant, ne lui apportent point de consolations sensibles, mais elle ne laisse pas de s'y préparer de son mieux. Voici comment elle change sa pauvreté en richesse :

Ch. viii, p. 140. « Je me représente mon âme comme un terrain libre, et je demande à la sainte Vierge d'en ôter les décombres, qui sont les imperfections ; ensuite, je la supplie de dresser elle-même une vaste tente digne du ciel, et de l'orner de ses propres parures. Puis, j'invite tous les anges et les saints à venir chanter des cantiques d'amour. Il me semble alors que Jésus est content de se voir si magnifiquement reçu, et moi je partage sa joie.

« Tout cela n'empêche pas les distractions et le sommeil de venir m'importuner ; aussi, n'est-il pas rare que je prenne la résolution de continuer mon

action de grâces pendant la journée entière, puisque je l'ai si mal faite au chœur. »

Une novice lui avouait qu'elle avait supplié la sainte Vierge de lui envoyer, dans un moment d'épreuve, un rêve consolant. « Et j'ai été exaucée », ajouta-t-elle. — La Servante de Dieu reprit vivement :

« Eh bien, demandez toute seule des consolations, moi, je n'ai pas envie de vous imiter. Je préfère continuer à dire au bon Dieu :

Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille,
J'attends en paix le rivage des cieux...

Cons. et Souv.,
p. 301.

Vivre d'amour,
p. 377.

« Il est si doux de servir le bon Dieu dans la nuit et dans l'épreuve, nous n'avons que cette vie pour vivre de foi ! »

Elle expose ainsi sa manière d'agir :

« Quand je ne sens rien, que je suis dans la sécheresse, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je cherche de petites occasions, des riens, pour faire plaisir à mon Jésus : par exemple un sourire, une parole aimable, alors que je voudrais me taire et montrer de l'ennui. Si je n'ai pas d'occasions, je veux au moins lui répéter souvent que je l'aime... »

C., 18 juill. 1893.

Cependant, il est des heures où l'atmosphère de l'âme s'alourdit, où les nuages sont bas sur nos têtes ; alors, « tout fatigue, tout est à charge » au dehors, tandis que nous ne voyons plus au dedans que le triste tableau de nos défaillances. Thérèse n'évitera pas cette épreuve, qui lui devient un motif

C., 12 mars 1889.

de plus de grande confiance, et, se comparant à un petit oiseau sortant du nid, elle fera cette humble prière :

Ch. xi, p. 220. « Bien souvent, ô mon Dieu ! je me laisse distraire de mon unique occupation, je m'éloigne de vous, je mouille mes petites ailes à peine formées aux misérables flaques d'eau que je rencontre sur la terre. Alors, « je gémis comme l'hirondelle ¹ », et mon gémissement vous instruit de tout, et vous vous souvenez, ô miséricorde infinie ! que « vous n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ² ».

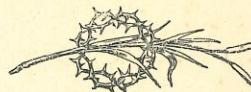
Elle se rangera toujours dans cette classe des impuissants, des malheureux qui ont un immense besoin d'une « infinie miséricorde », en même temps qu'elle ne faillira jamais au devoir d'attirer cette divine miséricorde sur « ses frères pécheurs » par des efforts constants dans la pratique des vertus. Elle ne consentira pas un seul instant à désertter l'arène du combat spirituel, elle veut

Mes armes,
p. 413.

..... mourir sur le champ de bataille,
Les armes à la main !

¹ Is., XXXVIII, 14.

² Matt., IX, 13.



§ II

Amour généreux.

« O mon Dieu ! je le sais, s'écriait la Bienheureuse Ch. xi, p. 217.
Thérèse, « l'Amour ne se paie que par l'amour¹ » ;
aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager
mon cœur en vous rendant amour pour amour. »

Elle « *l'avait cherché* », et elle avait cru d'abord
le trouver dans le ministère actif auprès des âmes.

Pendant son voyage à Rome, un pèlerin lui passa
des annales de religieuses missionnaires. Après les
avoir acceptées avec enthousiasme, elle les donna
à sa sœur en lui disant :

« Je ne les lirai pas, car j'ai un désir trop vif de
me consacrer aux œuvres de zèle, et je veux me
cacher dans un cloître pour *me donner* plus tota-
lement au bon Dieu. »

Elle entendait, par là, sacrifier toutes les consola-
tions et les satisfactions de l'apostolat extérieur. C'est
ainsi qu'elle « *avait trouvé* le moyen de soulager son
cœur » par un plus grand sacrifice d'elle-même.

Elle dira dans la suite :

« C'est uniquement l'immolation entière de soi-
même qui s'appelle aimer. »

Et, rappelant son adolescence :

« Lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris Ch. i, p. 15.

Souv. inédits.

¹ S. Jean de la Croix.

que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait, et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que *chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot, de choisir entre les sacrifices qu'il demande ; et je me suis écriée : Je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, ô mon Dieu ! je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez.* »

Cette habitude de générosité dans l'Amour, Thérèse l'avait prise étant encore enfant. Elle, qui a déclaré n'avoir « rien refusé au bon Dieu depuis l'âge de 3 ans », écrit peu de temps avant sa première Communion :

A., Fév. 1884. « Tous les jours je tâche de faire *beaucoup de petits sacrifices. Je fais mon possible pour ne laisser échapper aucune occasion.* Je veux que le petit Jésus se trouve si bien dans mon cœur, le 8 mai, qu'il ne pense plus à remonter au ciel. »

Plus tard, elle écrira :

C., 2 août 1893. « Donnons, donnons à Jésus, *soyons prodigues pour lui...* »

Et, quelques semaines avant de mourir :

6 juillet. « Je fais beaucoup de petits sacrifices », confiera-t-elle encore à l'une de ses sœurs.

Elle avait dit :

A., 1889. « A toutes les extases je préfère la monotonie du sacrifice obscur. »

Et lorsque, dans son Histoire, elle constate que « les œuvres éclatantes lui sont interdites, qu'elle ne peut prêcher l'Evangile, verser son sang.

« Qu'importe ! s'écrie-t-elle, moi, *petit enfant*, je Ch. xi, p. 218.
me tiens près du trône royal, j'aime pour ceux qui combattent... O mon Dieu ! je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver mon amour que de *jeter des fleurs*, c'est-à-dire *ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour*. *Je ne rencontrerai pas une de ces fleurs sans l'effeuiller pour vous !...* »

Tel est le programme qu'elle suivit à la lettre. Les 2^e et 3^e divisions de ce recueil rappor-teront quelques-uns de ses actes de vertu, sans naturellement épuiser un sujet qui occupe, en partie, les 2.500 pages du Procès de Béatification et de Canonisation de la Servante de Dieu. D'ail-leurs, le but du présent ouvrage est de faire ressortir *l'esprit de la Bienheureuse*, et non ses œuvres pro-premment dites.

Cet esprit, c'était l'Amour : « l'amour généreux qui ne connaît pas de mesure, et semble à l'eau qui bouillonne, déborde de toutes parts¹ ».

Les souffrances du corps la visitent souvent, celles du cœur et de l'âme lui sont départies dans une bien large mesure, et cependant, elle va jusqu'à

¹ *Imit.*, 1. III, ch. v, 4.

regretter les peines, les tentations qui n'ont pas effleuré son âme !... elle envie les épreuves qui lui ont été épargnées !...

Ch. ix, p. 163. « Je n'ai pas un cœur insensible, écrit-elle, et c'est justement parce qu'il est capable de souffrir beaucoup, que je désire donner à Jésus *tous* les genres de souffrances qu'il pourrait supporter.

Le même attrait la guide vers ce Carmel de l'Indochine qui sollicitait sa venue :

Id., « Ici, je suis aimée, et cette affection m'est bien douce ; voilà pourquoi je rêve un monastère où je serais inconnue, où j'aurais à souffrir *l'exil du cœur*. »

15 mai. « Je voudrais aller à Hanoï pour souffrir beaucoup pour le bon Dieu ; je voudrais y aller pour être toute seule, pour n'avoir aucune consolation, aucune joie sur la terre. »

On sait combien elle désirait mourir pour aller voir son Dieu et lui être unie pour toujours, comment « son cœur se fendit de joie » quand elle entendit le premier appel aux noces éternelles. Et cependant, elle fait cet aveu :

F., 1897. « Jamais je n'ai demandé au bon Dieu de mourir jeune, cela m'aurait paru de la lâcheté. »

Si, en effet, Notre-Seigneur a dit que « la plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime ¹ », on doit, pour son amour à lui, être prêt à la donner, non seulement en une seule fois par la mort, mais petit à petit par un long séjour ici-bas.

¹ Joan., xv, 3.

Thérèse l'a compris, et elle assure :

« Je suis libre, je n'ai aucune crainte, et si cela faisait plaisir au bon Dieu, je consens volontiers à voir ma vie de souffrances du corps et de l'âme se prolonger des années. Oh ! non, je ne crains pas une longue vie, je ne refuse pas le combat. « Le Seigneur est la roche où je suis élevée, qui dresse mes mains au combat, et mes doigts à la guerre ; il est mon bouclier, j'espère en lui¹. »

« Souvent le Seigneur se contente du désir de travailler pour sa gloire, et mes désirs ont été bien grands... Oui, je serais prête à voler sur un autre champ de bataille si le divin Général m'en exprimait le désir ; un commandement ne serait pas nécessaire, mais un simple regard, un signe me suffirait ! »

Dans son ardeur pour faire aimer le bon Dieu, notre Bienheureuse écrit :

« Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles ! »

Cependant, elle le sait :

Dans le chemin qu'il nous faut suivre,
Se rencontre plus d'un péril...²

Glose sur le
Divin, p. 408.

Elle n'ignore pas que la fragilité humaine est grande, et que l'âme, au cours d'une longue vie, risque de se tacher de mille poussières ; mais rien ne peut entrer en ligne de compte avec son zèle ; « Dieu réparera tout, affirmait-elle, si

... Par amour, je veux bien vivre
Dans les ténèbres de l'exil.

Id.

¹ Ps. CXLIII, 1. 2.

² S. Jean de la Croix.

¶ Sainte Thérèse ne dit-elle pas, vers la fin de sa vie : « Depuis que je suis chargée de nombreux travaux, je fais beaucoup plus de fautes. Et, cependant, comme je combats généreusement et ne me dépense que pour Dieu, je sens que je me rapproche de lui de plus en plus. »

Poursuivant l'énumération de ses désirs sublimes, notre Bienheureuse s'écrie :

Ch. XI, p. 214. « Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom, et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas ; je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées...

« Oh ! par-dessus tout, je voudrais le martyre, mais c'est là une autre folie, car je ne ne désire pas un seul genre de supplices ; pour me satisfaire, il me les faudrait tous...

« Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu ; avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau, et, comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent murmurer le nom de Jésus ! Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le par-

tage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de Vie où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour Vous ! »

* * *

Cette page de vibrant enthousiasme, « ardeurs de feu, flamme du Seigneur¹ », semble bien traduire toute la brûlante générosité de notre Bienheureuse. Cependant Thérèse n'y voit point l'expression des sentiments les plus agréables à Dieu, et s'en explique dans les lignes suivantes adressées à sa sœur aînée. Ces lignes qui sortent du présent sujet, feront la consolation des âmes, par ailleurs très généreuses, que de tels accents auraient pu décourager.

« Comment pouvez-vous me demander s'il est possible d'aimer le bon Dieu comme je l'aime ?... Mes désirs du martyre ne sont rien ; je ne leur dois pas la confiance illimitée que je sens en mon cœur. A vrai dire, on peut les appeler ces « richesses spirituelles qui rendent injuste² » lorsqu'on s'y repose avec complaisance, et qu'on les croit quelque chose de grand... Ces désirs sont une consolation que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la mienne — et ces âmes sont nombreuses.

¹ Cant., VIII, 6.

² Luc., XVI, 2.

M., 17 sep. 1896.

— Mais, lorsqu'il ne donne pas cette consolation, c'est une grâce de privilège. Jésus a dit : « Mon Père, éloignez de moi ce calice¹... » Comment pouvez-vous penser maintenant que ces désirs sont la marque de mon amour ? Ah ! je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au bon Dieu dans ma petite âme. *Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde...* Voilà mon seul trésor, pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre ? »

C'est déjà tout l'esprit de la « Voie d'enfance » qui se trouve ainsi résumé.

¹ Luc., xxii, 42.



§ III

Amour désintéressé.

« Je ne suis pas égoïste, c'est le bon Dieu que j'aime, ce n'est pas moi ! » 27 juillet.

Ce que la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus disait ainsi deux mois avant sa mort, elle l'avait constamment prouvé par sa conduite.

« Demandez à Jésus que je l'aime d'un amour désintéressé, écrivait-elle pendant son noviciat à Mère Agnès de Jésus ; je ne désire pas l'amour sensible ; *pourvu qu'il soit sensible pour Jésus*, cela me suffit. »

A., 1890.

Et, pendant sa retraite de Profession :

« Votre petite fille ne boit pas du tout le « vin A., sept. 1890.
sucré des vignes d'Engaddi¹ », mais demandez qu'elle sache en donner à son Epoux en sauvant des âmes, et elle sera consolée. »

« Mon âme est toujours dans le souterrain ; mais je suis heureuse, *oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation* ; j'aurais honte que mon amour ressemble à celui des fiancées de la terre qui regardent les mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent, ou bien leur visage

Id.

¹ Cant., 1, 13.

pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit. Thérèse, la petite fiancée de Jésus, *aime Jésus pour lui-même.* »

Elle écrit ce billet à l'aînée de ses sœurs :

M., 4 sep. 1890.

« Votre petite fille n'entend guère les harmonies célestes, son voyage de noces est bien aride ! Vous allez peut-être croire qu'elle s'en afflige ? Mais non, au contraire, *elle est heureuse de suivre son Fiancé pour lui seul, et non à cause de ses dons.* Lui seul, il est si beau ! si ravissant ! même quand il se tait, même quand il se cache ! »

Ce bonheur, goûté dans le total oubli de soi, la C., 14 juil. 1889. Bienheureuse Thérèse l'appelle « l'amour poussé jusqu'à l'héroïsme ».

Id.,

« Aimons assez Jésus, conseille-t-elle à sa jeune sœur, pour souffrir tout ce qu'il voudra, même les aridités, les froideurs apparentes. *C'est là un grand amour d'aimer Jésus sans sentir la douceur de cet amour, c'est là un martyre...* Eh bien, mourons martyres !... »

C., mai 1890.

« Oh ! ma petite sœur, détachons-nous de la terre, volons sur la montagne de l'Amour, où se trouve le beau lis de nos âmes. *Détachons-nous des consolations de Jésus pour nous attacher à lui seul !* »

C., 2 août 1893.

Elle s'attriste « du petit nombre des amis de Notre-Seigneur lorsqu'il se tut devant ses juges¹ ! »

C., 7 juill. 1894.

« ... Car beaucoup le servent quand il les console, mais peu consentent à lui tenir compagnie lorsqu'il

¹ Matt., xxvi, 65.

dort sur les flots orageux ou qu'il souffre au jardin de l'Agonie ! Qui donc voudra servir Jésus pour lui-même ? — Ah ! ce sera moi !... »

Ce que la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus pratiquait si bien, elle l'enseignait à ses novices. L'une d'elles lui disant qu'elle allait confier ses peines à Jésus et pleurer à ses pieds, qu'au moins, lui, la comprendrait toujours et la consolerait, la Servante de Dieu reprit :

« Pleurer devant le bon Dieu ! gardez-vous bien d'agir ainsi. Vous devez paraître triste bien moins encore devant lui que devant les créatures. Comment ! ce bon Maître n'a pour réjouir son Cœur que nos monastères ; il vient chez nous pour se reposer, pour oublier les plaintes continues de ses amis du monde, car le plus souvent sur la terre, au lieu de reconnaître le prix de la Croix, on pleure et on gémit ; et vous feriez comme le commun des mortels ? Franchement, ce n'est pas de l'amour désintéressé ! *C'est à nous de consoler Jésus, ce n'est pas à lui de nous consoler...* Je le sais, il a si bon cœur, que si vous pleurez il essuiera vos larmes, mais ensuite, il s'en ira triste, n'ayant pu se reposer en vous. »

Elle écrit :

« Ah ! je vois que bien rarement les âmes le Ch. VIII, p. 131. laissent dormir tranquillement en elles. Ce bon Maître est si fatigué de faire toujours des frais et des avances, qu'il s'empresse de profiter du repos que je lui offre. Il ne se réveillera pas sans doute avant ma grande retraite de l'éternité, mais au lieu d'en avoir de la peine, cela me fait un extrême plaisir. »

Cons. et Souv.,
p. 273.

Elle écrit encore :

A., Janv. 1889. « Dans mes rapports avec Jésus, rien : sécheresse, sommeil ! Puisque mon Bien-Aimé, lui aussi, veut dormir, je ne l'empêcherai pas ; je suis trop heureuse de voir qu'il ne me traite point comme une étrangère, qu'il ne se gêne pas avec moi, car je vous assure qu'il ne fait pas de frais pour me tenir conversation ! »

Et, se confiant à la sainte Vierge :

Pourquoи je t'aime, p. 427. Tout ce qu'il m'a donné, Jésus peut le reprendre. Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi ; Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi.

Cette foi subit en son âme une cruelle épreuve, accueillie, elle aussi et surtout, avec un amour désintéressé. Ces lignes n'en sont-elles pas la preuve :

Ch. IX, p. 160. « Plus la souffrance est intense, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous fait sourire, ô mon Dieu ! Et si, par impossible, *vous deviez l'ignorer vous-même, je serais encore heureuse de souffrir*, dans l'espérance que, par mes larmes, je pourrais empêcher, ou réparer peut-être, une seule faute commise contre la foi. »

Elle dira plus tard, dans le même sens :

Cons. et Souv., p. 296. « Si, par impossible, le bon Dieu lui-même ne voyait point mes bonnes actions, je n'en serais pas affligée. Je l'aime tant, que je voudrais lui faire plaisir *sans qu'il sache que c'est moi*. Le sachant et le voyant, il est comme obligé de me rendre, je ne voudrais pas lui donner cette peine-là ! »

Même au moment de ses communions, le Seigneur lui réclamait ce désintéressement :

« Il n'y pas d'instants, avoue-t-elle, où je suis moins consolée, et n'est-ce pas bien naturel, puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction, mais uniquement pour son plaisir à lui ? »

Ch. VIII, p. 140.

Elle savait que, sur la terre, la prière nous est parfois une fatigue, et qu'y persévérer dans cette disposition, c'est tenir compagnie à Notre-Seigneur au jardin de l'Agonie. Elle répondit à une novice qui lui disait se réjouir de sa retraite pour y goûter du repos :

« Vous entrez donc en retraite pour vous reposer ? Souv. inédits.
Moi, j'y vais pour donner davantage au bon Dieu...
Rappelez-vous cette parole si vraie de l'*Imitation* :
« Dès que l'on commence à se rechercher soi-même,
à l'instant on cesse d'aimer¹. »

« La gloire de mon Jésus, écrivait-elle, voilà toute mon ambition ; la mienne, je la lui abandonne, et s'il semble m'oublier, eh bien, il est libre, puisque je ne suis plus à moi, mais à lui. Il se lassera plus vite de me faire attendre que moi de l'attendre ! »

A., 1892.

Touchant défi jeté vers le Coeur de Jésus et qui ne restera pas sans réponse...

Mais voici une autre supposition, émise celle-ci, au sujet de la récompense éternelle : — Si les jouissances du ciel se trouvaient inférieures à ses espérances ?...

¹ *Imit.*, liv. III, ch. v, 7.

— Oh ! qu'importe à Thérèse :

15 mai. « Rien que de voir le bon Dieu heureux, s'écrie-t-elle, cela suffira pleinement à mon bonheur. »

Un jour que notre Bienheureuse jetait des pétales de roses au Crucifix du préau, on lui demanda : « Est-ce dans l'intention d'obtenir quelque grâce ? »

11 juin. — « Oh ! non, répondit-elle vivement, *c'est pour faire plaisir à Jésus, je ne veux pas donner pour recevoir !* »

Cons. et Souv.,
p. 289.

« A Sexte, avait-elle confié à une novice, il y a un verset que je prononce tous les jours à contre-cœur. C'est celui-ci : *Inclinavi cor meum ad faciendas justifications tuas in eternum, propter retributionem*¹. Intérieurement, je m'empresse de dire : O mon Jésus ! vous savez bien que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers, mais uniquement parce que je vous aime et pour sauver des âmes. »

Vivre d'amour,
p. 378.

Vivre d'amour, c'est donner sans mesure,
Sans réclamer de salaire ici-bas ;
Ah ! sans compter je donne, étant bien sûre
Que, lorsqu'on aime, on ne calcule pas.

Elle ne désire même pas que Dieu l'aime d'un amour de préférence, pensant qu'il sera plus heureux en restant libre de ses dons. Elle écrit, au sujet des âmes qui lui sont confiées :

Ch. x, p. 202. « O mon Dieu ! un jour, au ciel, si je découvre que vous les aimez plus que moi, je m'en réjouirai puisqu'il vous aura plu ainsi. »

¹ Ps. cxviii, 12. « J'ai incliné mon cœur à l'observation de vos préceptes, à cause de la récompense. »

Elle l'a déjà dit : malgré son vif désir de voir Dieu, la perspective d'une longue vie ne l'effraie pas.

Sans craindre la répétition, cette pensée qui donne si bien la vraie physionomie de la Bienheureuse Thérèse sera plus d'une fois mise en relief.

16 juillet.

« Je suppose, déclare-t-elle, que le bon Dieu me dise : Si tu meurs maintenant, tu auras une très grande gloire ; si tu meurs à 80 ans, ta gloire sera bien moins grande, mais cela me fera beaucoup plus de plaisir ; oh ! alors, je n'hésiterais pas à répondre : Mon Dieu, je veux mourir à 80 ans, car je ne cherche pas ma gloire, mais seulement votre plaisir. »

Le même absolu désintéressement lui faisait affirmer :

9 juin.

« Si je guérissais, je n'aurais aucune déception. »

18 août.

« Revenir à la santé ! si c'était la volonté de Dieu, je serais heureuse de lui faire ce plaisir... »

Un jour, où elle paraissait se réjouir d'être jugée plus malade par le médecin : « Vous voyez bien que vous aimez mieux mourir que vivre ? » objecta l'infirmière.

5 septembre.

— « Oh ! non ! s'empressa-t-elle de répondre. Je vous assure que, si je guérissais, je dirais du fond du cœur : Je suis très contente d'être guérie pour servir encore le bon Dieu sur la terre, puisque c'est sa volonté. J'ai souffert comme si je devais mourir, eh bien, je recommencerai une autre fois ! »



§ IV

Amour délicat.

« Le Seigneur aime ceux qui donnent avec joie ¹ », dit l'Apôtre, répondant à cette plainte du prophète : « Vous couvrez de larmes l'autel du Seigneur, vous le couvrez de pleurs et de gémissements, de sorte que le Seigneur n'a plus égard au don, et qu'il ne reçoit plus de vos mains une oblation agréable ². » Ce qu'il désire, c'est que, « dans toutes vos offrandes, l'allégresse brille sur votre visage ³ ».

Voulant donner à Dieu *ce qu'il aime, ce qu'il désire*, la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus s'appliqua donc toujours à *sourire au sacrifice*.

Interprétant ce passage des Ecritures : « Que voyez-vous dans l'Epouse, sinon des chœurs de musique dans un camp d'armée ⁴ ? » elle écrivait :

« Oh ! oui, notre vie est bien un champ de bataille. Nous gémissions sur les bords des fleuves de Babylone, « comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère ⁵ ? » Et cependant il faut que nous chantions, il faut que notre vie soit une mélodie... »

C., 1893.

¹ II Cor., ix, 7.

⁴ Cant., VII, 1.

² Malach., II, 13.

⁵ Ps. CXXXVI, 4.

³ Eccles., XXXV, 8.

On lit dans une de ses poésies :

Mes Armes,
p. 413.

Si du guerrier j'ai les armes puissantes,
Si je l'imité et lutte vaillamment,
Comme la vierge aux grâces ravissantes,
Je veux aussi *chanter* en combattant.
En *souriant*, je brave la mitraille,
Et dans tes bras, ô mon Epoux divin !
En chantant, je mourrai sur le champ de bataille,
Les armes à la main !

Et, dans son Histoire, constatant, avec un regret paisible et plein d'amour, que ses œuvres de vertu n'égalent pas ses véhéments désirs de perfection, elle s'écrie, se comparant à un tout petit enfant :

Ch. xi, p. 218.

« Eh bien, le petit enfant embaumera de ses parfums le trône divin, il *chantera* de sa voix argentine le Cantique de l'Amour !

« Oui, *je chanterai, je chanterai toujours*, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines, et *mon chant sera d'autant plus mélodieux* que les épines seront plus longues et plus piquantes. »

Elle a l'intuition que cette délicatesse d'amour sera féconde :

Id.

« A quoi, mon Jésus, vous serviront mes fleurs et mes chants ? Ah ! je le sais bien, cette pluie embaumée, ces pétales fragiles et de nulle valeur, ces *chants d'amour* d'un cœur si petit vous charmeront quand même. Oui, ces riens vous feront sourire. Ils feront sourire l'Eglise triomphante qui, recueillant ces roses effeuillées et les faisant passer par vos mains divines pour les revêtir d'une valeur infinie, les jettera sur l'Eglise souffrante afin d'en

éteindre les flammes, sur l'Eglise militante afin de lui donner la victoire. »

A 14 ans, elle écrivait déjà dans le même sens :

« Quand je pense que, pour une souffrance supportée *avec joie*, nous aimerons davantage le bon Dieu toute l'éternité ! »

A., 1887.

Voici, exprimé sous une autre forme, son amour délicat dans l'épreuve ; plus Jésus semble l'oublier, plus elle lui témoigne de joie :

Et si tu me délaisses,
O mon divin Trésor,
N'ayant plus tes caresses,
Je veux sourire encor...
En paix je veux attendre,
Doux Jésus, ton retour,
Et sans jamais suspendre
Mes cantiques d'amour.

L'abandon,
p. 418.

Elle continue :

Mon ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore,
Lorsqu'il veut se cacher pour éprouver ma foi ;
Sourire en attendant qu'il me regarde encore,
Voilà mon Ciel à moi !

Mon Ciel à moi,
p. 399.

A la délicatesse de son amour, elle joint une ineffable tendresse qui se manifeste surtout aux heures douloureuses, comme le montre le trait suivant :

Se rappelant la parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Je viendrai comme un voleur à l'heure qu'on n'y pense pas¹ », elle aimait, pendant sa dernière maladie, à le désigner sous ce titre de

¹ Luc., XII, 40.

« divin Voleur ». Un jour, on lui dit, la trouvant plus malade : « Eh bien, aujourd'hui, vous voyez le « Voleur », et sûrement vous vous réjouissez.

6 juillet.

— « Oh ! quand même je ne le verrais pas, reprit-elle, je l'aime tant, que je suis toujours contente de ce qu'il fait. Je ne l'aimerais pas moins s'il ne venait pas me voler, au contraire..., quand il me trompe, je lui fais toutes sortes de compliments, il ne sait plus comment faire avec moi. »

On lit dans une de ses poésies :

Ma paix et ma
joie, p. 410.

... je redouble de tendresse
Quand il se dérobe à ma foi.

8 juillet.

« Si vous saviez comme le bon Dieu me sera doux au jugement ! dit-elle une autre fois. Mais s'il est un tout petit peu sévère, moi qui le connais à fond, je le trouverai doux quand même. Je vous assure que, s'il entre dans ses desseins de me mettre en purgatoire, je serai très contente. Je sais bien alors ce que je ferai : j'imiterai les trois Hébreux dans la fournaise, et je me promènerai dans la mienne *en chantant le Cantique de l'Amour.* »

15 mai.

« Je pense déjà que, si je ne suis pas assez surprise en arrivant au ciel, *je ferai semblant de l'être* pour réjouir le bon Dieu... il n'y aura pas de danger que je lui laisse voir ma déception, *je saurai bien m'y prendre pour qu'il ne s'en aperçoive pas...* »

Toujours par une délicatesse d'amour, elle ne voulait pas se plaindre des incommodités de la vie, même par ces simples paroles : il fait bien froid, il fait trop chaud.

« Le bon Dieu, disait-elle, a assez de peine, lui qui nous aime tant, d'être obligé de nous laisser sur la terre accomplir notre temps d'épreuve, sans que nous soyons constamment à lui dire que nous y sommes mal ; il ne faut pas avoir l'air de s'en apercevoir ! »

Souv. inédits.

Si elle transpirait dans les grandes chaleurs, ou si elle souffrait trop du froid en hiver, elle avait cette pensée exquise de ne s'essuyer le visage et de ne se frotter les mains « qu'à la dérobée, confiait-elle un jour, comme pour ne pas donner au bon Dieu le temps de la voir... ».

De même, lorsqu'elle se livrait à un exercice de pénitence prescrit par la Règle : « Je m'efforçais d'y sourire, dévoile-t-elle, afin que le bon Dieu, comme trompé par l'expression de mon visage, ne sût pas que je souffrais. »

Elle reprenait ainsi une novice qui s'apitoyait sur elle-même :

« Jésus aime les cœurs joyeux, il aime une âme toujours souriante. *Quand donc saurez-vous lui cacher vos peines, ou lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour lui ?* »

Cons. et Souv.,
p. 274.

Dans la même pensée, elle s'abstenait d'exprimer un désir au bon Dieu, touchant les grâces temporelles, « de peur de le contrister un tout petit peu, disait-elle, s'il se voyait dans l'obligation de lui refuser quelque chose » ; ou bien elle lui affirmait :

« Si vous ne faites pas ce que je désire, je vous aimerai encore mieux ! »

15 août.

A propos d'une prière qu'on l'avait contrainte de faire pendant sa maladie, et qui, exaucée, l'aurait rendue très heureuse, elle hésite :

4 juin.

« Je ne me suis pas adressée au bon Dieu, dit-elle avec une naïveté sublime, parce que je veux le laisser faire comme il voudra ; j'ai demandé cela à la sainte Vierge, et ce n'est pas du tout la même chose ; elle s'arrange de mes petits désirs, elle les dit ou ne les dit pas, c'est à elle de voir pour ne pas forcer le bon Dieu à m'exaucer. »

Plus tard, dans le ciel, elle veut avoir la même manière de faire :

Souv. inédits.

« Avant d'exaucer tous ceux qui me prieront, disait-elle, je commencerai par bien regarder dans les yeux du bon Dieu, pour voir si je ne demande pas une chose contraire à sa volonté. »

Il ne faudrait pas croire cependant que cet amour si délicat ne lui coûtât pas d'effort. On s'étonnait un jour de sa générosité à accepter les délaissements divins et les angoisses du cœur, elle répondit entre autres choses :

25 août.

« Si, en ces occasions-là, je redis plus fort au bon Dieu et à tous les saints que je les aime, croyez-le, *c'est malgré ce que je ressens au premier moment.* »

C'est alors qu'elle faisait à Dieu toutes « sortes de compliments », et trouvait sa force et son bonheur dans ces louanges qui voilaient justement une tentation contre la bonté divine. Des paroles comme celles-ci se rencontrent sans cesse dans son Histoire :

Ch. xi, p. 211.

« O Jésus ! qui pourra dire avec quelle tendresse,

quelle douceur vous conduisez ma petite âme !... » et aussitôt après, elle convient pourtant que « l'orage gronde bien fort, que, pour elle, c'est la nuit, toujours la nuit profonde ».

Elle aurait cru manquer de délicatesse envers son Père des cieux en ne se trouvant pas très bien partagée en toutes circonstances.

« Toujours ce que le bon Dieu m'a donné m'a plu, confesse-t-elle, même les choses qui paraissaient moins bonnes et moins belles que celles des autres. »

Et, comme on lui disait : « Vous avez eu bien des épreuves aujourd'hui. »

— « Oui, répondit-elle, mais puisque je les aime... J'aime tout ce que le bon Dieu me donne. »

14 juillet.

Cons. et Souv.,
p. 297.

14 août.

L'habitude de louer le Seigneur de tout et en toutes choses, l'aida beaucoup dans la pratique de la charité fraternelle.

Tentée de s'arrêter aux défauts d'un prochain peu sympathique, aussitôt elle songe au plaisir que goûtera son Jésus dans « une louange de ses œuvres », et voici quelle est sa conduite auprès d'une de ses compagnes :

« Chaque fois que je rencontrais cette Sœur, je Ch. ix, p. 172.
priais le bon Dieu pour elle, lui offrant toutes ses vertus et ses mérites. Je sentais bien que cela réjouissait grandement mon Jésus ; car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres, et le divin Artiste des âmes est heureux lorsqu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, mais que, pénétrant

jusqu'au sanctuaire intime qu'il s'est choisi pour demeure, on en admire la beauté. »

Enfin, elle se résume dans ces paroles :

Notes inédites.

« A ma mort, quand je verrai le bon Dieu si bon, qui voudra me combler de ses tendresses toute l'éternité, et que moi, je ne pourrai plus jamais lui prouver la mienne par des sacrifices, cela me sera impossible à supporter, si je n'ai pas fait sur la terre *tout* ce que j'aurai pu pour *lui faire plaisir.* »



§ V

Amour exclusif.

« L'amour est fort comme la mort, et sa jalouse inflexible comme l'enfer ¹ », nous dit l'Esprit-Saint dans le Cantique sacré. Aussi, relevons-nous en la Bienheureuse Thérèse une sainte jalouse d'exclure de son cœur tout autre amour que celui du Bien-Aimé, et de sanctifier par lui ses affections légitimes.

Elle manifeste cette tendance bénie dès sa première jeunesse. Ecouteons-la parler de l'époque qui suivit sa première Communion :

« Je sentis un grand désir de n'aimer *que* le bon Dieu, de ne trouver de joie *qu'en lui seul*. »

Ch. IV, p. 62.

« Comment un cœur livré à l'affection humaine peut-il s'unir étroitement à Dieu ? Je sens que cela n'est pas possible. J'ai vu tant d'âmes, séduites par cette fausse lumière, s'y précipiter comme de pauvres papillons et se brûler les ailes, puis revenir blessées vers Jésus, le feu divin qui brûle sans consumer ! »

Id., p. 64.

Elle constate aussitôt que Notre-Seigneur s'est plu à réaliser son désir, que « la trompeuse lumière des créatures n'a pas brillé à ses yeux, qu'il fut toujours, *lui seul*, sa douceur ineffable. »

Id.

¹ Cant., VIII 6.

Un lis
au milieu des
épines, p. 414.

Lorsqu'en mon jeune cœur s'alluma cette flamme
Qui se nomme l'Amour, tu vins la réclamer...
Et *toi seul*, ô Jésus ! pus contenter mon âme,
Car jusqu'à l'infini, j'avais besoin d'aimer.

Ch. IV p. 68.

« Oui, Jésus était mon *unique* Ami ; *je ne savais parler qu'à lui seul* ; toutes les conversations, même les conversations pieuses, me fatiguaient l'âme. »

Pendant sa retraite de Prise d'Habit, elle écrit à Mère Agnès de Jésus :

A., Janv. 1889.

« *Jésus seul est ravissant*, et il veut me montrer que je me tromperais en cherchant ailleurs une ombre de beauté que je pourrais prendre pour la Beauté même. Qu'il est bon pour moi, Celui qui sera bientôt mon Fiancé, qu'il est divinement aimable en ne permettant pas que je me laisse captiver par aucune chose d'ici-bas !

« Je ne veux pas que les créatures aient un seul atome de mon amour ; je veux tout donner à Jésus, puisqu'il me fait comprendre que Lui seul est le bonheur parfait, même quand il paraît absent... »

« Si vous saviez à quel point je veux être indifférente aux choses de la terre ! Que m'importent toutes les beautés créées ! Je serais malheureuse si je les possérais !... Oh ! que mon cœur me paraît grand lorsque je le considère par rapport aux biens de ce monde, puisque tous réunis ne pourraient le contenter ; mais quand je le considère par rapport à Jésus, comme il me paraît petit !... Je voudrais tant l'aimer ! »

Cependant, c'est par la foi et la volonté qu'elle renonce à tout ici-bas ; elle en convient, sa nature n'est pas morte :

« Je vous avoue que mon cœur a une soif ardente de bonheur, écrit-elle à sa sœur aînée, mais je vois bien que nulle créature n'est capable de l'étancher !... Au contraire, plus je boirais à cette source enchanteresse, plus ma soif serait brûlante...

M., 8 janv. 1889.

« Je connais une source où, « après avoir bu, on a soif encore ¹, mais d'une soif très douce, d'une soif que l'on peut toujours satisfaire : cette source, c'est la souffrance *connue de Jésus seul !* »

Nous lisons encore dans ses lettres :

« Que tous les instants de notre vie soient pour ^{C., 15 oct. 1889.} *lui seul*, que les créatures ne nous touchent qu'en passant. »

Elle disait à Notre-Seigneur :

Toutes les créatures
Peuvent me délaisser,
Je saurai sans murmures
Près de toi m'en passer...

L'abandon,
p. 418.

A sa Profession, elle porte cette prière sur son cœur :

« O Jésus ! que je ne cherche et ne trouve jamais ^{Ch. VIII, p. 134.} que *vous seul !* que les créatures ne soient rien pour moi, et moi rien pour elles ! »

Et ce sentiment s'affermi de plus en plus.

« Il faut tout garder pour Jésus avec un soin jaloux... C'est si bon de travailler pour lui *tout seul !*... et alors, comme le cœur est rempli de joie ! comme l'âme est légère !... »

A., 1891.

Elle se compare au grain de sable, et s'appelle elle-même « un petit grain de sable obscur ».

¹ Eccles., xxxiv, 20.

A., 1892.

« *Jésus seul ! rien que lui !* Le grain de sable est si petit que, s'il voulait ouvrir son cœur à un autre que Jésus, il n'y aurait plus de place pour ce Bien-Aimé... »

Ailleurs, elle décrit en style imagé sa retraite de Profession :

A., sept. 1890.

« Avant de partir, mon Fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quel chemin je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un désir : celui de me rendre au *sommet de la montagne de l'Amour*. Aussitôt, des routes nombreuses s'offrirent à mes regards ; mais il y en avait tant de parfaites, que je me vis incapable d'en choisir aucune de mon plein gré. Je dis alors à mon divin Guide :

« Vous savez où je désire me rendre, vous savez pour qui je veux gravir la montagne, vous connaissez Celui que j'aime et que *je veux contenter uniquement*. C'est *pour lui seul* que j'entreprends ce voyage ; menez-moi donc par les sentiers de son choix ; pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur. »

... « Mon Fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi...

« La route que je suis ne m'est d'aucune consolation, mais c'est Jésus qui l'a choisie, et c'est lui que je désire contenter *tout seul, tout seul !...* »

« Je crois que le travail de Jésus, pendant cette M., 4 sept. 1890.
retraite, a été de me détacher encore plus de tout
ce qui n'est pas lui. »

... « C'en est fait des joies de la terre ! Il ne peut M., 7 sept. 1890.
plus y avoir pour moi que des joies célestes, c'est-
à-dire une paix profonde où tout le créé, qui n'est
rien, fait place à l'incréé, qui est la réalité... »

Il est à remarquer que la vie religieuse de la Servante de Dieu débuta et se maintint dans ce même élan qui, toute jeune, l'entraîna vers la sainteté. Elle n'a qu'une pensée : ne vouloir jamais que Jésus seul ; et les plus menus incidents de la vie l'y ramènent sans cesse.

En pensant aux fleurettes des montagnes et des vallées solitaires, elle « les trouve plus heureuses C., 20 oct. 1890.
que la rose brillante des jardins, parce qu'elles ne brillent point pour les créatures, mais pour le seul regard du Créateur ».

Elle invite sa sœur Céline, « la compagne de son enfance », à se faire « petite goutte de rosée », et lui écrit :

... « Heureuse petite goutte de rosée, connue C., 25 avr. 1893.
de Dieu seul..., ne t'arrête pas à considérer le cours des fleuves de ce monde ; n'envie même pas le clair ruisseau qui serpente dans la prairie ; sans doute, son murmure est bien doux, mais les créatures peuvent l'entendre... et le calice de la divine « Fleur des champs¹ » ne saurait le contenir... » C., 6 juill. 1893.

¹ Cant., II, 1.

Cons. et Souv.,
p. 283.

« O mon Jésus ! s'écrie-t-elle, « votre Nom est comme une huile répandue¹ » ; c'est dans ce divin parfum que je veux me plonger tout entière, *loin du regard des créatures.* »

Témoin des égards et des prévenances dictés par l'affection humaine aux époux de la terre, elle dévoile sa pensée intime :

Ch. viii, p. 135. « Il ne sera pas dit qu'une femme du monde fera plus pour son époux, simple mortel, que moi pour mon céleste Époux... je m'efforcerai plus que jamais de lui plaire en toutes mes actions, lui qui veut bien m'élever jusqu'à son alliance divine. »

Elle chantait à l'Epoux de son âme :

Ce que j'aimais,
p. 505.

C'est ton seul Amour qui m'entraîne ;
Mon troupeau je laisse en la plaine ;
De le garder, je ne prends pas la peine,
Je veux plaire à mon seul Agneau
Nouveau !

Une année, on avait émondé trop tard, dans l'enclos du monastère, une allée de marronniers qui lui était chère ; la Servante de Dieu, voyant les branches verdo�antes qui gisaient à terre en éprouva d'abord un vif chagrin ; mais, se ressaisissant bientôt, elle pensa :

Cons. et Souv.,
p. 285.

« Si j'étais dans un autre Carmel, qu'est-ce que cela me ferait qu'on coupât entièrement tous les marronniers du Carmel de Lisieux ? Je ne veux plus me faire de peine des choses passagères, *mon Bien-Aimé me tiendra lieu de tout.* Je veux me

¹ Cant., 1, 2.

promener seulement dans les bosquets de son amour, auxquels personne ne peut toucher. »

Et sa lyre ne rend jamais que cette note unique :

Tu me suffis, ô Bien suprême !
En toi j'ai tout, la terre et le ciel même.
 La fleur que je cueille, ô mon Roi,
 C'est toi !

Ce que j'aimais,
 p. 505.

La Bienheureuse Thérèse ayant banni de son cœur l'affection des choses périssables, voyait clairement l'action divine en toutes choses. Rien ne lui paraissait venir directement des créatures, ni joies, ni peines, c'était toujours le bon Dieu qui avait permis ce qui lui arrivait. Comment, dès lors, n'aurait-elle pas fait bon accueil aux divers incidents de la vie ?

Elle écrivait :

« Le Tout-Puissant nous a donné un point d'appui, *lui-même, lui seul.* »

Ch. x, p. 203.

« *C'est la main de Jésus qui conduit tout*, ne se C., 21 oct. 1893.
 lassait-elle pas de redire, *il ne faut voir que lui en tout...* »

Aux prises avec une cruelle déception et de cuisantes souffrances de cœur relatives à son bon père, atteint dans sa propre personne comme le patriarche Job, elle écrit à sa sœur, la veille de sa prise de Voile :

« Comment te dire ce qui se passe dans mon C., 23 sept. 1890.
 âme ?.. quelle blessure ! Mais je sens qu'elle est faite par une main amie, par une main divine-

ment jalouse!... Il est vrai que Jésus avait déjà mis bien des joyaux dans ma corbeille, mais il en fallait un, sans doute, d'une beauté incomparable et ce diamant précieux, Jésus me l'a donné aujourd'hui... En le recevant, mes larmes ont coulé... elles coulent encore pendant que je t'écris, je puis à peine tenir ma plume. Mais *c'est Jésus qui a conduit cette affaire*, c'est lui, et j'ai reconnu *sa touche d'Amour...* »

Elle n'est donc pas insensible, la pauvre « petite Thérèse ». Cependant elle continue :

C., 23 sept. 1890. « Ta Thérèse ne sait te parler que le langage du ciel. *Ce n'est pas une main humaine qui a fait cela, c'est Jésus, c'est son regard qui est tombé sur nous.* Acceptons de bon cœur l'épine que *Jésus nous présente...* »

En une autre circonstance pénible, elle avait écrit déjà :

C., 28 fév. 1889. « C'est la main de Jésus qui orne son épouse pour le jour de ses noces, oh! je le vois bien, sa main chérie ne se trompe pas de parure... »

Et, dans le même sens :

A., 1889. « Oui, je les désire, ces blessures du cœur qui font tant souffrir... Je suis « un faible roseau » planté au bord des eaux de l'amour et de la tribulation, mais les roseaux plient sans se briser, et comment pourrais-je me briser puisque, quelque chose qui m'arrive, *je ne vois que la douce main de Jésus!* »

Mais Thérèse, mieux qu'un grain de sable, un faible roseau, est une radieuse étoile étincelant de

mille feux. En voici un dont les rayonnements se confondent avec ceux de l'humilité :

Le bien qu'elle pratique, elle l'attribue à « *son unique Jésus* ».

Parle-t-elle de sa grande victoire sur sa sensibilité, à Noël 1886, victoire définitive, elle dit :

« En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire en plusieurs années, *Jésus l'accomplit*, se contentant de ma bonne volonté... Il me rendit forte et courageuse, il me revêtit de ses armes. »

Ch. v, p. 75.

Et, plus loin, dépeignant son état spirituel :

« Jésus me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle, je la trouve en moi sans savoir comment elle y est. Je crois simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent. »

Ch. viii, p. 132.

« ... A chaque instant, il me guide et m'inspire, j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. »

Id., p. 147.

Ailleurs, elle prend plaisir à répéter :

« *C'est Jésus qui fait tout, et moi je ne fais rien.* »

C., 6 juill. 1893.

Si elle songe à la conquête des âmes, c'est uniquement sur les mérites de Notre-Seigneur qu'elle compte :

*Daigne m'unir à toi, Vigne sainte et sacrée,
Et mon faible rameau te donnera son fruit,
Et je pourrai t'offrir une grappe dorée,
Seigneur, dès aujourd'hui !*

Mon chant
d'aujourd'hui,
p. 376.

Et encore :

Au
Sacré-Cœur,
p. 394.

Ah ! je le sais bien, toutes nos justices
N'ont devant tes yeux aucune valeur ;
Pour donner du prix à mes sacrifices,
Je veux les jeter en ton divin Cœur.

Mais ce prix, combien il est élevé à ses yeux !
elle ose écrire :

L., Janv. 1895.

« Ramasser une épingle par amour peut convertir une âme. »

Puis, elle s'empresse d'ajouter comme toujours :

« C'est Jésus qui, *seul*, peut donner une telle valeur à nos actions... »

Quand elle s'explique sur la charité fraternelle,
c'est avec la même conviction si juste :

Ch. IX,
p. 166-167.

« Lorsque je suis charitable, c'est Jésus *seul qui agit en moi*. O mon Jésus ! je sais que vous ne commandez rien d'impossible ; vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, vous savez que jamais je n'arriverai à aimer mes Sœurs comme vous les aimez, si *vous-même, ô mon divin Sauveur, ne les aimez encore en moi !...* »

Ch. x, p. 183.

Cons. et Souv.,
p. 298.

« En comprenant qu'il *m'était impossible de rien faire par moi-même*, — dit-elle quand on la chargea des novices — la tâche me parut simplifiée... Jésus me fit comprendre que j'étais incapable de consoler une âme, et que faire du bien aux âmes est chose aussi impossible, sans le secours divin, que de ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. »

Elle écrivait :

C., 13 août 1893.

« Tous les plus beaux discours des plus grands

saints seraient incapables de faire jaillir un seul acte d'amour sans la grâce qui touche le cœur ; *c'est Jésus seul qui sait faire vibrer sa lyre.* »

Lorsqu'un des derniers jours de sa vie, on la remerciait des célestes conseils et des exemples qu'elle avait donnés, elle répondit :

« C'est le bon Dieu qui s'est plu à mettre en moi des choses qui me font du bien et que je communique aux autres ; l'Esprit de Dieu souffle où il veut... »

« Mon âme vous apparaît toute brillante et dorée, parce qu'elle est exposée aux rayons de l'Amour ; si le Soleil divin ne m'envoyait plus ses feux, je deviendrais aussitôt obscure et ténébreuse. »

Et, comme on la louait de sa patience :

« Moi ! s'écria-t-elle, mais je n'ai pas encore eu une minute de patience ; ce n'est pas ma patience à moi, on se trompe toujours ! »

Tombait-elle par surprise dans quelque imperfection, voici quelle était sa prière :

En ton Cœur sacré, Jésus, je me cache,
Je ne tremble pas, *ma vertu, c'est toi !*

Au Sacré-Cœur,
p. 394.

« Si, par faiblesse, je tombe quelquefois, qu'*aussitôt ton divin regard purifie mon âme*, consument toutes mes imperfections comme le feu qui transforme toutes choses en lui-même. »

Offrande,
p. 306.

Pendant sa maladie, le Supérieur du monastère lui dit : « Il ne faut pas mourir si jeune, vous n'avez pas fait votre couronne. »

9 juillet.

— « O mon Père ! s'empressa de répondre la Servante de Dieu, c'est bien vrai, je n'ai pas fait ma couronne, mais *c'est Jésus qui l'a faite !...* »
En 1896, elle écrivait :

M.,
17 sept. 1896.

« *Jésus veut nous donner gratuitement son ciel.* »
Et, pensant à cette parole de la sainte Ecriture :
« Je viendrai bientôt, et je porte ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres¹ » :

15 mai.

« Il sera bien embarrassé pour moi, remarquera-t-elle, car je n'ai pas d'œuvres... Eh bien, *il me rendra selon ses œuvres à lui !* »

Ch. IV, p. 55.

« Je sens toujours, avait-elle écrit, la même confiance audacieuse de devenir une grande sainte. Je ne compte pas sur mes mérites, n'en ayant aucun ; mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est *lui seul qui, se contentant de mes faibles efforts, m'élèvera jusqu'à lui, et me fera sainte.* »

Et, dans son Acte d'offrande à l'Amour :

Offrande,
p. 306.

« Seigneur, au soir de ma vie, *je paraîtrai devant vous les mains vides*, car je ne vous demande pas de compter mes œuvres, « toutes nos justices ont des taches à vos yeux² », *je veux donc me revêtir de votre propre justice*, et recevoir de votre seul amour la possession éternelle de vous-même. »

Puis, dans la sublime envolée des dernières pages de sa vie, nous l'entendons s'écrier :

Ch. XI, p. 221.

« Ma folie, c'est d'espérer de voler jusqu'à toi, *avec tes propres ailes*, ô mon Aigle adoré ! »

¹ Apoc., xxii, 12.² Job, xv, 15.



LA B^{SE} THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

(D'après un tableau de sa sœur. — 1901.)

« Vous avez été, Seigneur,
l'objet de mes chants dans le
lieu de mon exil. »

(Ps. CXVIII. 54.)

8

5

CHAPITRE DEUXIEME

L'Amour

*de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus
s'épanouit dans la pratique
de toutes les vertus.*

« *Celui qui aime court, vole ; il est libre, et rien ne l'arrête. Il donne tout pour posséder tout. Jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis. Et à cause de cela, il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui épuisent et qui fatiguent vainement celui qui n'aime point.*

« *L'amour veille sans cesse, dans le sommeil même il ne dort point ; aucune fatigue ne le lasse, aucune frayeur ne le trouble, aucun lien ne l'appesantit, mais tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le Ciel, et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. »*

(Imit., liv. III, ch. v, 4-5.)

5

ARTICLE I

Etude particulière de quelques-unes des vertus *de la Bienheureuse.*

§ I

Vertu de Religion.

L'amour de la Bienheureuse Thérèse pour Dieu, trouve sa première et toute naturelle expression dans le tendre respect qu'elle professait envers les sacrements et tout ce qui se rapporte au culte divin.

Comme le psalmiste, elle pouvait dire :

« Seigneur, je me suis délectée dans votre loi, vos préceptes ont été le sujet de mes cantiques dans le lieu de mon exil ¹. »

Dès sa plus tendre enfance, animée d'une piété profonde, Thérèse mettait toute son application à l'éclairer par l'étude du catéchisme. Au cours des instructions religieuses, l'Aumônier du pensionnat la distinguait entre toutes ses compagnes, et se plaisait à la désigner sous le titre de « petit docteur ».

Ch. IV, p. 63.

¹ Ps. cxviii, 14 et 54.

Souv. inédits. Elle eut à cœur de ne pas ternir la robe blanche de *son Baptême*, « voulant être toujours fidèle aux promesses que sa marraine — sa sœur aînée, Marie — avait faites pour elle sur les Fonts sacrés ».

Id. Je « m'emploierai au ciel, affirmait-elle, à procurer aux petits enfants la grâce du baptême ; je souffre trop de savoir qu'un si grand nombre, pour en être privés, ne verront jamais Dieu ».

Elle chantait au Seigneur :

Aux
SS. Innocents,
p. 435.

Ces boutons printaniers, je les cherche et les aime,
Sur eux, daigne verser l'eau sainte du baptême.

Ch. v, p. 87. Sa préférence pour l'enfance était marquée ; la pureté de ces âmes innocentes se reflétant dans leurs yeux candides, la ravissait. « C'est comme le miroir du Saint-Esprit », disait-elle. Et, ayant eu l'occasion d'instruire deux petites filles, elle admirait avec étonnement « le germe des vertus théologales que le saint Baptême avait déposé dans leurs âmes ».

Ch. II, p. 27. Parlant de *sa première confession* à l'âge de 6 ans, Thérèse nous révèle en termes charmants qu'elle se sentait ensuite si contente et si légère que jamais elle n'avait éprouvé autant de joie », et depuis, elle voulait se confesser souvent, parce que « la confession remplissait d'allégresse tout son petit intérieur ».

Id., p. 28. Dans la suite, elle trouva toujours un grand avantage et une vraie douceur à recourir au *sacre-*

ment de Pénitence, « afin, disait-elle, de laver dans ce bain purifiant les moindres souillures, même celles que je ne vois pas ».

La *divine Eucharistie* avait tout son amour, et l'on peut dire que la communion fut son ciel ici-bas.

Elle l'a chanté d'ailleurs :

Mon ciel, il est caché dans la petite hostie
Où Jésus, mon Epoux, se voile par amour.
A ce foyer divin, je vais puiser la vie,
Et là, mon doux Sauveur m'écoute nuit et jour.
Oh ! quel heureux instant lorsque, dans ta tendresse,
Tu viens, mon Bien-Aimé, me transformer en toi !
Cette union d'amour, cette ineffable ivresse,
Voilà mon ciel à moi !

Mon Ciel à moi,
p. 398.

La « petite Thérèse » se prépara 4 années d'avance à sa première Communion, trouvant bien dure cette longue attente, augmentée encore par la situation de sa date de naissance :

« Si j'étais née seulement deux jours plus tôt, soupirait-elle, j'aurais été avancée d'un an pour recevoir le bon Dieu¹ ! »

Souv. inédits.

Toute petite, elle ne pouvait retenir ses larmes quand elle voyait ses sœurs s'approcher de la Table sainte. Un jour, elle dit tout bas à sa sœur aînée : « Si je te suivais, Marie ! Oh ! laisse-moi, personne ne me verrait, regarde, il y a beaucoup de monde, on ne s'en apercevrait pas. »

Id.

Mais les fêtes de l'Eglise la dédommagaient et nourrissaient sa tendre piété.

¹ L'usage exigeait alors, en effet, que les enfants aient onze ans révolus dans l'année de leur admission.

On lit dans son Histoire :

Ch. II, p. 28.

« Les fêtes !... Ah ! que de souvenirs embaumés ce simple mot me rappelle !... Les fêtes !... je les aimais tant ! Mes sœurs savaient si bien m'expliquer les mystères cachés en chacune d'elles ! Oui, ces jours de la terre devenaient pour moi des jours du ciel. J'aimais surtout les processions du Saint Sacrement. Quelle joie de semer des fleurs sous les pas du bon Dieu ! Mais, avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut, et je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'Ostensoir sacré. »

Vint la fête plus heureuse encore de *sa première Communion*, où les sentiments de son cœur nous ont été dévoilés. L'angélique enfant l'appelle « un baiser d'amour... » — « *Je vous aime*, disait-elle à Jésus, et je me donne à vous pour toujours ! » Elle ajoute :

Ch. IV, p. 59.

« Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais *une fusion*. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan... Jésus restait seul, il était le Maître, le Roi ! »

Ch. IV, p. 61.

A dater de cette visite de Notre-Seigneur, « elle n'aspirait plus qu'à le recevoir ». Elle dira plus tard :

Ch. V, p. 80.

« Ce n'est pas pour rester dans le Ciboire d'or que Jésus descend chaque jour du ciel, mais pour trouver

un autre ciel, le ciel de notre âme, où il prend ses délices. »

Elle mettra les âmes scrupuleuses en garde contre la ruse du démon qui « cherche à priver Jésus d'un tabernacle aimé, sachant bien qu'alors il aura tout gagné sur ce pauvre cœur vide et sans maître ».

« Il faut que le Pain des anges vienne comme une rosée divine vous fortifier et vous donner tout ce qui vous manque », écrira-t-elle à une novice trop craintive.

¹ M. G., 1888.

Cons. et Souv.,
p. 294.

Elle soupirait après la communion quotidienne, et priait ardemment — ceci est très remarquable — pour que revienne dans la sainte Eglise l'usage antique, alors abandonné, de laisser les fidèles s'approcher du banquet eucharistique chaque fois qu'ils assistent au divin Sacrifice. On la vit, pendant sa dernière maladie, profiter avec un courage héroïque des jours de communion. Elle se traînait alors à la chapelle au prix de fatigues si douloureuses qu'elles arrachaient des larmes à celles qui en avaient pénétré le secret. Mais quelle épreuve ensuite lorsque des hémoptisies et des suffocations persistantes la contraignirent à renoncer aux visites de son Dieu pendant les cinq dernières semaines de sa vie !

Souv. inédits.

¹ Cette lettre d'une doctrine eucharistique si sûre, mais si oubliée à l'époque où elle fut écrite, devait provoquer l'admiration de Pie X : « *Opportunissimo ! opportunissimo !* » s'écria-t-il dès la lecture des premières lignes ; puis, s'adressant à Mgr de Teil, vice-postuleur de la Cause de notre Bienheureuse : « Oh ! cela m'est une grande joie, lui dit-il... *gaudio magno !... Il faut vite faire ce Procès !* »

Ch. VIII, p. 141.

Toutefois, le Seigneur, qui « combla tous les désirs de Thérèse », se priva-t-il d'un « tabernacle si aimé » ? Ne l'habitait-il pas plutôt d'une façon mystérieuse, exauçant par là cette audacieuse prière de son amante :

Offrande,
p. 306.

« Je ne puis recevoir la sainte communion aussi souvent que je le désire, mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant ? Restez en moi comme au Tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie... »

Néanmoins, la privation de la communion sacramentelle lui fut un vrai martyre, et, sur son lit de mort, elle promit de demander à Dieu, dès son arrivée au ciel, le privilège de la communion quotidienne pour la communauté, ce qui lui fut accordé sans retard. Dès lors, serait-il téméraire de penser que son intercession, étendue à l'Eglise entière, contribua à lui obtenir les décrets bénis de Pie X sur la réception fréquente et précoce de ce divin Sacrement ?

Cet amour de l'Eucharistie lui fit apprécier tout particulièrement le caractère sublime du sacerdoce, et elle eut, toute sa vie, comme un regret de se trouver forcément exclue de cette milice sainte. C'est dans cette pensée qu'elle s'avouait naïvement « heureuse de mourir à 24 ans, parce que, disait-elle, avant cet âge, on n'est généralement pas ordonné prêtre. Donc, le bon Dieu, en me rappelant à lui, m'épargne le chagrin d'avoir vécu sans l'être, et celui de vivre sans l'espoir de le devenir jamais ».

Souv. inédits.

Elle était ravie d'avoir lu que sainte Barbe avait porté l'Eucharistie à saint Stanislas Kostka : « Pourquoi pas un ange, disait-elle, et même pas un prêtre, mais une vierge ?... Ah ! qu'au ciel nous verrons de merveilles ! je m'imagine que ceux qui l'auront désiré sur la terre jouiront là-haut des priviléges du sacerdoce. »

Souv. inédits.

Elle avait été bien heureuse d'être sacristine, et, par là, « de pouvoir toucher aux vases sacrés, de préparer les petits langes destinés à recevoir Jésus ». Ch. VIII, p. 140.

Son respect des choses saintes était universel et touchant, il témoignait de sa croyance profonde à la grande vertu qui s'attache aux objets bénits.

« Allumez le cierge bénit, disait-elle pendant sa dernière maladie, sa présence me soulage, je sens qu'il éloigne le démon. »

26 août.

Le même respect surnaturel la portait à rechercher les conseils des ministres du Seigneur. Son acte de donation comme victime à l'Amour miséricordieux n'eut pour elle de valeur qu'après avoir été revisé par un théologien.

La Servante de Dieu se montrait intransigeante sur le point de *l'obéissance à l'autorité ecclésiastique*. Pour n'en citer qu'un exemple :

Elle avait fort goûté un ouvrage, mais, apprenant, dans la suite, que l'auteur manquait de respect et de soumission à un évêque, elle rejeta ses œuvres et ne voulut plus en entendre parler.

Elle n'était pas moins scrupuleuse pour l'obéissance à sa *Règle et à ses Supérieurs*. Nous lisons dans ses poésies :

Mes armes,
p. 413.

L'ange orgueilleux, au sein de la lumière,
S'est écrié : « Je n'obéirai pas !... »
Moi, je m'écrie, en la nuit de la terre :
Je veux toujours obéir ici-bas !
Je sens en moi naître une sainte audace,
De tout l'enfer je brave la fureur :
L'obéissance est ma forte cuirasse
Et le bouclier de mon cœur.

O Dieu vainqueur ! je ne veux d'autres gloires
Que de soumettre en tout ma volonté,
Puisque *l'obéissant redira ses victoires*
Toute l'éternité !

Ch. ix, p. 164. « Lorsqu'on cesse de consulter la boussole infaillible de l'obéissance, enseignait-elle, aussitôt l'âme s'égare dans des chemins arides où l'eau de la grâce lui manque bientôt. »

Comment la Bienheureuse Thérèse reçut-elle le *sacrement de la Confirmation* ? c'est elle-même qui nous le dit :

Ch. iv, p. 62.

« Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à la venue du Saint-Esprit, je ne pouvais comprendre qu'on ne fit pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'amour... Oh ! que mon âme était joyeuse ! Comme les apôtres, j'attendais avec bonheur le Consolateur promis, je me réjouis-sais d'être bientôt parfaite chrétienne, et d'avoir sur le front, éternellement gravée, la croix mystérieuse de ce sacrement ineffable. »

Souv. inédits.

Pendant sa retraite préparatoire, expliquant un jour à la plus jeune de ses sœurs comment le

Saint-Esprit prend possession de l'âme par la Confirmation, elle le fit avec un langage si céleste, et son regard devint tout à coup si enflammé que, ne pouvant le soutenir, Céline baissa les yeux, et se retira pénétrée d'une impression surnaturelle qu'elle n'oublia jamais.

Sur le point de mourir, on retrouve le même feu de l'Esprit divin lorsqu'elle s'apprête à recevoir le *sacrement de l'Extrême-Onction*. Et on la vit ensuite regarder avec respect et complaisance ses mains purifiées par l'onction sainte et les prières de l'Eglise.

L'Eglise de Dieu, comme elle l'aimait ! C'était la Mère de son âme, et on l'entendait redire avec une noble fierté cette parole de sainte Thérèse : « Je suis fille de l'Eglise ! »

Elle chantait au Sauveur :

Protège-la, ton Eglise immortelle,
Je t'en conjure à chaque instant du jour.
Moi, son enfant, je m'immole pour elle,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour,
p. 379.

N'avait-elle pas désiré encore « mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise ?... »

De cet amour pour l'Eglise naissait un culte de *filiale vénération envers son Chef suprême*, — celui que le respect des fidèles nomme si éloquemment « le Saint-Père. » — Racontant son séjour dans la Ville éternelle, elle traduit ainsi l'ardente admiration qu'elle porte au Vicaire de Jésus-Christ :

Ch. vi, p. 104. « Six jours se passèrent à contempler les principales merveilles de Rome et le septième je vis la plus grande de toutes : le Pape. »

Puis, évoquant les beautés de la Suisse et de l'Italie qui l'avaient charmée, elle termine en chantant :

Ce que j'aimais,
p. 502.

J'aimai surtout le regard plein de vie
Du saint Vieillard Pontife-Roi
Sur moi !

Enfin, à la veille de sa Profession, combien vive Ch. viii, p. 132. fut sa joie en recevant la « bénédiction si précieuse » du Souverain Pontife, bénédiction qui l'aida, suivant son témoignage, à triompher d'une terrible épreuve d'âme, que lui réservait cette heure décisive de son existence.

Souv. inédits.

Profonde était aussi *sa confiance en la prière*.

Toute sa vie, elle estima comme un grand honneur de psalmodier l'Office divin, et se faisait gloire, lorsque c'était son tour, de réciter seule, à haute voix, comme le prêtre, médiateur entre Dieu et les hommes, l'Oraison du breviaire.

Pendant sa maladie, elle veut être soutenue par les prières de ceux qui l'entourent. Elle écrit de même à l'un de ses frères spirituels :

F., 13 juil. 1897. « Oh ! je vous en supplie, priez beaucoup pour moi, les prières me sont si nécessaires en ce moment ! »

Elle insiste sur le besoin de patience et de force qui se fait sentir aux agonisants.

3 août. « Priez pour les pauvres malades à la mort, recommandait-elle à son infirmière, si vous saviez

comme il leur faudrait peu de chose pour perdre patience !... »

« Oh ! priez pour moi la sainte Vierge, je prie-
rais tant pour vous si vous étiez malade ! »

23 août.

Un autre jour, elle disait :

« Vous savez bien que c'est la volonté de Dieu
qu'en ce monde, les âmes se communiquent entre
elles les dons célestes par la prière. »

Cons. et Souv.,
p. 270.

Et encore :

« Combien de fois ai-je pensé que je devais
peut-être toutes les grâces dont j'ai été comblée
aux instances d'une petite âme que je ne connaîtrai
qu'au ciel ! »

Id.,

Ailleurs, elle exposera les bienfaits sans nombre
qu'elle puisait dans le dogme de la « *communion
des Saints* ».

Mais il convient de rappeler brièvement ici *sa dévotion pour son Ange gardien*, à qui fut dédié
l'un de ses cantiques. — *Pour saint Joseph*, dont
« l'amour se confondait dans son cœur, depuis
son enfance, avec celui de la très sainte Vierge. »

p. 431.

— *Pour la cour céleste, les Anges et les Saints*,
considérés comme « ses parents » depuis qu'elle
les avait sollicités de « l'adopter pour enfant ». Et surtout, *son affection filiale pour la Vierge Marie*, dont elle reconnaissait ainsi l'ineffable puissance :

Ch. vi, p. 96.

Ch. x p. 217.

« Quand on s'adresse aux saints, ils se font un peu attendre, on sent qu'ils doivent aller présenter leur requête ; mais quand on demande une grâce à la sainte Vierge, c'est un secours immédiat

Souv. inédits.

que l'on reçoit... N'avez-vous pas remarqué cela ? faites-en l'expérience, et vous verrez ! »

Elle lui chantait avec tendresse :

Pourquoi
je t'aime, p.428.

Pendant ce triste exil, ô ma Mère chérie !
Je veux vivre avec toi, te suivre chaque jour ;
Vierge, en te contemplant, je me plonge ravie,
Découvrant dans ton cœur des abîmes d'amour...



§ II

Amour du prochain.

La charité de notre Bienheureuse envers le prochain se présente comme l'un des caractères les plus remarquables de son amour pour Dieu.

« Je m'appliquais surtout à aimer le bon Dieu, nous dit-elle, et c'est en l'aimant qu'il m'a été donné de comprendre dans toute son étendue le grand devoir de la charité. »

Ch. ix, p. 165.

Cette charité revêt toutes les formes.

« *Aimez-vous les uns les autres*, car c'est le précepte du Seigneur¹ », répétait sans cesse l'apôtre saint Jean. Et, parce que *c'était le précepte du Seigneur*, sa petite Servante voulut l'approfondir et le mettre en pratique avec la même délicatesse d'amour qu'elle déployait envers son Dieu.

Le commandement nouveau de Jésus à ses disciples « de s'entr'aimer comme il les a aimés lui-même² », lui fournit un thème admirable, développé dans les chapitres IX et X de son Histoire, où elle constate que « plus elle est unie à Jésus, plus aussi elle aime toutes ses Sœurs ».

Ch. ix, p. 167.

¹ II Joan., 5.

² Joan., xv, 12.

Voici quelques extraits de son code de charité fraternelle :

Ch. ix, p. 167. « Si je veux augmenter en mon cœur l'amour du prochain, et que le démon essaie de me mettre devant les yeux les défauts de telle ou telle Sœur, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs, je me dis que, si je l'ai vue tomber une fois, elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité, et que, même, ce qui me paraît une faute peut très bien être, à cause de l'intention, un acte de vertu. »

Id., p. 166. « Ah ! je devine maintenant que la vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses, à s'édifier de ses moindres vertus ; mais surtout, j'ai appris que la charité ne doit pas rester enfermée dans le fond du cœur, car « personne n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison¹ ».

Ch. ix, p. 166. Elle en conclut que « sa charité doit éclairer

Ch. x, p. 192. et *rêjouir* autour d'elle », et elle chante :

Ma paix et ma
joie, p. 411.

Ma paix, si je verse des larmes,
C'est de les cacher à mes Sœurs ;
Oh ! que la souffrance a de charmes
Quand on sait la voiler de fleurs !

Par suite, la Servante de Dieu enseigne aux novices à ne pas aller aux récréations de la Communauté dans l'intention unique de prendre du plaisir

¹ Luc., xi, 33.

et du délassement, elle les veut dans la disposition d'y pratiquer la charité en cherchant à *réjouir les autres* plutôt qu'elles-mêmes.

Aussi bien que son amour pour Dieu, son amour du prochain va jusqu'au désintéressement le plus absolu, et s'inspire à la lettre des conseils de Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Donnez à quiconque vous demande, et si l'on vous prend ce qui vous appartient, ne le redemandez pas¹. » — « Abandonnez votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe². »

« Abandonner son manteau, explique-t-elle, Ch. ix, p. 170. c'est renoncer à ses derniers droits et se considérer comme la servante, l'esclave des autres. »

Désirant pousser plus loin encore la délicatesse de sa charité, elle poursuit :

« Non, ce n'est pas assez pour moi de donner à quiconque me demande, je dois aller au-devant des désirs, me montrer très obligée, très honorée de rendre service, et, si l'on prend une chose à mon usage, paraître heureuse d'en être débarrassée. »

Dans les circonstances, toutefois, qui l'empêchent d'accéder au désir d'autrui, elle enseigne une « manière si gracieuse de refuser, que le refus fait autant de plaisir que le don ». Id.

Elle ne se méprend pas, d'ailleurs, sur les conséquences pratiques de sa complaisance. Elle

¹ Luc., vi, 30.

² Matt., v, 40.

Ch. ix, p. 170. sait « qu'on se gêne moins pour mettre à contribution celles qui se montrent toujours disposées à obliger » ; mais, comme l'Evangile est sa règle de conduite, elle déclare :

« Je ne dois pas m'éloigner des Sœurs qui demandent facilement des services, puisque le divin Maître a dit : « N'évitez pas celui qui veut emprunter de vous ¹. »

Enfin, elle écarte soigneusement tous les calculs humains :

Id.

« Je ne dois pas être obligeante afin de le paraître, ou dans l'espoir qu'une autre fois, la Sœur que j'oblige me rendra service à son tour, car Notre-Seigneur a dit encore : « Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir quelque chose, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs mêmes prêtent aux pécheurs afin d'en recevoir autant. Mais pour vous, faites du bien, prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande ². »

Ch. x, p. 178. C'est dans cet esprit qu'elle cède tout au prochain, « même ses pensées profondes et personnelles, les flammes de son intelligence et de son cœur, richesse à laquelle chacun s'attache comme à un bien propre, que nul, semble-t-il, n'a le droit de toucher ».

Id.

Elle affirme « avoir reçu la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre. »

¹ Matt., v, 42.

² Luc., vi, 34, 35.

Thérèse, comme on le sait, réussit à vaincre une antipathie naturelle, au point que la Sœur, objet de ce sentiment, croyait être son amie la plus intime. — Elle obtint d'être placée dans un emploi du monastère, sous la dépendance d'une religieuse qui devait infailliblement, par suite de son caractère malheureux, la faire beaucoup souffrir. — C'est avec une charité exquise qu'elle se fit volontairement le soutien d'une pauvre Sœur paralytique qu'il était presque impossible de contenter ; et elle fortifiait en ces termes une novice infirmière :

« Oh ! que j'aurais été heureuse si on m'avait confié cet office ! Je sais bien qu'il exige beaucoup d'abnégation, mais il me semble que je l'aurais rempli avec tant d'amour, pensant à ce que dit Notre-Seigneur : « J'étais malade, et vous m'avez soulagé¹ ! »

Et, pour encourager la novice :

« Maintenant, vous portez des petites tasses à droite et à gauche ; mais bientôt, ce sera le tour de Jésus : « il ira et viendra pour vous servir² », c'est lui qui l'a dit. »

Lorsqu'elle remarquait en ses jeunes compagnes une tendance à se replier sur elles-mêmes, elle la combattait par une invitation au dévouement :

« Se replier sur soi-même, disait-elle, cela stérilise l'âme, il faut se hâter de courir aux œuvres de charité. »

Ch. ix, p. 172,
173.

Ch. xii, p. 231.

Ch. x, p. 193.

Cons. et Souv.,
p. 286.

Souv. inédits.

Id.

¹ Matt., xxxv, 36.

² Luc., xii, 37.

30 juillet.

Bien petit détail, mais original, et qui ne manque pas de beauté si l'on considère l'intention :

Etant à l'infirmerie, elle épargnait les mouches qui la tourmentaient, « parce que, disait-elle, je n'ai pas d'autres ennemis, et, comme le bon Dieu a recommandé *de pardonner à ses ennemis*, je suis contente de trouver cette petite occasion de le faire : c'est pour cela que je leur fais toujours grâce ».

Mais on ne peut qu'effleurer un sujet si fécond, pour la Bienheureuse, en actes de vertu dont la plupart restent nécessairement le secret de Dieu.

Elle estimait toutes les pénitences corporelles bien peu de chose, mises en balance avec la charité, et citait, en le commentant, ce passage du prophète Isaïe : « Le jeûne que je demande consiste-t-il à faire qu'un homme afflige son âme, qu'il prenne le sac et la cendre ? Est-ce cela que vous appelez un jeûne agréable au Seigneur ? Le jeûne que j'aprouve, n'est-ce pas plutôt celui-ci : *Déchargez de leurs fardeaux ceux qui en sont accablés, renvoyez libres ceux qui sont opprimés, et brisez tout ce qui charge les autres* ¹. »

Ch. ix, p. 174.

« Me souvenant, écrit-elle, que « la charité couvre la multitude des péchés ² », je puise à cette mine féconde ouverte par le Seigneur dans son Evangile sacré. Je fouille dans les profondeurs de ses paroles adorables, et je m'écrie avec David : « J'ai couru dans la voie de vos commandements depuis que

¹ Is., LVIII, 6.² Prov., x, 12.

vous avez dilaté mon cœur^{1.} » Et la charité seule peut dilater mon cœur... O Jésus ! depuis que cette douce flamme le consume, je cours avec délices dans la voie de votre *commandement nouveau*, et je veux y courir jusqu'au jour bienheureux où, m'unissant au cortège virginal, je vous suivrai dans les espaces infinis, chantant votre *Cantique nouveau* qui doit être celui de l'*Amour*. »

Mais c'est principalement *envers les âmes* que la Bienheureuse Thérèse se plaisait à pratiquer la charité.

Afin de stimuler une novice à être généreuse, elle feint d'avoir besoin d'être stimulée elle-même.

« Je suis obligée d'avoir un « chapelet de pratiques » pour compter mes actes de vertu, confie-t-elle à sa sœur Céline encore dans le monde, et cela par charité pour une de mes compagnes ; je me suis laissé prendre, pour l'encourager, dans des filets qui ne me plaisent guère, je te l'assure ».

C.,
23 juill. 1893.

Elle essaie d'habituer ses novices aux pensées charitables :

« Quand vous êtes tentées contre quelqu'un, serait-ce même jusqu'à la colère, le moyen de retrouver la paix, c'est de prier pour cette personne, et demander au bon Dieu de la récompenser de vous faire souffrir. »

Souv. inédits.

Elle ajoutait que, pour ne pas tomber, il fallait « adoucir son cœur d'avance ».

Id.

¹ Ps. cxviii, 32.

Elle aimait à rappeler aussi cette parole de l'Imitation : « Il vaut mieux laisser chacun dans son sentiment, que s'arrêter à contester¹. »

Cons. et Souv.,
p. 284.

« Vouloir persuader nos Sœurs qu'elles sont dans leur tort, même lorsque c'est parfaitement vrai, ce n'est pas de bonne guerre, puisque nous ne sommes pas chargées de leur conduite. Il ne faut pas que nous soyons des *juges de paix*, mais seulement des *anges de paix*. »

C'est pourquoi, lorsqu'elle voyait une religieuse s'oublier et commettre une faute :

Ch. x, p. 191.

« Je tâche bien vite, confie-t-elle, d'excuser la coupable et de lui prêter de bonnes intentions, qu'elle a sans doute. »

Pendant sa maladie, remarquant le soin de son infirmière à choisir pour son usage le linge le plus doux, elle en tire cette conclusion :

Souv. inédits.

C'est avec des précautions semblables qu'il faut traiter les âmes souffrantes..., même les plus imparfaites. Oh ! bien souvent l'on n'y pense pas, et on les blesse par des inattentions, des manques d'égards, des procédés indélicats, alors qu'il les faudrait soigner et soulager de tout notre pouvoir. »

Ch. x, p. 191.

Cons. et Souv.,
p. 298.

« Oui, je sens que je dois être *aussi compatisante pour les infirmités spirituelles* de mes Sœurs, qu'on l'est pour mes infirmités physiques. »

Aussi, s'applique-t-elle à soulager toute tristesse, et, lorsque ses efforts demeurent impuissants, elle demande au bon Dieu de consoler l'âme affligée.

¹ *Imit.*, liv. III, ch. XLIV, 1.

L'amour de Thérèse pour les âmes se traduit encore et surtout par le *zèle de leur salut*.

Ch. IV, p. 68.

« Que j'ai compassion, s'écrie-t-elle, des âmes qui se perdent ! il est si facile de s'égarer dans les sentiers fleuris du monde ! »

Ch. V, p. 76.

Elle voulait, « à tout prix, arracher les pécheurs aux flammes éternnelles ».

Pour y arriver, « elle résolut de se tenir constamment en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes ».

Id., p. 75.

Dès l'âge de 14 ans, elle regarde comme sa première conquête la conversion d'un assassin, parce qu'elle a prié et s'est imposé des sacrifices pour l'obtenir.

Id. p. 76-77.

C'est le désir du salut des âmes qui la fit venir au Carmel :

« J'y suis venue, déclare-t-elle à l'examen canonique qui précéda sa Profession, pour sauver les âmes et prier pour les prêtres. »

Ch. VIII, p. 118.

Elle le chante :

Jésus, pour les pécheurs je veux prier sans cesse ;

Rappelle-toi,
p. 388.

Que je vins au Carmel

Pour peupler ton beau ciel,

Rappelle-toi !

Elle affirme ailleurs :

« Je n'ai pas choisi une vie austère pour expier mes fautes, mais celles des autres. »

F., 21 juin 1897.

« Car, disait-elle, si j'avais été riche, il m'aurait été impossible de voir un pauvre ayant faim, sans lui donner aussitôt de mes biens. Ainsi, à mesure

14 juillet.

que je gagne quelque trésor spirituel, sentant qu'au même instant des âmes sont en danger de se perdre et de tomber en enfer, je leur donne tout ce que je possède, et je n'ai pas encore trouvé un moment pour me dire : Maintenant je vais travailler pour moi. »

Faisant allusion à son enthousiasme de jeune fille pour « Jeanne la guerrière », elle écrit à l'un de ses frères spirituels :

F., 25 avril 1897. « ... Au lieu de Voix du ciel m'invitant au combat, j'entendis au fond de mon cœur une voix plus douce, plus forte encore, celle de l'Epoux des vierges qui m'appelait à d'autres exploits, à des conquêtes plus glorieuses, et, dans la solitude du Carmel, j'ai compris que *ma mission était de faire aimer le Roi du ciel, de lui soumettre le royaume des âmes.* »

Et pour cette campagne divine, son arme sera toujours la même, l'amour !

Prière, p. 310. « *Mon glaive, c'est l'amour ! avec lui, je chasserai l'étranger du royaume, je ferai proclamer Jésus Roi dans les cœurs !* »

Toutes ses épreuves sont offertes pour les âmes. Dans sa tentation contre la foi, elle tient cet admirable langage :

Ch. ix, p. 158. « Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière ! elle vous demande pardon pour ses frères incrédules ; elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur, elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume où les pauvres pécheurs prennent leur

nourriture, et d'où elle ne veut point se lever avant un signe de votre main.

« O mon Dieu ! s'il faut que la table, souillée Ch. ix. p. 159. par eux, soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain des larmes jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. »

« Jésus désire que le salut des âmes dépende de nos sacrifices, de notre amour, écrit-elle, offrons nos souffrances à Jésus pour les sauver. Oh ! vivons pour elles, soyons apôtres ! »

c., 1889.

La Bienheureuse menait les novices par cette voie, exigeant d'elles la générosité. Un jour de lessive, une jeune Sœur se rendait au travail sans se presser :

« Est-ce ainsi qu'on se dépêche, lui dit Thérèse Cons. et Souv. p. 278. avec un joyeux entrain, lorsqu'on a des enfants à nourrir et qu'on est obligé de travailler pour les faire vivre ? »

Cette pensée du salut des âmes l'obsédera divinement jusqu'au seuil de l'éternité et lui inspirera ce pacte touchant :

« Je demande au bon Dieu que toutes les prières qui sont faites pour moi ne servent pas à alléger mes souffrances, mais qu'elles obtiennent le salut des pécheurs. »

22 août.

Elle avait chanté à son Bien-Aimé :

Rappelle-toi cette amoureuse plainte
Qui, sur la Croix, s'échappa de ton Cœur ;
Ah ! dans le mien, Jésus, elle est empreinte :
Oui, de ta soif, il partage l'ardeur.

Rappelle-toi,
p. 390.

Plus il se sent blessé de tes divines flammes,
 Plus il est altéré de te donner des âmes.
 Que d'une soif d'amour
 Je brûle nuit et jour,
 Rappelle-toi !

La sanctification des prêtres tenait la première place dans ce zèle apostolique :

C., 14 juillet et
 15 oct. 1889.
 14 oct. 1890.

« Pendant les courts instants qui nous restent, écrit-elle à sa sœur, ne perdons pas notre temps, sauvons les âmes ! Je sens que Jésus nous demande de désaltérer sa soif en lui donnant des âmes, des âmes de prêtres surtout... Oui, prions pour les prêtres, que notre vie leur soit consacrée... Ces âmes devraient être plus transparentes que le cristal ; mais, hélas ! je sens qu'il y a de mauvais prêtres comme il y a eu un Judas, je sens qu'il y a des ministres du Seigneur qui ne sont pas ce qu'ils devraient être. Alors, prions et souffrons pour eux... Comprends le cri de mon cœur ! »

La Servante de Dieu n'avait que 16 ans lorsqu'elle traçait ces lignes. Plus tard, en écrivant sa vie, elle revient sur ce sujet qu'elle a tant à cœur :

Ch. vi, p. 95.

« Qu'elle est belle, notre vocation ! C'est à nous de conserver le sel de la terre ! Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur, nous devons être nous-mêmes leurs apôtres tandis que, par leurs paroles et leurs exemples, ils évangélisent les âmes de nos frères. »

Vivre d'amour,
 p. 379.

Vivre d'amour, c'est, ô mon divin Maître !
 Te supplier de répandre tes feux
 En l'âme élue et sainte de ton prêtre,
 Qu'il soit plus pur qu'un séraphin des cieux !

Enfin sa charité n'oubliait pas les âmes du purgatoire qui bénéficièrent de son « Acte héroïque » et de nombreuses indulgences gagnées à leur intention.

Quand la maladie l'eut contrainte de renoncer, non seulement à l'assistance au chœur, mais encore à la récitation privée du bréviaire, elle demanda comme une grâce de pouvoir dire au moins les 6 Pater et les 6 Ave, afin de procurer aux âmes des défuntz tous les priviléges attachés à cette dévotion.

Néanmoins, son véritable attrait la portait surtout vers *les actes* de dévoûment fraternel, elle aimait à redire :

« La principale indulgence plénière est celle que tout le monde peut gagner sans les conditions ordinaires, c'est l'indulgence de *la charité qui couvre la multitude des péchés*¹. »

Cons. et souv.,
p. 288.

¹ Prov., x, 12.



§ III

Prudence. — Sagesse dans les conseils.

« L'amour est prudent, il est fort, prompt, vigilant et circonspect¹ », nous dit l'auteur de l'Imitation. Tous ces caractères de l'amour, la Bienheureuse Thérèse les fit briller dans sa conduite.

Elle exprime son admiration pour la prudence de la Vierge Marie ne révélant point à saint Joseph le mystère de l'Incarnation :

... le laissant pleurer tout près du tabernacle
Qui voile du Sauveur la divine beauté.

Pourquoi
je t'aime,
p. 425.

Elle loue sa Mère des cieux de ce qu'elle nomme « son éloquent silence », et s'écrie :

Pour moi, c'est un concert doux et mélodieux
Qui me dit la grandeur et la toute-puissance
D'une âme qui n'attend son secours que des Cieux...

Id.

Ce fut son attrait et sa grâce de « conserver, comme Marie, beaucoup de choses en son cœur². »

« Cela fait tant de bien et donne tant de force de ne pas dire ses peines ! » confiait-elle.

« Quand nous sommes incomprises et jugées défavorablement, à quoi bon se défendre, s'expliquer ? laissons cela tomber, ne disons rien, c'est si doux de se laisser juger n'importe comment !

5 août.

6 avril.

Cons. et Souv.,
p. 283.

¹ *Imit.*, liv. III, ch. v, 5, 7. ² *Luc.*, II, 19.

O bienheureux silence qui donne tant de paix à l'âme ! »

20 août.

Souv. inédits.

Elle trouve cependant cette conduite très difficile à tenir en certaines occasions, et convient, par exemple, qu' « une mortification est bien plus grande quand on la sait ignorée ».

Elle souriait aimablement lorsqu'elle voyait les novices revendiquer des droits imaginaires. L'une d'elles se vantait un jour d'avoir réussi à faire adopter son idée :

« Ah ! s'écria Thérèse, vous êtes dans le « faire-valoir », vous !... moi, je me garde bien de prendre ce métier, j'aime mieux répéter avec Notre-Seigneur : « Je ne cherche point ma gloire, un autre en prendra soin¹. »

Ch. xi, p. 217.

Mais si la Servante de Dieu « ne cherchait pas sa gloire », elle cherchait, dans sa prudence, à faire produire à l'amour tout ce qu'il est permis d'en attendre. « Enfant de lumière, elle voulait être plus habile encore dans ses affaires, que ne le sont les enfants de ténèbres dans les leurs. » Nous lisons dans ses lettres :

C., 1893.

« Jésus m'apprend à « *tirer profit de tout*, du bien et du mal qu'il trouve en moi² », il m'apprend à jouer à la banque de l'Amour... »

Et voici l'un de ses « coups de bourse » :

L.,
12 juill. 1896.

« Il me semble, dit-elle, que si nos sacrifices captivent Jésus, *nos joies l'enchaînent aussi* ; pour cela, il suffit de ne pas se concentrer dans un bonheur

¹ Joan., VIII, 50.

² S. Jean de la Croix.

égoïste, mais d'offrir à notre Epoux *les petites joies* qu'il sème sur le chemin de la vie, pour charmer nos cœurs et les éléver jusqu'à lui. »

En effet, elle aimait trop le bon Dieu, et le connaissait trop bien, pour croire que notre amour dans la souffrance lui est seul agréable. Elle le savait « plus tendre qu'une mère », se plaisant à nous voir sourire. Aussi lui offrait-elle avec le même bonheur ses joies et ses peines. On lit dans ses écrits : Ch. viii, p. 136.

« Je veux souffrir par amour, et même *jouir* Ch. xi, p. 218. *par amour.* »

Mes peines, *mon bonheur*, mes petits sacrifices,
Voilà mes fleurs !...

Jeter des fleurs,
p. 401.

Et, dans une autre poésie :

Ma *joie* et mes douleurs, j'offre tout en échange
D'âmes d'enfants,

Aux SS. Innocents, p. 435.

Ailleurs :

Que ma *joie* et mes pleurs
Sont pour tes moissonneurs,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi,
p. 388.

Et, à la sainte Vierge :

Ton regard maternel bannit toutes mes craintes :
Il m'apprend à pleurer, *il m'apprend à jouir...*

Pourquoi je
t'aime, p. 428.

Mais voici bien une autre prudence :

A-t-elle des distractions pendant ses prières, Cons. et Souv.,
ses actions de grâces ? Certaines personnes l'occupent-elles aussi à contre-temps ? elles en bénéficient, car aussitôt la Servante de Dieu en tire l'occasion de les recommander à Notre-Seigneur. Elle va jusqu'à dire, lorsque les distractions sont plus pénibles :

« J'accepte tout pour l'amour du bon Dieu, 4 juin.

même les pensées les plus extravagantes qui me viennent à l'esprit. »

Comment se conduira-t-elle maintenant en face d'une imperfection évidente ?

3 juillet.

« Quand j'ai commis une faute qui me rend triste, dit-elle, je sais bien que cette tristesse est la conséquence de mon infidélité, mais « je suis prudente dans mes affaires »... et je m'empresse de dire au bon Dieu : Mon Dieu, je sais que ce sentiment de tristesse, je l'ai mérité, cependant, *laissez-moi l'envisager comme une épreuve que vous m'envoyez par amour. Je regrette mon péché ; mais je suis contente d'avoir cette souffrance à vous offrir.* »

Et, dans une comparaison déjà citée, songeant à sa misère qui a pu motiver l'éclipse de son divin Soleil, elle dit :

Ch. xi p. 220. « Si vous demeurez sourd aux gémissements plaintifs de votre chétive créature, si vous restez voilé, eh bien, j'accepte d'être transie de froid, et *je me réjouis encore de cette souffrance pourtant méritée.* »

Elle avait écrit :

A., Janv. 1889. « Tout sera pour Lui, tout ! Et même quand je n'aurai rien à lui offrir, *je lui donnerai ce rien !...*

Mais une pensée la domine dans ses impuissances : celle de se faire prendre en pitié là-haut, d'y obtenir autant d'intercesseurs qu'il y a d'anges

Ch. xi, p. 220. et d'élus, et de s'en faire des amis qui, « pendant son exil, la protègent, la défendent contre les démons », et plus tard, « la reçoivent dans les taber-

Id., p. 217.

nacles éternels¹ ». Ce n'est pas tout, elle rêve de s'en faire chérir à tel point, qu'elle en obtiendra d'aimer Dieu plus qu'ils ne l'aiment eux-mêmes, « leur double amour », dit-elle éloquemment.

Ecouteons sa prière :

« Je me présentai devant les Anges et l'assemblée des saints, et je leur dis : Je suis la plus petite des créatures, je connais ma misère, mais je sais aussi combien les cœurs nobles et généreux aiment à faire du bien : je vous conjure donc, heureux habitants de la Cité céleste, de *m'adopter pour enfant* : à vous seuls reviendra la gloire que vous me ferez acquérir ; daignez exaucer ma prière, obtenez-moi, je vous en supplie, *otre double amour !* »

Elle avait copié avec empressement ces lignes du célèbre « Taulère », qui répondent si bien à l'idée qu'elle se fait de la communion des saints :

« Si j'aime le bien qui est en mon prochain plus qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est à moi plus qu'à lui. Si j'aime en saint Paul toutes les faveurs que Dieu lui a accordées, tout cela m'appartient au même titre. Par cette communion, je puis être riche de tout le bien qui est au ciel et sur la terre, dans les anges et dans les saints, et en tous ceux qui aiment Dieu². »

Souv. inédits.

Ses leçons aux novices, les conseils qu'elle donnait humblement aux religieuses qui les lui demandaient

¹ Luc., xvi, 9.

² Taulère (Sermon pour le V^e dimanche après la sainte Trinité).

daient, sont tous marqués du cachet de la prudence la mieux entendue. On y remarque un don extraordinaire de discernement qui, pour atteindre le but envisagé et toujours invariable, sait adopter les moyens les plus différents selon la diversité des caractères et des situations.

Voici d'abord, au sujet de la direction des âmes, ce qu'elle pense et pratique avec pureté d'intention, renoncement parfait d'elle-même, et force persévérente :

Ch x, p. 184.

« Il est nécessaire, dit-elle, que je rencontre en tout l'abnégation et le sacrifice. Ainsi, je sens qu'une lettre ne produira aucun fruit si je ne l'écris avec une certaine répugnance, et pour le seul motif d'obéir. Quand je parle avec une novice, je veille à me mortifier, j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité. Si je la vois commencer une chose intéressante et passer à une autre qui m'ennuie, je me garde bien de lui rappeler cette interruption, car il me semble qu'on ne peut faire aucun bien en se recherchant soi-même. »

Et encore :

Cons. et Souv.,
p. 298.

« Pour qu'une réprimande porte son fruit, il faut que cela coûte de la faire, et ne pas avoir une ombre de passion dans le cœur. »

Ch. x, p. 186.

Lorsqu'elle sent qu'on ne la comprend pas, « elle jette un regard intérieur sur la Vierge Marie, et Jésus triomphe toujours. La prière et le sacrifice font toute sa force ; bien plus que les paroles, ces armes invincibles toucheront les coeurs, elle le sait par expérience ».

Cet humble recours aux inspirations qui viennent de Dieu lui valut, nous l'avons dit, une grande circonspection dans la direction des autres.

Puisqu' « il est des âmes que la miséricorde du bon Dieu ne se lasse pas d'attendre, auxquelles il ne donne sa lumière que par degrés, elle se garde bien de vouloir devancer son heure ».

« J'ai vu, remarque-t-elle, que toutes les âmes ont à peu près les mêmes combats ; et, d'un autre côté, qu'il y a entre elles une différence extrême, en sorte qu'il convient de ne pas les attirer de la même manière. »

« Il faut absolument oublier ses vues, ses conceptions personnelles, et les guider, non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique. »

Notre Bienheureuse avait à peine 16 ans, lorsqu'une de ses compagnes de noviciat, de 8 ans plus âgée, obtint la permission d'avoir avec elle de fréquents entretiens. Mais, bientôt, s'apercevant que ces réunions « n'atteignaient pas le but désiré », — c'est-à-dire la perfection religieuse — Thérèse suivit cette inspiration de « dire clairement toute sa pensée, ou bien alors de cesser des conversations ressemblant à celles des amies du monde. »

Elle déclare encore :

« Le bon Dieu m'a fait cette grâce de n'avoir nulle peur de la guerre ; à tout prix, il faut que je fasse mon devoir. Mais ce qui me coûte par-dessus

Ch. x, p. 181.

Id., p. 185.

Id., p. 183.

Id., p. 181.

Id., p. 185.

Id., p. 184.

tout, c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections, et de leur livrer un combat à mort. J'aimerais mieux recevoir mille reproches que d'en adresser un seul. »

6 avril.

« Dans le travail de la direction des âmes, ne laissons jamais aller les choses pour conserver notre repos ; combattons sans relâche, même sans espoir de gagner la bataille, qu'importe le succès ! Si nous trouvons une âme désagréable, ne disons pas : « Il n'y a rien à faire !... Elle ne comprend pas !... elle est à abandonner... je n'en puis plus !... » Oh ! c'est de la lâcheté de parler ainsi, il faut faire son devoir jusqu'au bout. »

La condescendance et la charité de Thérèse, pour les âmes qu'elle conduit, loin d'impliquer aucune mollesse, s'allient, on le voit, à une rare fermeté.

18 avril.

Cons. et Souv.
p. 298.

« Il ne faut pas, explique-t-elle, que la bonté dégénère en faiblesse. Quand on a grondé avec justice, il faut en rester là, et ne pas s'attendrir au point de se tourmenter d'avoir fait de la peine, de voir souffrir, pleurer. Courir après l'affligée pour la consoler, c'est lui faire plus de mal que de bien. La laisser à elle-même, c'est la forcer à ne rien attendre du côté humain, à se tourner vers le bon Dieu, à voir ses torts, à s'humilier. Autrement, elle s'habituerait à être consolée à la suite d'un reproche mérité, et elle agirait comme un enfant gâté qui trépigne et crie, sachant bien qu'il fera revenir sa mère pour essuyer ses larmes. »

Après une longue explication avec une novice qui avait peine à reconnaître ses torts :

« J'ai beaucoup combattu, je suis bien fatiguée, mais je ne crains pas la guerre, j'y suis aussi en paix qu'à l'oraison. C'est la volonté du bon Dieu que je lutte jusqu'à la mort. »

18 avril.

« Avec les âmes qu'on dirige, il faut être vraie et dire ce qu'on pense ; c'est toujours ce que je fais ; si je ne suis pas aimée, peu importe, je ne cherche pas cela, d'ailleurs. Qu'on ne vienne pas me trouver si l'on veut ne pas savoir la vérité tout entière ! »

Id.

C'est de tout genre d'illusion qu'elle voulait garantir les âmes.

Elle prévint la Rév. Mère Agnès de Jésus que si, après sa mort, de jeunes prêtres venaient à savoir qu'elle avait été donnée comme sœur spirituelle à deux missionnaires, ils demanderaient la même faveur. Elle l'avertit que cela pourrait devenir un grand danger :

« N'importe laquelle d'entre nous, j'en suis persuadée, écrirait ce que j'écris, recevrait les mêmes louanges et la même confiance. Mais c'est seulement par la prière et le sacrifice que nous pouvons être utiles à l'Eglise. La correspondance doit être très rare, et il ne faut pas la permettre du tout à certaines religieuses qui en seraient préoccupées, croiraient faire des merveilles, et ne feraient en réalité que blesser leur âme et tomber peut-être dans les pièges subtils du démon. »

8 juillet.

Insistant davantage :

« Ma Mère, ce que je viens de vous dire est bien important ; je vous en prie, ne l'oubliez pas plus tard. Au Carmel, il ne faut pas faire de la fausse monnaie pour acheter des âmes... Et souvent, les belles paroles que l'on écrit et les belles paroles que l'on reçoit ne sont qu'un échange de fausse monnaie... »

La Bienheureuse n'était point éblouie par la confiance qu'on lui témoignait, et ne s'en prévalait jamais.

Une jeune Sœur la disant privilégiée de Dieu parce qu'il lui confiait la charge d'autres âmes, elle répondit :

Cons. et Souv.,
p. 268.

« Cela ne me donne rien, et je ne suis réellement que ce que je suis devant Dieu... Ce n'est pas parce qu'il veut que je sois son interprète près de vous qu'il m'aime davantage : il me fait plutôt votre petite servante. C'est pour vous, et non pour moi, qu'il m'a donné les charmes et les vertus qui paraissent à vos yeux. »

Souv. inédits.

« Les plus privilégiés sont ceux que le bon Dieu garde pour lui seul. Quant aux âmes qu'il met ainsi en relief, il faut un miracle de sa grâce pour qu'elles conservent leur fraîcheur. »

11 septembre.

Cons. et Souv.,
p. 269.

« Ah ! quel poison de louanges est servi journallement à ceux qui tiennent les premières places ! quel funeste encens ! et comme une âme doit être détachée d'elle-même pour n'en pas éprouver de mal ! »

Elle disait encore :

« Le bon Dieu se fait représenter par qui il veut, 20 juillet.
cela n'a pas d'importance. »

« Oui, je le sais, je l'ai compris, il n'a besoin de Ch. ix, p. 155.
personne, encore moins de moi que des autres,
pour faire du bien sur la terre. »

Cette conviction lui faisait ajouter, avec un
profond détachement :

« Si on brûlait mon manuscrit sous mes yeux,
avant même de l'avoir lu, je n'en aurais aucune
peine. »

Elle évite l'empressement dans les affaires,
et pourtant elle est toujours active, remarquant
que « ce ne sont pas les travaux de Marthe, mais
son inquiétude seule que Jésus a blâmée¹. » Et,
lorsqu'elle voit cette inquiétude, elle la reprend :

« Vous mettez trop d'ardeur à l'ouvrage », dit-
elle à une jeune Sœur.

Et à une autre :

« Vous vous livrez trop à ce que vous faites. Vous Cons. et Souv.
occupez-vous, en ce moment, de ce qui se passe p. 284.
dans les autres Carmels, si les religieuses y sont
pressées ou non ? leurs travaux vous détournent-
ils de la prière ? Eh bien, vous devez vous exiler
de même de votre besogne personnelle, y employer
consciencieusement le temps prescrit, mais avec
déagement de cœur. »

« J'ai lu autrefois que « les Israélites bâtirent les

Id.

¹ Luc., x, 41.

14 juillet. murs de Jérusalem, travaillant d'une main et tenant une épée de l'autre¹. » C'est bien l'image de ce que nous devons faire : ne travailler que d'une main, et de l'autre défendre notre âme de la dissipation qui l'empêche de s'unir au bon Dieu. »

Souv. inédits. L'union à Dieu était, en effet, une de ses particulières recommandations. Elle reprend une novice qui fredonne un cantique d'un air distrait, une autre qui, par inattention, s'assied de travers sur sa chaise ; puis elle dit tristement :

6 août. « Qu'il y a peu d'âmes ne faisant aucune action n'importe comment et à peu près ! Qu'elles sont rares, celles qui font tout le mieux possible ! »

L'angélique Thérèse n'appréciait pas moins la pureté du cœur :

C., 14 oct. 1890. « Faisons de notre cœur un parterre de délices où notre doux Sauveur vienne se reposer, écrit-elle, plantons-y de beaux lis de pureté, car nous sommes des vierges... et puis, n'oublions pas que « la virginité est un silence profond de tous les soins de la terre » : non pas seulement des soins inutiles, mais de *tous les soins...* ».

C., 23 juill. 1891. « Quelle grâce d'être vierge, d'être l'épouse de Jésus ! il faut que ce soit bien sublime, puisque la plus pure, la plus intelligente de toutes les créatures aurait préféré rester Vierge, plutôt que de devenir Mère d'un Dieu... »

C., mai 1890. « Les coeurs les plus purs sont souvent les plus

¹ II Esdras, iv, 17.

éprouvés par la tentation, ils sont souvent dans les ténèbres ; alors ils croient avoir perdu leur blancheur, et pensent que les épines qui les entourent déchirent leur corolle. Mais non, les lis au milieu des épines sont toujours préservés ; c'est en eux que Jésus prend ses délices : « Bienheureux celui qui a été trouvé digne de souffrir la tentation¹ ! »

Et elle veut détourner « ses lis » de la vanité des affections sensibles.

Elle écrivait à une âme faible sous ce rapport et souvent portée à la tristesse :

« C'est une grande épreuve de voir tout en noir mais cela ne dépend pas de vous complètement ; faites ce que vous pouvez pour détacher votre cœur des soucis de la terre, et surtout des créatures, puis soyez sûre que Jésus fera le reste. »

Cons. et Souv.,
p. 264.

La Servante de Dieu mettait elle-même toute sa prudence dans la pratique du dégagement des créatures.

Elle ne s'attendait nullement à être payée par des marques d'affection et de reconnaissance, du soin qu'elle prenait de répandre la joie autour d'elle et de faire du bien.

— Que c'est triste, lui disait-on, de ne recevoir parfois pour prix de ses services que de l'indifférence et de l'ingratitude ; je suis bien déçue quand cela m'arrive.

— « J'éprouve d'abord ce même sentiment

9 mai.

¹ Jac., 1, 12.

de tristesse, répondit-elle, mais je ne suis jamais déçue, car je n'attends sur la terre aucune rétribution ; je fais tout pour le bon Dieu, comme cela, je suis toujours bien payée de la peine que je me donne. »

Ch. x, p. 192. « Je sais qu'en poursuivant le but de faire plaisir, je serais vite découragée ; un mot dit dans la meilleure intention sera pris peut-être tout de travers. Aussi, pour ne perdre ni mon temps ni ma peine, j'essaie d'agir uniquement pour réjouir Notre-Seigneur et répondre aux conseils qu'il nous donne dans l'Evangile. »

Id., p. 192. C'est pourquoi, lorsqu'elle exerce la charité envers le prochain, « ce n'est pas seulement dans l'espoir de consoler, de rendre service » ; son but est plus élevé ; elle agit avec tant d'esprit surnaturel qu' « il lui serait impossible de mieux faire pour Notre-Seigneur lui-même ».
Id., p. 195.

Enfin, dans sa prudence, elle trouve une méthode très judicieuse de supporter la souffrance, celle de n'envisager que l'heure présente :

Mon chant
d'aujourd'hui,
p. 375.

Si je songe à demain, je crains mon inconstance,
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui...
Mais je veux bien, mon Dieu, l'épreuve, la souffrance,
Rien que pour aujourd'hui !

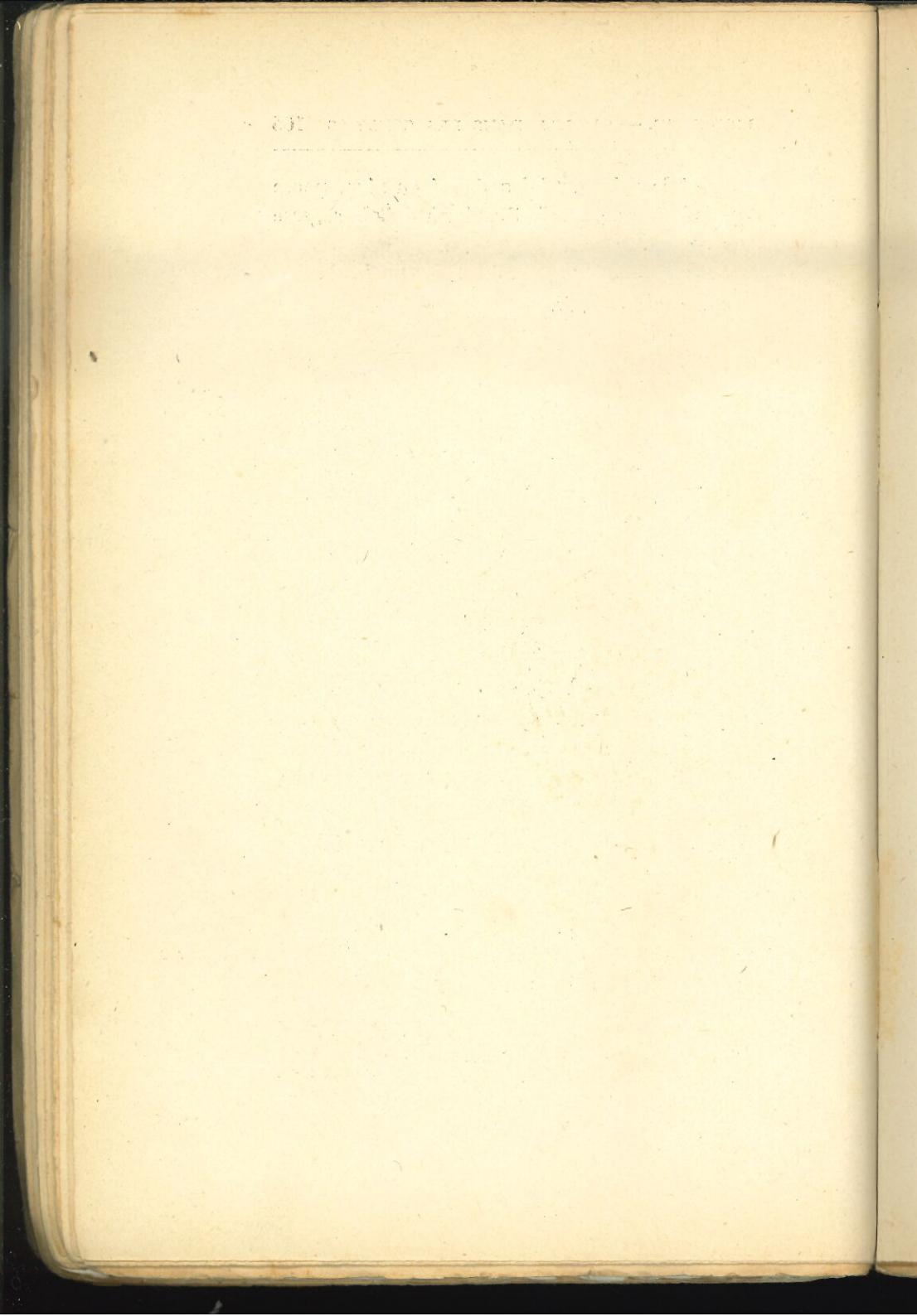
On le voit, la Bienheureuse Thérèse a pu dire avec l'Ecclésiaste : « J'ai prêté l'oreille à la sagesse ; avec elle, dès le commencement, j'ai acquis l'intelligence, grâce à elle, j'ai retiré un grand profit¹. »

¹ Eccles., LI, 16, 20, 17.

..... « Et le Seigneur lui a donné en récompense
le don de la parole, il a fait couler à flots la sagesse
de son cœur ^{1.} »

¹ Eccles., LI, 22, — I, 27.





§ IV

Acceptation amoureuse de la souffrance.

On lit dans nos Saints Livres : « Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger ¹ », et, dans l'Imitation de Jésus-Christ : « L'amour est dévoué à Dieu sans réserve, et, toujours plein de reconnaissance, il ne cesse point de se confier en lui, lors même qu'il semble en être délaissé ². »

Tel fut l'amour de la Bienheureuse Thérèse dans son acceptation de la souffrance. C'est là que s'épanouit merveilleusement *sa vertu de force*.

* * *

Voici d'abord les raisons qu'elle donnait à cette loi de la souffrance qui atteint ici-bas tous les hommes, raisons qui la lui faisaient accepter, non seulement avec résignation, mais encore avec reconnaissance.

« Comment, écrit-elle, le bon Dieu qui nous aime tant peut-il être heureux quand nous souffrons ?... »

Mais elle a trouvé bientôt la réponse à cette question :

« Oh ! non, jamais notre souffrance ne le rend Souv. inédits.

¹ Cant., VIII, 7.

² Imit., liv, III, ch. v, 7.

heureux, mais *cette souffrance nous est nécessaire*; alors, il nous l'envoie comme en détournant la tête¹. »

C., 8 mai 1888. « *Il lui en coûte*, dit-elle encore, *de nous abreuver à la source des larmes*, mais il sait que *c'est l'unique moyen de nous préparer à « le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes ».*

C., 7 juil. 1894. « *Nous ne sommes pas encore dans notre patrie, et la tentation doit nous purifier comme l'or sous l'action du feu.* »

Elle n'a que 14 ans, et comprend l'utilité de la souffrance :

A., 1887. « *C'est bien vrai que la goutte de fiel doit être mêlée à tous les calices, mais je trouve que les épines aident beaucoup à se détacher de la terre, elle font regarder plus haut que ce monde.* »

La pensée que notre vie d'épreuves ici-bas n'est qu'un passage, « *une nuit dans une mauvaise hôtellerie* ² », la consolait doucement, projetant sur toutes ses croix une lueur bénie d'éternité.

C., 18 juill. 1890. « *Le temps, ce n'est qu'un mirage, un rêve..., écrit-elle à sa sœur. Déjà, Dieu nous voit dans la gloire, il jouit de notre béatitude éternelle !... Oh ! que cette pensée fait de bien à mon âme ! Je comprends alors pourquoi il nous laisse souffrir... »*

Toute jeune enfant, Thérèse goûtait déjà les fruits de la souffrance. Elle écrit :

Ch. II, p. 21. « *L'épreuve avait mûri et fortifié mon âme de telle sorte que rien ici-bas ne pouvait plus l'attrister.* »

¹ Arminjon : *Fin du monde présent.*

² Sainte Thérèse.

En effet, pendant sa grande épreuve de famille, elle constate que son cœur est élevé au-dessus de ce qui passe, et s'écrie dans sa reconnaissance :

« Comment donc Jésus a-t-il fait pour *détacher notre âme de tout le créé* ? Ah ! il a frappé un grand coup, mais c'est un *coup d'amour*... Dieu est admirable, mais surtout *il est aimable*. »

Et, dans une autre circonstance :

« Lui tout seul dispose les événements de notre vie d'exil, c'est lui qui nous présente parfois le calice amer. Il veut que les joies les plus pures se changent en souffrances, afin que, n'ayant pas même le temps, pour ainsi dire, de respirer à l'aise, *notre cœur se tourne vers lui seul*. »

Ailleurs, elle dit humblement :

« Jésus sait bien que, s'il m'envoyait seulement une ombre de bonheur, je m'y attacherais avec toute l'énergie, toute la force de mon cœur ; alors, cette ombre, il me la refuse. Il préfère me laisser dans les ténèbres, plutôt que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas lui ! »

Elle se plaît à approfondir la vie de Jésus et celle de sa Mère ; voyant alors que Dieu ne leur a pas épargné la souffrance, elle apprécie mieux les siennes, et dit :

« Jésus, dans son amour immense, nous a choisi une croix précieuse entre toutes... *Comment nous plaindre, quand « lui-même a été considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié*¹ ? »

¹ Is., LIII, 4.

Et, dans un cantique à la sainte Vierge :

Pourquoi je
t'aime, p. 427.

Puisque le Roi des cieux a voulu que sa Mère
Fût soumise à la nuit, à l'angoisse du cœur,
Alors, *c'est donc un bien de souffrir sur la terre ?...*

C., 26 avril 1891.

« Nous rencontrons sur cette terre étrangère, dit-elle encore, plus d'une plante sauvage et plus d'une épine ; mais *n'est-ce pas la part qu'elle a donnée à notre divin Epoux ?* Il convient donc de la trouver bonne et très belle, cette part qui est devenue la nôtre... »

C., 14 juill. 1889.

Elle s'en montre avide parce que « *les épines, en nous déchirant, laissent exhaler le parfum de notre amour* ».

Mes désirs près
du tabernacle,
p. 403.

Sous le pressoir de la souffrance,
Je te prouverai mon amour ;
Je ne veux d'autre jouissance
Que de m'immoler chaque jour.

Elle sait que notre divin Maître nous a rachetés par la Croix, et que, pour coopérer avec lui à la rédemption du monde, il nous faut payer le même tribut. Elle le remarque en ces termes :

C., 15 août 1892.

« Jésus a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer, *il veut que nous ayons part avec lui au salut des âmes*. Le Créateur de l'univers attend, la prière, l'immolation d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang. »

L., 13 août 1893.

« Il nous faut vivre de sacrifices, *sans cela la vie serait-elle méritoire ?* » écrit-elle à l'une de ses sœurs.

« Oh ! ne perdons pas l'épreuve que Jésus nous C., 28 févr. 1889.
envoie, ne manquons pas l'occasion d'exploiter
cette mine d'or... »

Elle pense que, dans sa délicatesse pour sa créature, Dieu veut aussi lui procurer, par l'épreuve, un moyen de se montrer libérale envers lui :

« Cette peine est une délicatesse de Jésus, dit C., 26 août 1894.
elle, c'est qu'il désire recevoir de nous un présent. »

Et encore :

« Il demande que nous lui fassions la charité C., 2 août 1893.
comme à un pauvre ; il nous tend la main pour
recevoir un peu d'amour prouvé par la souffrance,
par le combat... »

« Il veut pouvoir nous dire comme à ses Apôtres : C., 7 juill. 1894.
« *C'est vous qui êtes demeurés constamment avec moi
dans toutes les épreuves que j'ai eues* ¹. »

Elle ajoute avec tristesse :

« Les épreuves de Jésus, quel mystère ! Il a donc des épreuves, lui aussi ? Oui, il en a, et souvent « il est seul à fouler le vin dans le pressoir ² », il « cherche des consolateurs, et ne peut en trouver ³... »

Id.

Elle constate que, souvent, Dieu éprouve davantage les âmes dont la foi est inébranlable, parce qu'il sait pouvoir compter sur la fidélité de leur amour.

« Jésus m'enseigne, dit-elle, que pour une âme dont la foi égale seulement un petit grain de sénévé,

Ch. vi,
p. 111-112.

¹ Luc., xxii, 28.

² Is., lxiii, 3.

³ Ps. lxviii, 21.

il accorde des miracles, dans le but d'affermir cette foi si petite, mais que, pour ses intimes, pour sa Mère, il ne fit pas de miracles *avant d'avoir éprouvé leur foi.* »

Elle écrit poétiquement à sa jeune sœur :

C., 6 juill. 1893. « Le matin de notre vie est passé, nous avons joui des brises embaumées de l'aurore ; mais quand le soleil a pris de la force, Jésus nous a conduites dans son jardin, il nous a fait recueillir la myrrhe de l'épreuve en nous séparant de tout et nous privant même des joies de sa présence. »

C., 2 août 1893. « Il ne veut pas que nous l'aimions pour ses dons, c'est Lui-même qui doit être notre récompense. »

Elle pense encore que ses épreuves intérieures obtiennent le salut à de pauvres brebis errantes :

C., 6 juill. 1893. « J'ai lu, dans le saint Evangile, que « le divin Pasteur abandonne toutes les brebis fidèles dans le désert pour courir après la brebis perdue¹... » Que je suis touchée de cette confiance ! il est sûr d'elles ! Comment pourraient-elles s'enfuir ? elles sont captives de l'amour. — Ainsi le bien-aimé Pasteur de nos âmes *nous dérobe sa présence sensible pour donner ses consolations aux pécheurs.* »

Cette manière d'envisager la souffrance avec amour et au point de vue des grâces qui en découlent, la lui rendit si chère qu'elle en vint à dire à la fin de sa vie :

F., 1897. « Depuis longtemps, *la souffrance est devenue*

¹ Luc., xv, 4.

mon ciel ici-bas, et j'ai de la peine à concevoir comment il me sera possible de m'acclimater dans un pays où la joie règne sans aucun mélange de tristesse. Il faudra que Jésus transforme tout à fait mon âme, autrement je ne pourrais supporter les délices éternelles. »

Et, tout près de mourir, au paroxysme de la souffrance physique et morale, elle dit avec assurance à sa Mère Prieure :

« Non, je ne me suis pas trompée, tout ce que 25 et 30 sept. j'ai écrit sur *mon bonheur de souffrir* est bien Ch. xii, p. 255. vrai... »

* * *

Ce *bonheur de souffrir* transparaît dans les diverses phases de la vie de notre Bienheureuse, c'est la réalisation pratique de sa doctrine sur le sens et la valeur des souffrances.

Peu après sa première Communion, « son cœur Ch. iv, p. 62. s'enflamme d'un vif désir de la souffrance, qui devint son attrait, elle lui trouva des charmes qui la ravirent ».

Et cependant, remarque-t-elle :

« Jusqu'à l'âge de 14 ans, j'ai pratiqué la vertu sans en sentir la douceur, je désirais la souffrance sans penser à en faire ma joie. »

31 juillet.

Cons. et Souv.,
p. 267.

« La croix m'a accompagnée dès le berceau, F., 26 juill. 1897. dit-elle ailleurs, et cette croix, Jésus me l'a fait aimer avec passion. »

Elle appelait « une journée sans souffrance une C., 8 mai 1888. journée perdue ».

A., 1889.

« Rien de trop à souffrir pour conquérir la palme ! »
 Tel est le cri de guerre de son adolescence et, plus tard, on l'entendra répéter :

Cons. et Souv.,
p. 279.

« Savez-vous quels sont mes dimanches et mes jours de fête ? Ce sont ceux où le bon Dieu m'éprouve davantage. »

Hist. d'une
bergère, p. 462.

Si parfois l'amère souffrance
 Venait visiter votre cœur,
 Faites-en votre jouissance :
 Souffrir pour Dieu, quelle douceur !

Cons. et Souv.,
p. 278.

« Dans mon enfance, disait-elle aux novices, je pensais, en m'éveillant le matin, à ce qui devait m'arriver d'heureux ou de fâcheux dans la journée : si je ne prévoyais que des ennuis, je me levais triste. Maintenant, c'est tout le contraire : songeant aux peines, aux souffrances qui m'attendent, je me lève d'autant plus joyeuse et pleine de courage, que je prévois plus d'occasions de témoigner mon amour à Jésus, et de gagner la vie de mes enfants, puisque je suis mère des âmes.. »

Nous lisons dans son autobiographie :

Ch. VII, p. 118.

« Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens ; et, Jésus m'ayant fait connaître qu'il me donnerait des âmes par la Croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. »

Entendons-la maintenant, à l'époque où son cœur fut brisé de douleur par l'épreuve qui atteignit son vénérable père :

C., janv. 1889.

« Quel privilège de Jésus ! comme il nous aime pour nous envoyer une si grande douleur ! l'éter-

nité ne sera pas assez longue pour l'en bénir. Il nous comble de ses faveurs comme il en comblait les plus grands saints. »

« Désormais, nous n'avons plus rien à espérer C., janv. 1889. sur la terre, il ne nous reste que la souffrance. Quel sort digne d'envie ! »

« Ah ! loin de me plaindre à Jésus de la croix C., 28 fév. 1889. qu'il nous envoie, je ne puis comprendre l'amour *infini* qui l'a porté à nous traiter ainsi... »

« L'année qui vient de s'écouler a été bonne, C., 31 déc. 1889. oui, elle a été précieuse pour le ciel ; puisse celle qui va suivre lui ressembler ! »

Elle avait eu, dans son enfance, une sorte de vision prophétique de l'épreuve dont il est question ici¹. Elle la révèle dans ses Mémoires et poursuit :

« Oh ! combien j'admire la conduite de Dieu me montrant d'avance cette croix si précieuse comme un père fait entrevoir à ses enfants l'avenir glorieux qu'il leur prépare, et se complaît, dans son amour, à considérer les richesses sans prix qui doivent être leur héritage ! »

« Plus tard, dans les cieux, nous aimerons à nous Ch. vii, p. 125. entretenir de ces jours sombres de l'exil. Oui, les trois années du martyre de mon père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie, je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases ; et mon cœur, en présence de ce trésor inestimable, s'écrie dans sa reconnaissance : « Soyez bénis, mon Dieu, pour les années de grâces que nous avons passées dans les maux². »

¹ Hist., ch. II, p. 32.

² Ps. LXXXIX, 15.

Nous retrouvons sur ses lèvres de semblables accents au milieu de constantes épreuves qui, Ch. VIII, p. 132. « loin de lui causer de la peine, lui font, au contraire, nous dit-elle, un extrême plaisir ».

Elle a pu écrire :

Offrande,
p. 306.

« Je vous remercie, ô mon Dieu ! de toutes les grâces que vous m'avez accordées, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. »

De même, elle chantait :

Vivre d'amour,
p. 378.

Vivre d'amour, ce n'est pas, sur la terre,
Fixer sa tente au sommet du Thabor ;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la Croix comme un trésor.
Au ciel, je dois vivre de jouissance,
Alors, l'épreuve aura fui sans retour,
Mais ici-bas, je veux, dans la souffrance,
Vivre d'amour !

Et ces sentiments, on l'a vu, seront les mêmes jusqu'à la fin de sa vie. Deux mois avant sa mort, elle confie à l'un de ses frères spirituels :

F.,
26 juill. 1897.

« Je ne désire pas être délivrée des souffrances d'ici-bas, parce que *la souffrance unie à l'amour est la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes.* »

F. 1897.

Et, l'encourageant dans sa vocation de missionnaire, qui le destinait aux souffrances et aux persécutions, elle ajoute :

« C'est bien plus par la souffrance et la persécution que par de brillantes prédications, que Jésus veut affermir son règne dans les âmes. »

* * *

La jouissance surnaturelle, et même naturelle, goûtée dans l'immolation n'exclut pas la peine.

Voici comment la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus s'en explique sous divers points de vue.

Et d'abord, c'est dans le combat contre soi-même qu'elle sent l'âpreté du sacrifice. Pendant son postulat, à l'occasion des difficultés que lui multiplie une Sœur converse, très bonne, mais qui, semble-t-il, avait pris à tâche d'exercer sa patience, elle écrit à Mère Agnès de Jésus :

« Je suis une pauvre petite balle toute criblée de piqûres d'épingle, et *je n'en puis plus*. Il est vrai, les trous sont bien petits, mais j'en souffre davantage que d'un grand, fait en une seule fois. Oh ! la petite balle en tressaille ! Je suis pourtant bien *heureuse*, heureuse de souffrir tout ce que Jésus permet... »

A., 1888.

Elle écrit à sa sœur Céline :

« Je ne trouve qu'une joie, celle de souffrir pour C., 12 mars 1889.
Jésus, et cette joie *non sentie* est au-dessus de toute joie. »

Plus tard, elle encouragera les novices par des paroles comme celles-ci :

« Si vous voyiez les anges qui, du haut du ciel, vous regardent combattre dans l'arène ! Ils attendent la fin de la lutte pour vous couvrir de fleurs et de couronnes. Vous savez bien que nous prétendons être de *petits martyrs*, à nous de gagner nos palmes ! »

Cons. et Souv.,
p. 286.

Dans ses poésies touchant sainte Jeanne d'Arc, elle mettra ces paroles sur les lèvres de l'Archange présentant l'épée à l'héroïne :

Cant.
à Jeanne d'Arc,
p. 449.

Il faut combattre avant d'être vainqueur ;
Non ! pas encor la palme et la couronne !
Mérite-les dans les champs de l'honneur...

Lorsque sa foi en l'existence du ciel est mise à l'épreuve, elle tient ce langage :

Ch. ix, p. 160. « Je dis à Jésus *être heureuse* de ne pouvoir contempler sur la terre, avec les yeux de l'âme, ce beau ciel qui m'attend, afin qu'il daigne l'ouvrir pour l'éternité aux pauvres incrédules. Aussi, malgré ces ténèbres qui *m'enlèvent tout sentiment de jouissance*, je puis m'écrier encore : « Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites. Car, est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour¹ ? »

Déjà, lorsque la croix s'était appesantie si douloureusement sur sa famille, elle avait écrit :

Ch. vii, p. 126. « Mon désir de la souffrance était comblé. Toutefois, mon attrait pour elle ne diminuait pas ; aussi, mon âme partagea-t-elle bientôt l'épreuve du cœur. La sécheresse augmentait, *je ne trouvais de consolation ni du côté du ciel, ni du côté de la terre* ; et cependant, au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, *j'étais la plus heureuse des créatures.* »

Etonnantes contradictions qui donnent la note juste sur la joie dans la souffrance : n'avoir aucun sentiment de jouissance, ne rencontrer de consolation nulle part, et être heureuse !...

A., 1889. « Oui, *le bonheur*, affirme encore Thérèse, je ne le trouve que dans la souffrance *sans aucune consolation.* »

¹ Ps. xcii, 4.

C'est déjà ce qu'elle voulait exprimer en parlant de joie *non sentie*, elle expose sa pensée, plus clairement encore, dans une lettre à sa sœur aînée :

« Si vous désirez *sentir* de la joie, avoir de l'attrait pour la souffrance, c'est donc votre consolation que vous cherchez, puisque lorsqu'on aime quelque chose, la peine disparaît ? »

En conséquence, elle ne demande pas à ses impressions sensibles de partager les sentiments de son cœur :

« Ne croyons pas trouver l'amour sans la souffrance, écrit-elle ; notre nature est là, et elle n'y est pas pour rien ; mais quels trésors elle nous fait acquérir ! C'est notre richesse, notre gagne-pain.

« Souffrons, s'il le faut, avec amertume, sans courage. Jésus a bien souffert avec tristesse : sans tristesse, est-ce que l'âme souffrirait ? Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement, quelle illusion ! »

« Il est bien consolant de penser que Jésus, le F., 26 déc. 1895. divin Fort, a connu toutes nos faiblesses, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, ce calice qu'il avait autrefois si ardemment désiré. »

Aussi ne craint-elle pas de s'avouer triste. Elle écrit à sa jeune sœur :

« Ta lettre a rempli mon cœur d'un grande triste... Non, « les pensées de Jésus ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies¹ ». Il nous présente un calice aussi amer que notre faible nature peut le supporter... ne retirons pas

M.,
17 sept. 1896.

C., 12 mars 1889.

C., 12 mars 1889.

¹ Is., LV, 8-9.

nos lèvres de ce calice préparé par sa main divine,
souffrons en paix. »

Elle convient que cette paix ne réside que dans
Ch. vi, p. 105. l'intime, car « *l'amertume remplit son âme jusqu'aux bords...* ».

Ch. viii, p. 135. C., 23 sept. 1890. Déjà, nous l'avons même vue « pleurer » en rece-
vant la croix, qu'elle nomme pourtant « le joyau de Jésus », pleurer au point de pouvoir « à peine tenir sa plume » :

C., 28 fév. 1889. « Oh ! *qu'il en coûte*, dit-elle, pour donner à Jésus ce qu'il demande ! mais quelle joie que cela coûte !... quel bonheur de porter nos croix *faiblement !...* »

C., 8 juill. 1891. « Oui, qu'il est pénible l'exil de la terre, surtout à ces heures où tout semble nous abandonner ! Mais c'est alors le temps précieux, « c'est alors que luisent les jours de salut ¹... »

C., 28 févr. 1889. « Moi, petit grain de sable, je veux me mettre à l'œuvre *sans courage, sans force* ; puisque « la force se perfectionne dans la faiblesse » ², cette impuissance même me facilitera l'entreprise, je veux travailler par amour. »

* * *

Les paroles prononcées par la Bienheureuse Thérèse au cours de sa dernière maladie, dans les angoisses du cœur et de l'âme, reflètent toutes la même acceptation amoureuse et souvent joyeuse.

¹ II Cor., vi, 2.

² Id., XII, 9.

Pour un plus grand intérêt, elles sont simplement consignées ici par ordre de dates :

Vous souffrirez peut-être beaucoup avant de mourir ? lui dit-on.

— « Oh ! n'ayez pas de peine, j'en ai un si grand désir ! »

30 mai.

Pourquoi donc êtes-vous si gaie aujourd'hui ?
— « Parce que, ce matin, j'ai eu deux petites peines ; rien ne me donne de *petites joies* comme les *petites peines*. »

19 mai.

« Je désirais souffrir, et je suis exaucée. Un matin, pendant mon action de grâces, j'ai ressenti comme les angoisses de la mort, et avec cela aucune consolation ! Mais c'est ce qu'il faut, c'est ce qui embellit mon âme pour le ciel. »

4 juin.

« Je suis contente de souffrir seule ; aussitôt que Ch. xii. p. 236.
je suis plainte et comblée de délicatesses, je ne jouis plus... »

Je suis sûre que vous souffrez beaucoup ?

— « Oui, mais cela me plaît. »

15 juin.

« Notre-Seigneur est mort sur la Croix dans les angoisses, et voilà pourtant *la plus belle mort d'amour !* Mourir d'amour, ce n'est pas mourir dans les transports. »

4 juillet.

« Le bon Dieu m'éprouve extérieurement et intérieurement afin que je lui donne plus de témoignages d'abandon et d'amour. »

10 juillet.

On exprimait le désir de voir bientôt le terme de son martyre.

25 juillet. — « Il ne faut pas désirer cela, car souffrir, c'est justement ce qui me plaît en cette vie ! »

29 juillet. « Je n'ai point de capacité pour jouir, je l'ai toujours remarqué, mais j'en ai une très grande pour souffrir. »

Désignant sur sa table une potion qui, par sa belle couleur rouge, semblait être un excellent sirop :

30 juillet. « Voyez-vous ce petit verre, dit-elle, on le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne prends rien de plus amer. Eh bien, c'est l'image de ma vie : aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs ; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise, et c'était de l'amertume. Je dis : de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume. »

31 juillet. « J'ai trouvé le bonheur et la joie uniquement dans la souffrance, et j'ai beaucoup souffert ici-bas ; serait-ce moins vrai parce que, le plus souvent, il n'en a rien paru aux yeux des créatures ?... »

10 août. « Je pense aux paroles de saint Ignace d'Antioche. Il faut, moi aussi, que je sois broyée par la souffrance pour devenir le froment de Dieu. »

25 août. « Je crois que le démon a demandé au bon Dieu la permission de me tenter par une extrême souf-

france, pour me faire manquer de patience et de foi. Mais je ne voudrais pas moins souffrir... »

Et, désignant à l'une de ses sœurs, un endroit du jardin très obscur :

« Tenez, voyez-vous là-bas ce trou noir ? C'est l'image du lieu où je suis pour l'âme et pour le corps... Ah ! quelles ténèbres ! mais j'y suis dans la paix. »

28 août.

Tels sont les parfums d'amoureuse acceptation Ch. VII, p. 120. de la souffrance qu'exhale « la petite fleur de Jésus qui s'épanouit à l'ombre de sa Croix, ayant pour rosée bienfaisante ses larmes, son Sang divin, et pour soleil radieux sa Face adorable ».





LA B^{SE} THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

(D'après un tableau de sa sœur. — 1912.)

« *C'est l'amour de sa créature
que le Créateur de l'univers
réclame... Il a soif d'amour !* »

§ V

Humilité.

« Quand le juste réside au fond de sa pauvreté, contemplant en lui le néant, l'impuissance ; quand il s'aperçoit profondément incapable de progrès, de persévérance ; quand il voit la multitude de ses négligences et de ses défauts, il creuse la vallée de l'humilité. Prosterné dans sa misère, reconnaissant sa détresse, il l'étale en gémissant devant la miséricorde du Seigneur ; il contemple la hauteur du ciel et sa petitesse à lui. La vallée devient profonde... C'est pourquoi le Christ-Soleil, du haut de son midi, lance dans le fond de cet humble mille feux et mille splendeurs. Il est incapable de n'être pas touché, aussi sa libéralité ne se content pas, elle coule, elle s'épanche, car l'âme possède alors l'aptitude à recevoir. C'est pourquoi elle est illustrée par la grâce, embrasée par l'Amour. »

B. RUSBROCK¹.

Nous touchons maintenant aux vertus qui se rapportent plus directement à la « *Petite Voie* » de la Bienheureuse Thérèse. L'humilité, étant sa partie essentielle, prend place en tête de ces vertus, car « de l'humilité s'élèvent la liberté et la confiance, et l'impuissance de l'humble se tournera en sagesse² ».

« Lorsqu'on se voit trop misérable, disait Thérèse, on ne veut plus se considérer, on regarde seulement l'unique Bien-Aimé. »

M. G. 1894.

¹ B. Rusbrock, surnommé : « l'Admirable » : prieur de l'Abbaye de Groenendael, XIV^e siècle.

² B. Rusbrock.

C'est parce qu'elle l'a si bien regardé, et par là si bien connu, qu'elle se délaissa complètement elle-même, et mit tous ses appuis en lui seul. Alors l'humilité devint sa caractéristique la plus accentuée, car si l'*amour* est le sol de la Petite Voie, l'*âme* qui y marche personnifie l'humilité, comme on s'en convaincra après avoir relevé les traits généraux de cette vertu en notre Bienheureuse.

Elle définit d'abord à quel degré nous devons nous abaisser pour être véritablement *pauvres d'esprit* :

C., 19 oct. 1892.

« Voici jusqu'où nous devons descendre afin de pouvoir servir de demeure à Jésus : être si pauvres, que « nous n'ayons pas où reposer la tête ¹... ».

Et, sur le même sujet :

C., 7 juill. 1894.

« Notre Dieu, l'Hôte de notre cœur, connaît notre misère ; aussi vient-il en nous dans l'intention d'y trouver une *tente vide*, il ne demande que cela... »

C., 19 oct. 1892.

Convaincue de cette vérité et de son impuissance à tout bien, la Servante de Dieu cherchait à dégager de plus en plus son cœur, qu'elle estimait encore n'être point « vide de lui-même ». Et cependant, jusqu'où ne descendait-elle pas par les *humbles sentiments* qu'elle exprimait en toute rencontre !

Ch. I., p. 7.

Commençant l'Histoire de sa vie, Thérèse reconnaît que « rien n'était capable d'attirer sur elle le regard de Jésus ».

¹ Luc., ix, 58.

Elle écrit :

« Le bon Dieu qui voulait appeler à lui la plus Notes inédites. petite et la plus faible d'entre nous, se hâta de développer ses ailes. Lui qui se plaît à montrer sa bonté et sa puissance en se servant des instruments les moins dignes, voulut bien m'appeler avant Céline qui, sans doute, méritait plutôt cette faveur; mais Jésus savait combien j'étais faible, c'est pour cela qu'il m'a cachée la première dans le creux du rocher. »

Et, parlant d'une jeune fille très exposée :

« Si j'avais été à sa place, il y a longtemps que C., 19 août 1894. je me serais perdue pour toujours dans la vaste forêt du monde. »

Un jour de communion, pendant sa dernière maladie, au moment où la Communauté récitait le Confiteor près de son lit, elle eut une très vive impression de sa misère, et le confia ensuite à Mère Agnès de Jésus :

« Je voyais, lui dit-elle, le bon Jésus tout près de se donner à moi, et cette confession me paraissait une humiliation bien nécessaire : « Je confesse à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie, à tous les saints, que j'ai beaucoup péché... » Oh ! oui, me disais-je, on fait bien de demander pardon pour moi en ce moment à Dieu, à tous les saints. Je partageais les sentiments du publicain, je me sentais une grande pécheresse. Le bon Dieu me paraissait si miséricordieux, je trouvais cela si touchant de s'adresser à toute la cour céleste pour obtenir, par son intercession, le pardon de Dieu !... »

12 août.

Elle avait copié sur l'une des images de son bréviaire cette parole de l'Evangile : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime¹ ; mais ayez pitié de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur² ! »

Même les fautes dont elle ne s'est pas rendue coupable lui donnent occasion de s'humilier :

Ch. IV, p. 65.

« Jésus veut que je l'aime, écrivait-elle, parce qu'il m'a remis, non pas beaucoup, mais *tout...* »

C., 23 juill. 1891.

« ...Il m'a remis *d'avance* les péchés que j'aurais pu commettre³. »

De pair avec ces humbles sentiments, se développait en Thérèse *la défiance d'elle-même*.

Ch. IV, p. 56.

A 10 ans, pendant un séjour chez des amis de son père « où elle fut fêtée, choyée », elle fit l'expérience que « l'ensorcellement des bagatelles séduit l'esprit même éloigné du mal⁴ ».

Id.

Elle avoue que cette existence lui fut pleine de charmes. Dès lors, elle tremble pour sa faiblesse, et de se voir préservée des occasions dangereuses lui fait écrire avec une humble reconnaissance :

Id., p. 64.

« Je le sais, Notre-Seigneur me jugeait trop faible pour m'exposer à la tentation, je me serais entièrement brûlée à la trompeuse lumière des créatures. »

¹ Joan., XXI, 15-17.

² Luc., XVIII, 13.

³ A son insu, elle entrait dans la pensée du B. Rusbrock qui avait dit autrefois : « La Vierge Marie, conçue sans péché, possède une humilité plus sublime que Madeleine. Celle-ci fut pardonnée, celle-là fut sans tache. Or, cette immunité absolue, plus sublime que tout pardon, fit monter de la terre au ciel une action de grâces plus haute que la conversion de Madeleine. »

⁴ Sap., IV, 12.

Peu après, elle s'adresse à saint Joseph, « Père et Protecteur des Vierges », pour sauvegarder le lis de son innocence :

« Je lui demandai, dit-elle, d'éloigner de moi toutes les occasions de péché ; n'ayant aucune connaissance du mal, je craignais de le découvrir. » Ch. vi, p. 96.

Sa crainte « d'offenser le bon Dieu » dépassait même les bornes, car, pendant un certain temps, cette crainte dégénère en scrupules. Ch. iv, p. 65.

Le jour de sa Profession, elle fit cette prière :

« O Jésus, mon divin Epoux ! prenez-moi plutôt que de me laisser ici-bas souiller mon âme en commettant la plus petite faute volontaire. » Ch. viii, p. 134.

Plus tard, dans son épreuve contre la foi, elle s'écriera :

« La seule grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! c'est de ne jamais vous offenser ! » Ch. ix, p 159.

Pendant sa retraite de Profession, elle écrit à Mère Agnès de Jésus :

« Demandez au bon Dieu qu'il m'accorde la grâce de ne plus l'offenser, ou bien de ne faire que des fautes qui ne l'offensent pas ! » A., 1890.

Un prédicateur de retraite à qui elle ouvrit toute son âme, la tranquillisa entièrement sur ce point en lui donnant « la certitude que ses fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu. Cette assurance lui fit supporter patiemment l'exil de la terre ». Ch. viii, p. 136.

La B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus fut non seulement défiante d'elle-même, mais encore animée d'un saint désir d'être *ignorée et comptée pour rien*.

Le jour de l'émission de ses Vœux, elle porta ce billet sur son cœur :

Ch. viii, p. 134. « O Jésus ! faites que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un *petit grain de sable* ! »

Encore postulante, elle écrit à l'une de ses sœurs :
A., 1888.

« ... Je ne veux plus rien que *l'oubli*..., non pas le mépris, les injures, ce serait trop glorieux pour le « grain de sable », car, si on méprisait un grain de sable, c'est qu'on le verrait, qu'on y penserait... Je veux être oubliée, et non-seulement des créatures, mais aussi de moi-même, afin de n'avoir plus aucun désir, si ce n'est d'aimer le bon Dieu. »

Elle écrivait encore :
A., 1892.

« Quel bonheur d'être si bien *cachée* que personne ne pense à vous ! d'être *inconnue*, même aux personnes qui vivent avec vous ! »

Bien avant son entrée au Carmel, Jésus lui fait comprendre que « la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours, que, pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de *se cacher* aux yeux des autres et à soi-même ».

Une novice lui disait :
Ch. iv, p. 55.

« Vous êtes bien heureuse d'être choisie pour indiquer aux âmes la « Voie d'enfance » !

Elle reprit :
Cons. et Souv., p. 269.

« Pourquoi en serais-je heureuse ? pourquoi désirerais-je que le bon Dieu se serve de moi plutôt que d'une autre ? Pourvu que son règne s'établisse dans les âmes, peu importe l'instrument ! »

Elle parlait un jour, dans l'intimité, de son désir

de mourir d'amour pour le bon Dieu, et ajoutait humblement :

« Mais ce n'est pas la peine que cela paraisse, pourvu que cela soit ; Notre-Seigneur est mort d'amour sur la Croix, et voyez quelle a été son agonie ! »

14 juillet.

Elle avait écrit :

« N'oublions pas que Jésus est un Trésor *caché* : C., 2 août 1893.
peu d'âmes savent le découvrir, car on aime ce qui brille... « Pour trouver une chose *cachée*, il faut se *cacher* soi-même¹ », que notre vie soit comme un mystère... »

Elle « s'appliquait donc aux petits actes de Ch. VII, p. 128. vertu bien *cachés*... », et, comme « elle voulait être fidèle et n'agir que *sous le regard de Jésus* », de beaucoup de ces actes, « personne n'eut jamais connaissance ».

Id., p. 117.

A propos des délaissements intérieurs, elle fait cette confidence :

« Pendant cinq années, cette voie fut la mienne, j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux. »

Id., p. 118.

Et, peu de temps avant sa mort, elle dit :

« Ces paroles d'Isaïe : « Il est sans beauté, sans éclat ; son visage était comme *caché* ; nous l'avons vu, et nous ne l'avons pas reconnu²... », ont fait tout le fond de ma dévotion à la sainte Face, ou pour mieux dire, le fond de toute ma piété. Moi

7 août.

¹ S. Jean de la Croix.

² Is., LIII, 2, 3.

aussi, je désirais être, comme Jésus, sans éclat, sans beauté, inconnue de toute créature. »

Bien que Thérèse trouvât le mépris « trop glo-
rieux pour elle », dès l'âge de 14 ans, la parole de
saint Jean de la Croix : « Seigneur, souffrir et être
méprisé », excitait son enthousiasme.

Elle écrit un jour à l'une de ses sœurs :

A., mai 1888.

« Oh ! le ciel, le ciel ! oui, combien je le désire
pour voir la Face de Jésus, contempler éternelle-
ment sa merveilleuse beauté ; mais, en attendant,
je désire beaucoup souffrir et être méprisée sur
la terre. »

Dans un entretien intime, notre Bienheureuse
Cons. et Souv.,
p. 265.

confia à l'une de ses novices que, si elle n'avait pu
rester au Carmel, elle aurait essayé d'entrer dans
un Refuge, comme « repentante », pour y vivre
inconnue et méprisée.

Ch. x, p. 190.

« J'ai désiré ardemment d'être humiliée », affir-
me-t-elle ; et, dans les derniers jours de sa vie,
elle « éprouvera encore une joie très vive de penser
qu'on peut quelquefois la trouver imparfaite.
C'est le contraire, dira-t-elle, pour tous les com-
pliments, ils ne me causent que du déplaisir ».

Ch. x, p. 190.

Elle avoue, et on la sent très sincère, que « les
reproches lui sont un festin délicieux, qu'ils com-
blent son âme de joie ».

Id.

Mais elle s'étonne elle-même d'un tel sentiment :
« Comment une chose qui déplaît tant à la nature
peut-elle donner un pareil bonheur ? Si je ne l'avais
expérimenté, je ne pourrais le croire... »

A propos des éloges qu'on lui adresse parfois :

« Vraiment, ils ne m'inspirent aucune vanité, Ch. x, p. 189.
assure-t-elle, car j'ai sans cesse présent le souvenir
de mes misères. *La petite fleur conserve dans son* Ch. ix, p. 152.
calice les précieuses gouttes de la rosée d'humiliation
reçue autrefois, pour lui rappeler toujours qu'elle
est petite et faible. Toutes les créatures pourraient
se pencher vers elle, l'admirer, l'accabler de leurs
louanges, cela n'ajouterait jamais une ombre de
vaine satisfaction à *la véritable joie qu'elle éprouve*
dans son cœur, se voyant aux yeux de Dieu un pauvre
petit néant, rien de plus ! »

Et elle fait cette prière :

« Je vous demande, ô mon Dieu ! que « l'huile
des louanges », si douce à la nature, « n'amollisse
pas ma tête¹ », c'est-à-dire mon esprit, en me
faisant croire que je possède des vertus qu'à peine
j'ai pratiquées plusieurs fois. »

22 juill. 1897.
Cons. et Souv.,
p. 283.

La parole de Pilate questionnant Notre-Seigneur sur la vérité sans attendre sa réponse², lui suggère cette réflexion :

« Moi, j'ai toujours dit au bon Dieu : O mon Dieu !
je veux bien vous entendre, je vous en supplie,
répondez-moi quand je vous dis humblement :
Qu'est-ce que la vérité ? Faites que je voie les
choses telles qu'elles sont, que je ne sois pas séduite
par le mensonge ! »

21 juillet.

Et le Seigneur exauça si complètement sa prière,
qu'elle a pu écrire :

« La plus grande chose que le Tout-Puissant Ch. ix, p. 156.

¹ Ps. CXL, 5.

² Joan., xviii, 38.

ait faite en moi¹, *c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien.* »

13 août.

Peu avant de mourir, elle remarque encore :

« Pour moi, je n'ai que des lumières pour voir *mon petit néant*. Cela me fait plus de bien que des lumières sur la foi. »

Un jour, pendant sa maladie, en proie à une extrême faiblesse, elle avait manifesté un peu d'ennui de ce qu'on ne l'avait pas comprise ; rappelant aussitôt l'infirmière :

29 juillet.

« Oh ! je vous demande bien pardon », lui dit-elle avec larmes.

Et, quelques minutes après, dans l'intimité :

« *Que je suis heureuse de me sentir aussi imparfaite*, et d'avoir tant besoin de la miséricorde du bon Dieu au moment de la mort ! »

Sur une question qui lui était posée :

5 juillet.

« Il m'arrive bien des faiblesses, mais *je m'en réjouis*. Je ne me mets pas non plus toujours au-dessus des riens de la terre ; par exemple, je m'inquiéterai d'une sottise que j'aurai dite ou faite, alors, je rentre en moi-même, et je me dis : Hélas ! j'en suis donc au premier point comme autrefois ! Mais je pense cela avec une très grande douceur et sans tristesse : *c'est si doux de se sentir faible et petit !* »

Ch xi, p. 220.

Elle s'écrie, nous le lisons dans son Histoire :

« O mon Dieu ! oui, *je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence*, et mon cœur reste dans la paix... »

¹ Luc., 1, 49.

Quelques mois avant sa mort, une Sœur lui ayant demandé des services sans prendre garde qu'elle était en plein accès de fièvre, une certaine émotion se lut sur son visage, ce dont s'aperçut Mère Agnès de Jésus qui était présente. Le soir, Thérèse lui écrivit cette lettre :

« Aujourd'hui, je vous ai montré ma *vertu*, mes trésors de patience ! Et moi qui prêche si bien les autres ! *Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection*. Je me suis trouvée si méchante ! Mais je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience ; cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre pour moi !... »

Elle dira plus tard :

« Quand on accepte humblement l'humiliation d'avoir été imparfaite, le bon Dieu revient tout de suite. »

Et, racontant ce même fait à une novice :

« Je me suis nourrie de la pensée que Sœur *** Souv. inédits. m'avait trouvée sans vertu... et j'ai été heureuse de me sentir vraiment ainsi. »

Elle allait jusqu'à regarder comme un bien que « ses victoires sur elle-même ne soient pas toujours complètes, parce qu'au lieu de penser avec un certain plaisir à son courage, le souvenir de la lutte lui était une humiliation ». Id.

« Nous ne voudrions jamais tomber ? écrivait-elle dès l'âge de 16 ans. Et que m'importe, à moi, de tomber à chaque instant ! *je sens par là ma faillesse, et j'y trouve un grand profit*. Mon Dieu, vous

c.12mars1889.

voyez ce que je puis faire si vous ne me portez dans vos bras ; et, si vous me laissez seule, eh bien, c'est qu'il vous plaît de me voir par terre. Alors, je ne vais pas m'inquiéter, mais toujours je tendrai vers vous des mains suppliantes... Je ne puis croire que vous m'abandonniez ! »

On lit dans ses Mémoires :

Ch. VII, p. 128. « Maintenant *je me résigne à me voir toujours imparfaite, et même j'y trouve ma joie.* »

Ch. IX, p. 174. « Plus tard, il se pourra que le temps où je suis me paraisse rempli de bien des misères encore, mais je ne m'étonne plus de rien, je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même, au contraire, c'est en elle que je me glorifie, et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. »

Et, dans une lettre à sa cousine, avant l'entrée de celle-ci au monastère :

M. G., 1894. « Tu te trompes si tu crois que je marche avec ardeur dans le chemin du sacrifice, je suis faible, bien faible ; et, chaque jour, j'en fais une nouvelle et salutaire expérience. Mais Jésus se plaît à me communiquer la science de *se glorifier de ses infirmités*¹. C'est une grande grâce que celle-là, car, dans ces sentiments, se trouvent la paix et le repos du cœur. »

Ch. X, p. 196. « Oui, je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses ; encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper ces petits sacrifices qui donnent tant de paix au

¹ II Cor., XI, 5.

coeur, mais *cela ne me décourage pas*, je supporte d'avoir un peu moins de paix, et je tâche d'être plus vigilante une autre fois. »

Enfin, cette humilité si vraie l'établit sur des hauteurs sereines, où les sentiments de vanité ne sauraient l'atteindre. Dès lors, parlant des dons de Dieu, elle ose affirmer :

« Je sens que je n'ai rien à craindre, je puis en Ch. ix, p. 153. jouir maintenant à mon aise, rapportant au Seigneur ce qu'il a bien voulu mettre de bon en moi. S'il lui plaît de me faire paraître meilleure que je ne le suis, cela ne me regarde pas : il est bien libre d'agir comme il veut. »

* * *

Les conseils donnés aux novices pour la pratique de l'humilité reflètent les mêmes sentiments :

« Il ne faut jamais, quand nous commettons une faute, l'attribuer à une cause physique, comme la maladie ou le temps, *mais bien à notre imperfection, sans cependant nous décourager.* » Ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile, elles montrent ce qu'il est¹. »

« Qu'on vous trouve imparfaites, c'est ce qu'il faut, c'est là votre gain, car vous pouvez alors pratiquer l'humilité qui consiste, non pas seulement à penser et à dire que vous êtes remplies de défauts, mais à être heureuses que les autres le pensent et le disent. »

Cons. et Souv.
p. 272.

Id., p 268.

¹ *Imit.*, liv. I, ch. xvi, 4.

Cons. et Souv., p. 271-272.
C., 7 juin 1897.

« La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie, c'est la dernière place ; il n'y a donc que cette dernière place qui ne soit pas vanité et affliction d'esprit. Cependant, « la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir ¹ », et parfois nous nous surprenons à désirer ce qui brille ; alors, *rangeons-nous humblement parmi les imparfaits, estimons-nous de petites âmes que le bon Dieu doit soutenir à chaque instant.* Dès qu'il nous voit bien convaincus de notre néant, dès que nous lui disons : « Mon pied a chancelé, votre miséricorde m'a affermi ² », il nous tend la main ; mais si nous voulons essayer de faire quelque chose de grand, même sous prétexte de zèle, il nous laissera seules. Il suffit donc de s'humilier, de *supporter avec douceur ses imperfections* ; voilà la vraie sainteté pour nous. »

Cette « dernière place » est toute son ambition, car, écrit-elle :

Ch. x, p. 204.

« Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Evangile, aussitôt je respire le parfum de la vie de Jésus, et je sais de quel côté courir... »

Elle lui chante :

J'ai soif
d'amour, p. 396.

Pour moi, sur la rive étrangère,
Quels mépris n'as-tu pas reçus !...
Je veux me cacher sur la terre,
Etre en tout la dernière,
Pour toi, Jésus !

Souv. inédits. « Quand on est humble, disait-elle, on admet volontiers que tout le monde nous commande. »

¹ Jerem., x, 23.

² Ps. xciii, 18.

Et elle insiste en ces termes auprès d'une jeune religieuse employée à l'infirmerie :

« Il faut vous considérer, non seulement comme la petite servante des malades, mais comme une *petite esclave* à laquelle tous ont le droit de commander, et que sa qualité d'esclave empêche de songer à s'en plaindre. »

Souv. inédits.

« Il faut réclamer les objets qui vous manquent avec humilité, comme les pauvres qui tendent la main pour recevoir le nécessaire ; s'ils sont rebutés, ils ne s'en étonnent pas, personne ne leur doit rien. »

Ch. ix, p. 169.

Elle écrivait autrefois à sa sœur :

« *Si tu veux supporter en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même*, tu donneras un doux asile à Jésus ; il est vrai que tu souffriras puisque tu seras à la porte de chez toi, mais ne crains pas, *plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera.* »

C., 12 mars 1889.

Une jalouse subtile ainsi dévoilée : — Je suis découragée de ne pouvoir vous imiter dans votre amour si délicat envers le bon Dieu ! — mérita cette réponse :

« Chaque fois que vous aurez cette tentation, vous ferez la prière suivante : Mon Dieu, je vous remercie de ne pas me donner un seul sentiment délicat, et je me réjouis d'en voir aux autres. » Et elle ajoutait : « Cela sera plus agréable au bon Dieu, que de vous voir toujours irréprochable. »

Souv. inédits.

— Ah ! quand je pense à tout ce que j'ai à acquerir ! s'écriait une novice.

Cons. et Souv.,
p. 265.

— « Dites plutôt : à perdre ! C'est Jésus qui se charge de remplir votre âme à mesure que vous la débarrassez de ses imperfections. Je vois bien que vous vous trompez de route, vous n'arriverez jamais au terme de votre voyage : vous voulez gravir une montagne, et le bon Dieu veut vous faire descendre, il vous attend au bas de la vallée fertile de l'*humilité*. »

A une autre, tout attristée de son peu de courage :

Id., p. 279.

« Vous vous plaignez de ce qui devrait causer votre plus grand bonheur. Au lieu de vous désoler, réjouissez-vous donc de voir qu'en vous laissant sentir votre faiblesse, le bon Dieu vous ménage l'occasion de lui sauver un plus grand nombre d'âmes. »

M. G., 1894.

« Tu voudrais voir le fruit de tes efforts, lisons-nous dans une lettre à sa cousine, c'est justement ce que Jésus veut te cacher. Il se plaît à regarder tout seul ces petits fruits de vertu que nous lui offrons et qui le consolent. »

Et ailleurs :

Cons. et Souv.,
p. 267.

« Faites au bon Dieu le sacrifice de ne jamais cueillir de fruits, c'est-à-dire de sentir, toute votre vie, de la répugnance à souffrir, à être humiliée, à voir toutes les fleurs de vos désirs et de votre bonne volonté tomber à terre sans rien produire. »

La pêche des Apôtres, d'abord infructueuse malgré les efforts d'une nuit de labeur, puis abondante et miraculeuse dès qu'ils conviennent de

leur impuissance¹, lui suggère cette remarque judicieuse :

« Peut-être que, s'ils avaient pris quelques petits *poissons*, le divin Maître n'aurait pas fait de miracle ; mais ils n'avaient rien ; aussi, par la puissance et la bonté divines, leurs filets furent bientôt remplis de gros poissons ! Voilà bien le caractère de Notre-Seigneur : il donne en Dieu, mais *il veut l'humilité du cœur...* »

C'est dans ce sens qu'elle désirait « paraître au tribunal de Dieu les mains vides », n'ayant pour toute richesse que *l'humble acceptation de son dénuement*.

« Oh ! je vous en prie, comprenez-moi, écrivait-elle, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant. Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car « le véritable pauvre d'esprit, où le trouverat-on ? Il faut le chercher bien loin²... », dit l'auteur de l'Imitation. Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons bien loin de ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir ; et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons, il nous transformera en flammes d'amour. »

M.,
17 sept. 1896.

¹ Luc., v, 5.

² *Imit.*, liv. II, ch. xi, 4.

§ VI

Confiance en Dieu.

La grande confiance en Dieu de la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus découlait tout naturellement de son ardent amour.

« Ma voie est toute d'amour et de confiance en Dieu, écrit-elle, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami. »

Et elle encourage, elle excite les âmes qui lui sont confiées à la croire et à l'imiter :

« J'ai compris jusqu'à quel point votre âme est sœur de la mienne, puisqu'elle est appelée à s'élever à Dieu par l'*Ascenseur de l'Amour*, et non à gravir le rude escalier de la crainte. »

« ... La crainte ne conduit-elle pas à la justice sévère, telle qu'on la présente aux pécheurs ? mais ce n'est pas cette justice que Dieu aura pour ceux qui l'aiment. »

« Le Seigneur tient compte de nos faiblesses, il connaît parfaitement la fragilité de notre nature, de quoi donc aurais-je peur ? »

« Oui, depuis qu'il m'a été donné de comprendre l'amour du Cœur de Jésus, j'avoue qu'il a chassé de mon cœur toute appréhension. Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse, mais ce souvenir me parle plus encore de miséricorde et d'amour. Comment, lorsqu'on jette ses fautes

F., 1897.

Id.

M.,
17 sept. 1896.

Ch. viii, p. 147.

F., 21 juin 1897.

avec une confiance toute filiale dans le brasier dévorant de l'Amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ? »

Vivre d'amour,
p. 378.

Vivre d'amour, c'est bannir toute crainte,
Tout souvenir des fautes du passé ;
De mes péchés, je ne vois nulle empreinte,
Au feu divin, chacun s'est effacé !

Ch. VIII, p. 141.

« Je suis loin de marcher par la voie de la crainte, je sais toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de mes misères. Notre-Seigneur lui-même m'encourage dans ce chemin. »

Id., p. 136.

« Oui, je crois depuis longtemps que le Seigneur est plus tendre qu'une mère, et je connais à fond plus d'un cœur de mère ! Je sais qu'une mère est toujours prête à pardonner les petites indélicatesses involontaires de son enfant. »

Notes inédites.

C., 18 juill. 1893.

Mais son assurance pénètre plus avant ; outre le pardon divin, elle espère encore une récompense.

« Je confie à Jésus, écrit-elle, je lui raconte en détail mes infidélités, pensant, dans mon téméraire abandon, acquérir ainsi plus d'empire sur son cœur et m'attirer plus pleinement l'amour de « Celui qui n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ¹. »

« Il est vrai que je ne suis pas toujours fidèle ; mais je ne me décourage jamais, je m'abandonne dans les bras de Jésus. Comme une petite goutte de rosée, je m'enfonce plus avant dans le calice de la divine « Fleur des champs ² », et là, je retrouve tout ce que j'ai perdu, et bien plus encore... »

¹ Matt., IX, 13.

² Cant., II, 1.

« Quand même il me semblerait éteint, ce feu C., 18 juill. 1893.
d'amour qui brûle dans mon cœur, je jetteerais
encore de petites pailles sur la cendre, et je suis
sûre qu'il se rallumerait ! »

« Jésus peut tout : la confiance fait des C., 8 juill. 1891.
miracles. »

Elle ose affirmer :

« Si nous espérons du bon Dieu quelque chose Souv. inédits.
qu'il ne comptait pas nous donner, comme il est
si puissant et si riche, il y va de son honneur de ne
pas nous laisser déçus, et il le donne... Mais il faut
lui dire : Je sais bien que je ne serai jamais digne
de ce que j'espère, je vous tends seulement la main
comme une petite mendiante, très sûre que vous
m'exaucerez pleinement. »

« Ce qui offense Jésus, ce qui le blesse au cœur, M. G., 1888.
répétait-elle, c'est le manque de confiance. »

« Je sens en mon cœur des désirs immenses, lit-on Offrande, p. 306.
dans son Acte d'offrande à l'Amour, et c'est avec
confiance, ô mon Dieu, que je vous demande de
venir prendre possession de mon âme. »

Elle nous explique ce qu'elle entend par cette
prise de possession :

« Je demande à Jésus de m'attirer dans les flam- Ch. x, p. 203.
mes de son Amour, de m'unir si étroitement à lui
qu'il vive et agisse en moi. »

Et ce qu'elle en espère :

« Je sens que, plus le feu de l'Amour embrasera Id.
mon âme, plus je dirai : « Attirez-moi¹ ! » plus

¹ Cant., 1, 3.

aussi les âmes que je veux atteindre courront avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé. »

Songeant à tout ce qu'elle attend de Dieu, et au « double amour » qu'elle a demandé à la Cour céleste, elle s'écrie, comme étonnée d'avoir osé jeter si loin son ancre :

Ch. xi, p. 219. « Mes immenses désirs ne sont-ils pas un rêve, une folie ? Ah ! s'il en est ainsi, éclairez-moi ; vous le savez, mon Dieu, je cherche la vérité. Si mes désirs sont téméraires, faites-les disparaître, car ces désirs sont pour moi le plus grand des martyres. Cependant, je l'avoue, si je n'atteins pas un jour ces régions les plus élevées vers lesquelles mon âme aspire, j'aurai goûté plus de douceur dans mon martyre, dans ma folie, que je n'en goûterai au sein des joies éternelles ; à moins que, par un miracle, vous ne m'enleviez le souvenir de mes espérances terrestres. Jésus ! Jésus ! s'il est si délicieux le désir de l'amour, qu'est-ce donc que de le posséder, d'en jouir à jamais ?... »

Elle brûle d'entraîner toutes les âmes à l'humble confiance qui déborde de son cœur :

Id., p. 209. « Ah ! si toutes les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'Amour. »

Elle va plus loin, elle y invite les pécheurs.

20 juillet. « Le péché mortel ne m'enlèverait pas ma confiance. Non, ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la

Ch. x, p. 204. fiance. Non, ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la

confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui peuvent se commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent.

« Il est rapporté dans la vie des Pères du désert, que l'un d'eux convertit une pécheresse publique dont les désordres scandalisaient une contrée entière. Cette pécheresse, touchée de la grâce, suivait le saint dans le désert pour y accomplir une rigoureuse pénitence, quand, la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens mortels furent brisés par l'impétuosité de son repentir plein d'amour ; et le solitaire vit, an même instant, son âme portée par les Anges dans le sein de Dieu.

« Voilà un exemple bien frappant de ce que je voudrais dire, mais ces choses ne se peuvent exprimer. »

Elle chante les motifs de sa confiance amoureuse et embrasée :

« O Verbe ! ô mon Sauveur ! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attire ! C'est toi qui, t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin

Ch. xi, p. 221.

d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité Sainte, éternel foyer de l'amour ! C'est toi qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie, et cela, pour me nourrir de ta propre substance. O Jésus ! laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élance pas vers toi ? *Comment ma confiance aurait-elle des bornes ?*

« O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, *pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie !* »

Voici maintenant, dans leur simplicité, les dernières expressions de ses sentiments de confiance en Dieu :

27 mai. « Je n'ai nullement peur des derniers combats, Ch. XII, p. 239. ni des souffrances de la maladie, si grandes soient-elles. Le bon Dieu m'a toujours secourue, il m'a aidée et conduite par la main dès ma plus tendre enfance... je compte sur lui ! La souffrance pourra atteindre les limites extrêmes, mais je suis sûre qu'il ne m'abandonnera jamais. »

Parce qu'une prière aux Saints du ciel avait reçu pour réponse de plus vives souffrances physiques et morales, elle dit avec une sorte de fierté :

« Je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance. »

23 septembre.

Ch. XII, p. 238.

« Le bon Dieu me donne du courage juste en proportion de mes souffrances... Je sens que, pour le moment, je ne pourrais en supporter davantage ; mais je n'ai pas peur, puisque, si elles augmentent, il augmentera en même temps ma patience. »

15 août.

Elle avait écrit, sur l'humble confiance :

« Hélas ! je ne suis qu'un pauvre petit oiseau, couvert seulement d'un léger duvet ; je ne suis pas un aigle, j'en ai seulement les yeux et le cœur... Oui, malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le Soleil divin de l'Amour, et je brûle de m'élancer jusqu'à lui ! Je voudrais voler, je voudrais imiter les aigles ; mais tout ce que je puis faire, c'est de soulever mes petites ailes, il n'est pas en mon petit pouvoir de m'envoler.

Ch. XI,
p. 219 et suiv.

« Que vais-je devenir ? Mourir de douleur en me voyant si impuissante ? Oh ! non, je ne vais même pas m'affliger... avec un audacieux abandon, je veux rester là, fixant jusqu'à la mort mon divin Soleil. Rien ne pourra m'effrayer, ni le vent, ni la pluie, et si de gros nuages viennent à cacher l'Astre d'Amour, *ce sera le moment de pousser ma confiance aux limites extrêmes*, me gardant bien de changer de place, sachant que par delà les tristes nuages, mon doux soleil brille encore ! »



§ VII

Abandon à Dieu.

L'abandon, « ce fruit délicieux de l'amour ¹ », est intimement lié à la confiance et à l'humilité.

« Parce que je suis petite et faible, disait Thérèse, Jésus s'abaisse vers moi, et m'instruit doucement des secrets de son Amour. Il se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine ; ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père... »

« Oui, c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, si ce n'est l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme. »

Déjà, dans le monde, Thérèse s'était attachée à faire du bon plaisir divin son unique repos. Lorsque, au moment de son entrée au Carmel, « ses affaires s'embrouillaient », comme elle dit, le sentiment de l'abandon à Dieu la soutint. Elle « ne cessait point d'avoir au fond du cœur une profonde paix, parce qu'elle ne cherchait que la volonté du Seigneur ».

« A cette époque, confia-t-elle ensuite, je m'étais offerte à l'Enfant Jésus pour être son *petit jouet*. Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix que les enfants se contentent de

Ch. v, p. 81.

Ch. xi, p. 209.

Ch. viii, p. 145.

Ch. v, p. 91.

Ch. vi, p. 107.

¹ Saint Augustin.

regarder sans oser y toucher, mais comme d'une petite balle de nulle valeur qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, percer, laisser dans un coin, ou bien presser sur son Coeur si cela lui faisait plaisir. En un mot, je voulais amuser le petit Jésus et *me livrer à ses caprices enfantins.* »

De Rome, après la réponse non décisive du Pape Léon XIII, elle écrivait :

A., 20 nov. 1887. « Oh ! mon épreuve est bien grande ! mais je suis la petite balle de l'Enfant Jésus ; s'il veut briser son jouet, il est bien libre ; oui, *je ne veux que ce qu'il veut...* »

Elle fait cette prière le jour de sa Profession :

Ch. VIII, p. 134. « Je m'offre à vous, ô mon Bien-Aimé, afin que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte. »

Et, quelques années après :

C., 6 juillet 1893. « Mon désir est de faire toujours la volonté de Jésus. Laissons-le prendre et donner tout de qu'il voudra, *la perfection consiste à faire sa volonté, à se livrer entièrement à lui.* »

Enfin, bien près de s'envoler au ciel, elle composera cette prière à l'Enfant Jésus, prière qui est vraiment le fidèle écho de ses premières aspirations :

Prière, p. 309. « O petit Enfant Jésus ! mon unique trésor ! *je m'abandonne à tes divins caprices,* je ne veux pas d'autre joie que celle de te faire sourire... »

A la première page de son Histoire, après sa comparaison entre les diverses fleurs si variées de nos jardins, elle remarque :

Ch. I, p. 5. « Le Seigneur a trouvé bon de créer les grands saints qui peuvent se comparer aux lis et aux roses ;

mais il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes ou de simples violettes destinées à réjouir ses divins regards lorsqu'il les abaisse à ses pieds. *Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites.* »

Elle disait encore :

« Quand même les autres devraient avoir plus de mérites en donnant moins que moi au bon Dieu, j'aimerais mieux avoir moins de mérites en faisant plus, si, par là, j'accomplissais sa volonté. »

Nous lisons dans une de ses dernières lettres :

« Je ne voudrais pas entrer au ciel une minute plus tôt par ma propre volonté. L'unique bonheur ici-bas, c'est de s'appliquer à trouver toujours délicieuse la part que Jésus nous donne. »

Elle avait dit autrefois :

« Je veux le laisser gérer mes intérêts, jouer pour moi à la banque d'amour, sans aucunement me mêler au jeu. »

« Ce qui regarde Thérèse, ajoutait-elle, c'est de s'abandonner, de se livrer entièrement. »

Elle ne souhaitait même pas être délivrée de ses terribles tentations contre la foi, et chantait :

*Ma paix, c'est la Volonté sainte
De Jésus, mon unique Amour ;
Aussi, je vis sans nulle crainte,
J'aime autant la nuit que le jour.*

Ma paix
et ma joie,
p. 410.

Et encore :

*Vivre d'amour, lorsque Jésus sommeille,
C'est le repos sur les flots orageux...
Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille !
J'attends en paix le rivage des Cieux.*

Vivre d'amour,
p. 379.

Sa pensée sur l'abandon se traduit de même dans cet autre couplet :

Rappelle-toi,
p. 392.

Rappelle-toi que ta Volonté sainte
Est mon repos, mon unique bonheur ;
Je m'abandonne et je m'endors sans crainte
Entre tes bras, ô mon divin Sauveur !

Sur la fresque que la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus composa et peignit dans l'oratoire intérieur du Carmel, on voit un petit ange tenant une harpe ; il dort en souriant, le coude appuyé sur le Tabernacle. C'est la figure de l'abandon total dans un amour pourtant toujours en exercice. « Ce petit ange, c'est moi, disait-elle, il dort, mais son cœur veille¹. »

Mon Ciel à moi,
p. 398.

Entre les bras divins, je ne crains pas l'orage,
Le total abandon, voilà ma seule loi...
Sommeiller sur son Cœur, tout près de son visage,
Voilà mon ciel à moi !

Cons. et Souv.,
p. 264.

D'après elle, « rester enfant, c'était ne s'inquiéter de rien ».

Et elle trace cette ligne de conduite à une âme dans la peine :

C., 23 juill. 1893.

Pour diriger son esquif, « l'unique chose qui revient au petit enfant, c'est de s'abandonner, de laisser sa voile flotter au gré du vent... ».

Dès l'âge de 16 ans, elle écrit à sa sœur :

C., 12 mars 1889.

« Souffrir en paix, ce n'est pas toujours souffrir avec consolation, car qui dit paix ne dit pas joie, ou du moins joie sentie... *Pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que veut Notre-Seigneur.* »

¹ Cant., v. 2.

Lorsqu'il fut question de son départ pour le Carmel d'Hanoï, elle l'accepta, non pas dans l'intention d'y être utile, mais dans le seul but d'accomplir la volonté de Dieu. Elle le prouva par ces paroles :

« Je suis malade maintenant, et je ne guérirai pas. Toutefois, je reste dans la paix. *Depuis long-temps je ne m'appartiens plus, je suis livrée totalement à Jésus...* Il est libre de faire de moi tout ce qui lui plaira. Il m'a donné l'attrait d'un exil complet, il m'a demandé si je consentais à boire ce calice ; aussitôt je l'ai voulu saisir, mais Lui, retirant sa main, me montra que l'acceptation seule le contentait. »

Et, quand deux de ses sœurs furent désignées pour partir à sa place :

« J'ai accepté, dira-t-elle, non-seulement de m'exiler au milieu d'un peuple inconnu ; mais, ce qui m'était bien plus amer, j'ai accepté l'exil pour mes sœurs. Ah ! je n'aurais pas voulu dire une parole pour les retenir, bien que mon cœur fût brisé à la pensée des épreuves qui les attendaient. »

Son obéissance aux Supérieurs revêtait aussi le caractère de l'abandon le plus absolu. Elle le confie à sa Mère Prieure :

« Il me semble que je ne changerais pas de conduite, et que ma tendresse filiale ne souffrirait aucune diminution, s'il vous plaisait de me traiter sévèrement, parce que je verrais encore la volonté de mon Dieu se manifestant d'une autre manière pour le plus grand bien de mon âme. »

Elle désirait, elle cherchait les moyens de se livrer toujours davantage à Jésus. Une novice lui ayant raconté les phénomènes étranges produits par le magnétisme sur les personnes qui remettent leur volonté au magnétiseur, ces détails parurent l'intéresser vivement, et le lendemain elle lui dit :

Cons. et Souv.,
p. 290.

« Que votre conversation d'hier m'a fait de bien ! Oh ! que je voudrais me faire magnétiser par Notre-Seigneur ! C'est la première pensée qui m'est venue à mon réveil. Avec quelle douceur je lui ai remis ma volonté ! Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'Amour. »

Cet abandon total au bon plaisir de Dieu la rendait aussi indifférente à la perspective d'une mort prochaine qu'à celle d'une longue vie, comme on a déjà pu s'en convaincre en d'autres divisions de ce recueil. Elle le témoignait à chaque instant par des réflexions simples et profondes comme celles-ci :

F., 1897.

« Ce qui m'attire vers la patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur. »

Son but unique est, en effet, de faire la volonté divine, sans souci de sa joie et de son repos :

21 mai.

« Je suis bien abandonnée, dit-elle, pour vivre, pour mourir, pour guérir et pour aller en Cochinchine si le bon Dieu le veut. »

« Je ne désire pas plus mourir que vivre ; si le Seigneur m'offrait de choisir, je ne choisirais rien, je ne veux que ce qu'il veut, c'est *ce qu'il fait que j'aime !*... Qu'on ne croie pas, si je guéris, que cela déroutera et détruira mes *petits plans*. Point du tout ! l'âge n'est rien aux yeux du bon Dieu, et je saurai m'arranger pour rester petite enfant, même en vivant très longtemps. »

27 mai.
Ch. xii, p. 238.

« Le bon Dieu veut que je m'abandonne comme un tout petit enfant qui ne s'inquiète pas de ce que l'on fera de lui. »

15 juin.

« Je n'ai jamais voulu rien demander au bon Dieu ; si j'avais dit, le jour de ma première Communion, par exemple : Mon Dieu, faites-moi la grâce de mourir jeune ! je le regretterais bien aujourd'hui, parce que je ne serais pas sûre de faire uniquement sa volonté. »

27 juillet.

« Pour la nature, j'aime mieux mourir, mais mon âme a pris beaucoup d'empire sur ma nature, et maintenant je ne puis que répéter au bon Dieu :

2 août.

Longtemps encor je veux bien vivre,
Seigneur, si c'est là ton désir ;
Dans le ciel je voudrais te suivre,
Si cela te faisait plaisir.
L'Amour, ce feu de la patrie,
Ne cesse de me consumer...
Que me fait la mort ou la vie ?
Mon seul bonheur, c'est de t'aimer !

Ma paix et ma
joie, p. 411.

— Seriez-vous contente, interrogea une Sœur, si l'on vous annonçait que vous mourrez dans

quelques jours ? n'aimeriez-vous pas mieux cela que la perspective de souffrir de plus en plus pendant des mois et des années ?

30 août.

— « Oh ! non, je ne serais pas du tout plus contente ; ce qui me contente uniquement, c'est de faire la volonté du bon Dieu. »

Elle le redit encore et toujours :

4 septembre.

« Je n'aime pas mieux une chose que l'autre ; ce que le bon Dieu aime mieux et choisit pour moi, voilà ce qui me plaît davantage. »

5 juin.

« Si je mourais sans avoir reçu l'Extrême-Onction, il faudrait penser que *Papa le bon Dieu* est venu tout simplement me chercher. Sans doute, c'est une grâce d'être munie des Sacrements ; mais quand le bon Dieu ne veut pas, cela ne fait rien... *Tout est grâce...* »

Elle avait dit :

7 juillet.

Ch. xii, p. 238. « Dès mon enfance, cette parole de Job me rassisait : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui¹. » Mais, je l'avoue, j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant j'y suis, le Seigneur m'a prise et m'a posée là... »

Comme on lui parlait un jour du purgatoire :

Cons. et Souv.,
p. 302.

« Oh ! je ne m'en inquiète guère, je serai toujours contente de la sentence du bon Dieu. »

¹ Job, xiii, 15.

On lui conseillait de prier pour ne pas avoir d'hémoptisie la nuit :

« J'aime mieux ne pas le demander moi-même, répondit-elle avec douceur, faites-le pour moi si vous voulez. »

15 juillet.

Et, après un silence :

« Enfin, ce soir, je le demanderai tout de même, parce que c'est votre désir, mais au fond, je ne puis m'empêcher de dire au bon Dieu de ne faire que ce qu'il voudra. »

Tout à fait dans l'intimité :

« On m'a forcée, autrefois, de demander la guérison de notre père cheri le jour de ma Profession ; mais je ne pus jamais formuler d'autre prière que celle-ci : Mon Dieu, je vous en supplie, que ce soit votre volonté que papa guérisse ! »

20 juillet.

« Au moment de nos grandes épreuves, quand c'était mon tour de dire les versets au chœur, si vous saviez avec quel sentiment d'abandon je prononçais tout haut le verset : « *In te, Domine, speravi* ^{1.} »

Id.

Ses novices lui exprimaient un jour leur peine de la voir tant souffrir, et leur crainte de la voir souffrir davantage encore :

« Vous avez bien tort, reprit-elle, de penser à ce qui peut nous arriver de douloureux dans l'avvenir, c'est comme se mêler de créer ! Nous qui cou-

23 juillet.

Ch. XII, p. 237.

¹ Ps. xxx, 1.

rons dans la voie de l'amour, il ne faut jamais nous tourmenter de rien. »

— Je vais supplier la sainte Vierge de diminuer votre oppression, lui dit une Sœur.

17 août.

— « Non, il faut *les laisser faire* là-haut ! », répondit-elle.

23 août.

« Quand on a prié la sainte Vierge et qu'elle ne nous exauce pas, c'est signe qu'elle doit avoir une bonne raison pour ne pas le faire ; il ne faut plus insister. »

On lui rappelait qu'elle avait prié sa divine Mère de porter ce message à Jésus : « Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi... »

Id.

— « Oui, s'exclama-t-elle, et je ne m'en repens pas ! »

Quelqu'un cherchant à savoir si elle désirait connaître la date de sa mort :

25 août.

— « Oh ! non, dit-elle, pas du tout, et cela ne m'inquiète guère, je vous assure ! »

— C'est bien dur, n'est-ce pas, de souffrir sans consolation intérieure ?

29 août.

— « Oui, mais c'est une souffrance sans inquiétude. Je suis contente de souffrir, puisque le bon Dieu le veut. »

Elle craint d'avoir manqué d'abandon :

11 septembre.

« J'ai *peur* d'avoir eu *peur* de la mort, confia-

t-elle un jour, parce que je me suis dit tout à coup : Qu'est-ce que c'est ?... comment ferai-je pour mourir ? mais je n'ai pas peur de ce qui suivra, bien sûr ! D'ailleurs, *je me suis tout de suite abandonnée au bon Dieu...* »

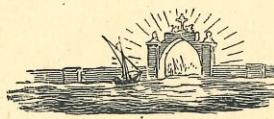
Etant comme à l'agonie :

« Le médecin m'avait dit pourtant que je n'aurais pas d'agonie ! Mais, après tout, je veux bien en avoir une. »

14 septembre.

— Si l'on vous faisait choisir ?

— « Je ne choisirais rien ! »



ARTICLE II

La Simplicité, cachet distinctif de la Bienheureuse Thérèse.

« Nous souhaitons que le secret de la sainteté de S^r Thérèse de l'Enfant-Jésus ne reste caché pour aucun de nos fils. »

S. S. Benoît XV.

La B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus avait chanté à la très sainte Vierge :

*Le nombre des petits est bien grand sur la terre,
Ils peuvent, sans trembler, vers toi lever les yeux : Pourquoi
Par la commune voie, incomparable Mère,
Il te plaît de marcher pour les guider aux cieux.*

C'est que Thérèse, « la petite Fleur » de Marie, avait étudié et parfaitement compris l'ineffable modèle de *simplicité* dans le service de Dieu, que nous donna cette Mère de tous les hommes, Mère, par conséquent, de toutes les « petites âmes », dont « le nombre est bien grand sur la terre ». Aussi, lui disait-elle avec reconnaissance :

*L'étroit chemin du ciel, tu l'as rendu visible
En pratiquant toujours les plus humbles vertus.*

Id., p. 425.

Il faut bien en convenir, Thérèse, cheminant dans cette « petite voie », explorait, sinon l'inconnu,

tout au moins un sentier trop souvent délaissé depuis la Vierge Mère.

Fut-il beaucoup d'âmes, en effet, qui comprirent les leçons de Nazareth à son égal, et n'était-elle pas destinée, par sa vie tout ordinaire, mais d'une fidélité surnaturelle et soutenue, à rendre plus visible encore la trace de « l'étroit chemin » ? C'est ce qu'affirme le Pape Benoît XV, dans son mémorable Discours sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable Thérèse.

Au risque de dépasser les limites d'un programme qui s'attache seulement à « l'esprit » de la Bienheureuse, l'article suivant signalera ce qu'on pourrait appeler chez elle une vocation spéciale à la simplicité.



§ I

La Simplicité, cachet de sa vie.

Bien des circonstances ont déjà permis de le constater, tout est ordinaire dans la vie de notre Bienheureuse, tout y est effacé. Elle a, en réalité, beaucoup souffert, mais sans autre forme d'assistance céleste que ces grâces cachées par lesquelles, selon les voies ordinaires de sa providence, Dieu soutient les âmes fidèles.

Pour la mieux attirer dans sa « petite voie d'humilité », le Seigneur jette comme un voile sur les dons qu'il lui a départis, et cache soigneusement ceux qu'il lui réserve. Aussi, dans son enfance, à Lisieux, en dehors de son père et de ses sœurs, on sembla ignorer bien des fois les qualités exceptionnelles de son intelligence :

« Souvent, confia-t-elle, on vantait devant moi Notes inédites. l'intelligence des autres, mais la mienne jamais ; alors, je conclus que je n'en avais pas, et je me résignai à m'en voir privée. »

A 15 ans, lorsqu'elle franchit le seuil du Carmel, elle n'entend pas, comme il est d'usage en ces circonstances solennelles, des paroles d'encouragement, presque de louanges. Au contraire, le Supérieur du couvent, qui reste toujours opposé à l'entrée de la jeune fille, lui adresse une allocution quasi sévère qu'il termine ainsi, s'adressant à la Prieure : « Enfin, ma Rév. Mère, j'obéis à

Souvenirs inédits.

Monseigneur dont je ne suis que le délégué, mais je souhaite que la Communauté n'ait pas à se repentir plus tard d'avoir accueilli une postulante aussi jeune. »

Ch. ix, p. 152. — Une fois dans l'Arche sainte, loin d'être gâtée à cause de son jeune âge, on la reprend sans ménagement aucun.

Dépositions.
Procès.

Lorsqu'on la propose aux voix des Capitulantes — en un vote secret — pour sa Prise d'Habit et sa Profession, plusieurs religieuses, qui n'admettaient pas la présence de trois sœurs en un même monastère, refusent leurs suffrages.

Si, plus tard, on lui confie la formation des novices, cette charge ne lui est pas donnée avec honneur, elle n'a pas le titre de Maîtresse, mais elle est seulement considérée comme « l'aînée du Noviciat », qu'elle aurait dû quitter trois ans après sa profession. De ce fait, elle y est restée jusqu'à sa mort, sans jamais avoir pris, au Chapitre du couvent, une place qui lui revenait de droit.

Enfin, comme saint Jean de la Croix, dont plusieurs de ses contemporains disaient : « C'est un religieux moins qu'ordinaire », Thérèse est si cachée, elle est si peu de chose dans le monastère, que certaines Sœurs, la voyant malade, se demandent ce qu'on pourra écrire d'elle après son décès !

Quant à la sainte enfant, elle est heureuse de ce rôle obscur et ne désire pas sortir de sa simplicité, même après cette vie, comme le prouve le trait suivant :

Une novice aventure cette réflexion :

— Vous avez tant aimé le bon Dieu, qu'il fera

Ch. xii, p. 236.

pour vous des merveilles, nous retrouverons votre corps sans corruption !

— « Oh ! non, pas cette merveille-là ! reprit Thérèse ; ce serait sortir de ma « petite voie d'humilité » ; *il faut que les petites âmes ne puissent rien m'envier.* »

Souv. inédits.

Si, après ce rapide coup d'œil sur sa très simple vie extérieure, l'on considère sa vie intérieure, on la trouvera également modeste et sans éclat, de sorte que les âmes les plus délaissées de Dieu n'ont point de consolations « à lui envier ».

Elle a passé « par bien des creusets avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour ».

Ch. III, p. 43.

Elle nous confie que, dans sa grande épreuve contre la foi, « ce n'est pas un voile, mais un mur qui s'élève jusqu'aux cieux, et lui cache le firmament étoilé ». Elle nous avait dit au début de sa vie religieuse : « C'est dans un souterrain bien obscur que je chemine » ; et, au bout de quelques années : « Jésus dort toujours dans la petite nacelle de mon cœur, j'en viens parfois à me demander si je suis aimée de Dieu. »

Ch. IX, p. 158.

Aussi, quand on lui parle des consolations spirituelles que reçoivent certaines âmes :

A., Sept. 1890.

« Je me dis, conclut-elle, que ces consolations ne sont pas faites pour moi ; que pour moi, c'est la nuit, toujours la nuit profonde... »

Ch. VIII, p. 130.

Elle n'a pas la satisfaction de se sentir capable de pratiquer la vertu, et constate que « Jésus ne veut pas lui donner de provisions ». C'est de

Ch. VIII, p. 132.

moment en moment, et suivant les occasions, qu'elle demande et reçoit la force de se vaincre.

Si elle pénètre au plus profond de l'âme de ses novices, c'est sans aucune communication surnaturelle. Elle l'affirme dans une circonstance caractéristique :

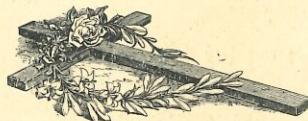
« Sans m'en apercevoir, *car je n'ai pas le don de lire dans les âmes*, j'avais prononcé une parole vraiment inspirée. »

Quelques jours avant sa mort, Mère Agnès de Jésus la questionna : « N'avez-vous pas une intuition qui vous fasse connaître le jour où vous quitterez la terre ? »

24 septembre.

Elle répondit en soupirant :

« O ma Mère ! non, je vous l'assure, je n'ai pas d'intuitions ! Je connais seulement ce que vous connaissez, je ne devine rien que par ce que je vois et sens comme vous. Si vous saviez dans quelle pauvreté je suis ! »



§ II

La Simplicité, cachet de ses vertus.

Personne ne s'étonnera que, dans cet état universel de simplicité, la bienheureuse Thérèse se soit appliquée de préférence à la pratique des petites vertus, faisant flèche de tout bois pour prouver à Dieu son amour.

« Loin de ressembler aux belles âmes qui, dès ch. vi, p. 112. leur enfance, pratiquaient toute espèce de macérations, déclare-t-elle dans son humilité, je faisais uniquement consister les miennes à *briser ma volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services sans les faire valoir, et mille autres choses de ce genre.* »

Ses exemples de vertu sont, en effet, si peu compliqués qu'ils donneront pleine confiance aux « petites âmes ». Ils ne sauraient déplaire qu'à ces esprits, dont parle Bossuet, « qui sont rebutés par la vie simple et commune parce que, séduits seulement par les sens, et d'ailleurs éloignés d'une conversion sincère, ils veulent admirer uniquement ce qu'ils regardent comme inimitable ».

Thérèse ne cherche pas de *brillantes occasions* de pratiquer la vertu : *les plus petites, les plus cachées, ont sa prédilection.*

Dès son plus jeune âge, elle « a pris l'habitude ch. I, p. 16.

de ne jamais se plaindre quand on lui enlève ce qui lui appartient, et elle préfère se taire que de s'excuser lorsqu'on l'accuse injustement. »

Ch. iv, p. 54. Elle aime passionnément la lecture ; mais « aussitôt que l'heure consacrée à ce passe-temps était sonnée, avoue-t-elle, je m'imposais le devoir de m'interrompre immédiatement, au milieu même du passage le plus intéressant ».

Ch. viii, p. 141. Elle garde le silence lorsque sa sœur aînée détourne son père du projet de faire apprendre le dessin à sa « petite Reine ». Personne ne devine l'étendue de ce sacrifice secret. « Et pourtant, confiera-t-elle plus tard, je désirais avec tant d'ardeur apprendre le dessin, que je me demande encore comment j'eus la force de me taire. »

Ch. vii, p. 128. Au Carmel, c'est encore « *aux petits actes de vertu bien cachés* » qu'elle s'applique en chantant :

La Rose
effeuillée,
p. 415.

Seigneur, sur tes autels, plus d'une fraîche rose
Aime à briller,
Elle se donne à toi, mais je rêve autre chose :
C'est m'effeuiller !...

Ch. vii, p. 129. Elle se plaît, par exemple, à « plier les manteaux oubliés par les Sœurs », à trouver « mille moyens de leur rendre service ».

On la surprend un jour absorbant lentement un exécutable remède. — Mais dépêchez-vous donc, lui dit-on, buvez cela tout d'un trait ! — Notre Bienheureuse se trahit alors :

Cons. et Souv.,
p. 277.

« Oh ! non, répond-elle, ne faut-il pas que je profite des *petites occasions* de me mortifier, puisqu'il m'est interdit d'en rechercher de grandes. »

Dès lors, aucun *détail*, si *minime* soit-il, ne lui semble négligeable ; tous lui deviennent sujet d'exercer sa fidélité.

Un soir, on voit Thérèse déposer à la porte de sa cellule un canif dont elle s'était servie dans la journée. Le lendemain, questionnée sur la raison de cet acte, elle répond simplement :

« Je n'avais pu le reporter à sa place, et, comme ce n'est pas un objet de cellule, je ne voulais pas l'avoir la nuit. »

A l'exemple de saint Jean de la Croix, elle aurait interrompu son sommeil plutôt que de garder en réserve, à sa robe, — comme il est permis au Carmel — une épingle de plus que les trois en usage.

De même, sa pauvreté trouve matière à exercice dans les plus menues circonstances :

En taillant ses crayons, par exemple, elle a soin de ne perdre aucune des parcelles de bois qui se détachent, afin de les brûler.

Elle a pour son usage une lampe à essence dont la mèche ne se remonte plus qu'à l'aide d'une épingle, mais elle se privera toujours d'en demander une autre.

Toutes ces petites pratiques de vertu sont si simples qu'elles semblent, au premier abord, ne pas dépasser les limites d'une fidélité ordinaire. Mais un œil exercé saura promptement découvrir l'héroïsme qui se cache sous cette fidélité de tous les instants, que les fluctuations de notre existence terrestre ne peuvent faire céder.

Souv. inédits.

Id.

Id.

Id.

Alors, si l'on est déconcerté devant les abîmes de générosité découverts par ces détails significatifs, que les regards se reportent sur la trame de cette sainteté : le cœur se raffermira aussitôt en constatant que chacun des fils dont elle est tissée fut recueilli parmi les *événements ordinaires* de la vie. L'amour seul lui donna son prix inestimable.

La mortification de Thérèse n'est pas effrayante, elle ne combine pas de savants procédés pour se torturer, c'est *au hasard des événements ménagés par la Providence qu'elle cueille ses sacrifices*.

Souv. inédits.

Pendant sa première année au Carmel on lui donna du cidre au réfectoire, au lieu d'une petite boisson moins fortifiante qui se faisait au couvent. Mais elle était placée près d'une bonne ancienne qui partageait la même exception et la même bouteille. Or, cette religieuse, affligée d'une maladie qui l'altérait beaucoup, ne s'apercevait pas qu'elle ne laissait presque rien à sa jeune voisine. Celle-ci, de son côté, n'osant pas prendre d'eau de peur d'humilier Sœur ***, se privait presque totalement de boire.

Id.

A la cuisine, on la connut bientôt, mais si ce fut pour l'admirer en secret, le plus souvent ce fut surtout au profit des restes... C'est ainsi que son repas se composait bien souvent, pendant plusieurs jours consécutifs, de morceaux de poisson frit aussi desséchés qu'une planche, tant ils avaient été réchauffés.

Enfin, au bout de sept ans de ce régime, il plut à Dieu de le faire cesser. L'une de ses compagnes

ouvrit les yeux et s'en fut dire tout émue à la Mère Prieure : « Ma Mère, il est de mon devoir de vous avertir qu'on perd la santé de cette pauvre petite Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

Mais c'était *avec joie* qu'elle saisissait les occasions de renoncement *mises à sa portée par la vie ordinaire*.

Un soir, après Complies, elle cherche vainement sa lanterne qu'une autre religieuse a emportée par mégarde. Cette méprise va l'obliger à passer une heure entière dans les ténèbres, alors que, précisément, elle comptait beaucoup travailler. N'importe, « *au lieu de ressentir du chagrin, elle est heureuse* en pensant que la pauvreté consiste à se voir privée non seulement des choses agréables, mais indispensables ».

Ch. VII, p. 128.

A sa Prise d'Habit, malgré son jeune âge et la délicatesse de sa santé, on lui donna des vêtements très lourds. Thérèse les porta toujours allégrement sans laisser soupçonner la fatigue qu'ils lui occasionnaient, fatigue qu'elle avoua seulement pendant sa dernière maladie.

Lors de son noviciat, une Sœur ayant voulu rattacher son scapulaire, lui traverse en même temps l'épaule avec la grande épingle dont on se sert au Carmel pour fixer ce vêtement sur la robe. Thérèse endure *avec joie* pendant plusieurs heures *cette souffrance qu'elle n'a pas provoquée* et que, plus tard, elle qualifie avec indifférence d' « assez légère ».

Cons. et Souv.,
p. 277.

Prompte à s'accommoder à la volonté du bon Dieu en tout, elle est très *attentive à se déranger quand on frappe à sa porte*, ne faisant pas un point de plus

Id., p. 275.

à son ouvrage de couture, déposant aussitôt plume ou pinceau pour répondre sans délai.

La manière si naturelle et si aisée avec laquelle notre Bienheureuse pratique la vertu concourt encore à rehausser le cachet de simplicité des occasions dans lesquelles elle s'exerce.

C'est sans contrainte, sans effort apparent, que Thérèse se montra joyeuse, charitable, prévenante, nous donnant à admirer, sans qu'on y prenne garde, ce suprême degré de perfection dans lequel l'œuvre de la grâce semble n'être que l'épanouissement de la nature.

Souv. inédits.

C'est ainsi qu'étant seconde portière elle obéit pendant plusieurs années à une ancienne religieuse, sa première d'emploi, dont les minuties s'ajoutaient à une désespérante lenteur. C'était un perpétuel exercice de patience : il fallait poser une boîte de telle façon, s'asseoir de telle manière, etc., etc.

Avec une amabilité enjouée qui donnait le change et faisait penser qu'elle n'avait pas à se vaincre, la Servante de Dieu, d'un caractère tout différent, ne laissa jamais deviner la violence qu'elle s'imposait parfois pour montrer la même inaltérable douceur.

Et cette bonne religieuse disait dans sa vieillesse : « Oh ! la chère petite Sœur ! c'était un ange, je le voyais clairement. Aussi, ajoutait-elle, — mais personne ne s'y méprenait : — Je puis me rendre le témoignage de l'avoir rendue bien heureuse. »

La même note de naturel et de spontanéité se

retrouve dans le trait suivant qui trahit la délicatesse de sa charité :

Une ancienne Mère, que les parfums incommodaient, ne souffrait pas que Thérèse mît au pied de la statue de l'Enfant Jésus, dans le cloître, une seule fleur odoriférante.

Cons. et Souv.,
p. 288.

Or, un jour qu'une belle rose artificielle venait d'y être placée, cette bonne Mère appela aussitôt notre Bienheureuse avec l'intention évidente de lui faire retirer la fleur. Voulant alors lui éviter une méprise humiliante, la Servante de Dieu s'exclama gaîment :

« Voyez, ma Mère, comme on imite bien la nature aujourd'hui ! Ne dirait-on pas que cette rose vient d'être cueillie dans le jardin ? »

Mais si parfois la lutte intime est très vive, c'est encore par de petits moyens *très simples et très humains* qu'elle *remporte la victoire*. On s'en convainc dans ce récit tiré de « l'Histoire d'une âme ».

« Longtemps, à l'oraison, raconte-t-elle, je ne fus pas éloignée d'une Sœur qui ne cessait de remuer, ou son chapelet, ou je ne sais quelle autre chose ; peut-être n'y avait-il que moi à l'entendre, car j'ai l'oreille extrêmement fine ; mais dire la fatigue que j'en éprouvais serait impossible ! J'aurais voulu tourner la tête pour regarder la coupable et faire cesser son tapage ; cependant, au fond du cœur, je sentais qu'il valait mieux souffrir cela patiemment pour l'amour du bon Dieu d'abord, et puis aussi pour éviter une occasion de peine.

« Je restais donc tranquille, mais parfois la sueur

m'inondait, et j'étais obligée de faire simplement une oraison de souffrance. Enfin, je cherchais le moyen de souffrir avec paix et joie, au moins dans l'intime de l'âme ; alors, je tâchais d'aimer ce petit bruit désagréable. *Au lieu d'essayer de ne pas l'entendre, — chose impossible — je mettais mon attention à le bien écouter, comme s'il eût été un ravissant concert ; et mon oraison, qui n'était pas celle de quiétude, se passait à offrir ce concert à Jésus.* »

Dans une autre occasion, c'est par un procédé analogue, mais tout empreint de douce gaieté, que Thérèse se domine :

Ch. x, p. 196. « Je me trouvais à la buanderie, écrit-elle encore, devant une Sœur qui, tout en lavant les mouchoirs, me lançait de l'eau sale à chaque instant. Mon premier mouvement fut de me reculer en m'essuyant le visage, afin de montrer à celle qui m'aspergeait de la sorte qu'elle me rendrait service en se tenant tranquille ; mais aussitôt, *je pensai que j'étais bien sotte de refuser des trésors que l'on m'offrait si généreusement*, et je me gardai bien de faire paraître mon ennui. Je fis tous mes efforts, au contraire, pour *désirer recevoir beaucoup d'eau sale*, si bien qu'au bout d'une demi-heure, j'avais vraiment pris goût à ce nouveau genre d'aspersion, et je me promis de revenir, autant que possible, à cette place fortunée où l'on servait gratuitement tant de richesses. »

Ce que Thérèse ne dit pas, c'est que « cette place fortunée », choisie par elle, était la plus mauvaise au point de vue de la lumière et de l'aération.

Enfin, la *simplicité* de la Bienheureuse se retrouve toujours dans l'intention pure et surnaturelle qui anime chacun de ses actes. C'est à Dieu qu'elle obéit dans la personne de ses Supérieurs ; dès lors, — elle le révélera peu de jours avant de mourir — elle « contracte l'habitude de ne jamais considérer si les choses commandées paraissent utiles ou non ».

12 juillet.

Cette droiture de vues *supprime tout retour sur elle-même*.

Etant novice, sa Maîtresse lui avait ordonné de dire quand elle aurait mal à l'estomac. Thérèse, bien que cela lui coûtât extrêmement, s'en fit un devoir d'obéissance, et, comme elle souffrait tous les jours de ce mal, elle le disait tous les jours. Alors la Maîtresse, oubliant sa propre recommandation, réprimanda sa novice de se plaindre sans cesse ; ce que la sainte enfant supporta sans s'excuser.

Souv. inédits.

Le même désir d'agir avec simplicité d'intention se trahit encore dans cet aveu fait au cours de sa dernière maladie :

L'une de ses sœurs autorisée à aller la voir et craignant d'avoir abusé de cette permission pendant une réunion de Communauté, l'interrogea sur la manière dont elle eût agi à sa place.

« Je me serais rendue tout droit à la récréation, dit Thérèse, sans demander aucune nouvelle de vous, veillant à ce que personne ne s'aperçoive de mon sacrifice. Si l'on m'avait appelée à l'infirmerie, j'aurais purifié mon intention, y allant pour vous faire plaisir, et non pour me satisfaire, afin de vous

20 juillet.

obtenir des grâces que la recherche de moi-même ne vous aurait pas attirées. Et, pour moi, j'aurais retiré une grande force de ces sacrifices.

« Si quelquefois j'avais fait le contraire de ce que je me proposais, je ne me serais pas découragée, mais j'aurais essayé de réparer ce manquement en me privant encore davantage. »

Tout naturellement, après ce rapide aperçu, on Cons. et Souv., conclut avec notre Bienheureuse : « Ces petits riens p. 273. sont un martyre à coups d'épingles. » Mais ce martyre obscur lui a conquis toute gloire : si elle est grande aujourd'hui, c'est que, suivant la parole du prophète, « *elle n'a pas méprisé le temps des petites choses* ¹ ».

¹ Zach., iv, 10.



§ III

La Simplicité, cachet de son esprit.

Avant d'étudier *l'esprit de simplicité* de la Bienheureuse, une intéressante remarque s'impose. Thérèse, qui devait être en tout le modèle des « petites âmes », ne comprit que progressivement la valeur de cette simplicité qui rayonna si purement en elle quand l'œuvre de sa perfection fut consommée.

Parlant des œuvres éclatantes réservées à ce petit nombre de héros qui, portés par une grâce spéciale, sortent du rang commun, elle confesse que cette grâce spéciale l'a tentée autrefois.

Jeune fille, en effet, elle s'enthousiasma pour Jeanne d'Arc, rêvant de l'imiter en quelque façon ; mais Jésus lui fit comprendre que « la vraie sagesse est dans la simplicité, qu'il n'est pas besoin de passer la mer ou de s'élever jusqu'aux nues pour la trouver, qu'elle est à notre portée, sous notre main¹ ».

Ch. iv, p. 55.

Plus tard, au Carmel, cet attrait se réveille : en lisant dans la vie des saints, le récit de leurs mortifications extraordinaires, elle désire, à son tour, entreprendre ces « grandes choses ».

« L'attrait pour la pénitence me fut donné », Ch. viii, p. 129. écrit-elle.

¹ Baruch, iii, 29-30-38.

Mais le Seigneur permit qu'on l'arrêtât dans cette voie, et elle ajoute :

Ch. VIII, p. 129. « Les seules mortifications que l'on m'accordait consistaient à mortifier mon amour-propre, ce qui me faisait plus de bien que les pénitences corporelles. »

Il lui advint d'être malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer ; alors la lumière brilla pleinement :

27 juillet. « Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de chose, expliquait Thérèse dans la suite, si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints n'étaient pas faites pour moi, ni pour les « petites âmes » qui devront marcher dans

Ch. XII, p. 233. *la voie d'enfance, où rien ne sort de l'ordinaire* ».

Elle atteignait alors, sans le savoir, cet « état parfait » que décrit ainsi Mgr Gay :

« La sainte Enfance spirituelle est un état plus parfait que l'amour des souffrances, car rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'esprit d'enfance tue l'orgueil bien plus sûrement que l'esprit de pénitence. »

Quelques semaines avant sa mort, le 3 août, elle recommandait à une Sœur qui se confiait à elle *la modération dans les pénitences*, « parce qu'il y entrait souvent plus de nature que de vertu ».

Elle avait écrit à l'un de ses frères spirituels

F., 20 juin 1897. « Je sais qu'un grand nombre de saints passèrent leur vie à faire d'étonnantes macérations pour expier leurs péchés, mais que voulez-vous ? « Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste ¹... »

¹ Joan., XIV, 2.

Jésus l'a dit, et c'est pour cela que je suis la voie qu'il me trace : *je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien, et ce qu'il daigne opérer dans mon âme, je le lui aborde sans réserve.* »

Son âme simplifiée avait, en effet, modifié sur certains points sa manière de voir. Par exemple, autrefois, pour contrarier son goût, elle essayait, en mangeant, de penser à des choses répugnantes, ou bien, prenant un mets qui lui paraissait trop savoureux, elle y mêlait une herbe amère.

« Mais, dit-elle, j'ai cru plus *simple* ensuite de remercier le bon Dieu de ce que je trouvais à mon goût. »

31 août.

Ainsi, au réfectoire, elle ne pratique pas d'autres mortifications que l'abstinence imposée par la Règle, et l'acceptation indifférente de ce qui lui est servi, bon ou mauvais. Elle a aussi ses « petites rubriques » que nous citons dans leur charmante naïveté :

« J'offrais ce qui était *doux* au petit Jésus, le *fort* à saint Joseph, et la sainte Vierge avait sa part aussi. Quand on oubliait de me servir quelque chose, j'étais bien contente, parce qu'alors je me privais réellement pour le bon Dieu. »

24 juillet.

On lui parlait, dans l'intimité, d'un saint prêtre qui, par mortification, souffrait des démangeaisons extrêmement violentes sans y porter jamais la main.

« Oh ! s'écria notre humble Bienheureuse, il faut penser que toute mortification est louable et méri-

1^{er} août.

toire lorsqu'on est persuadé que le bon Dieu la demande. Si l'on se trompe dans l'action, il est touché de l'intention.

« Mais pour moi, je n'aurais pu me retenir et me préoccuper ainsi ; j'ai pratiqué la vertu sur une tout autre échelle, d'après cet avis de notre Mère sainte Thérèse : « Dieu ne s'arrête point comme nous nous l'imaginons à une foule de minuties, et il ne faut en rien resserrer notre âme. »

Elle avait une particulière dévotion et affection pour le bienheureux Théophane Vénard, des Missions Etrangères.

21 mai. « Il me plaît, explique-t-elle, parce que c'est un petit saint, *sa vie est tout ordinaire*, il aimait beaucoup sa famille ; je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille... »

Ch. xii, p. 251. Dans son Histoire, la Servante de Dieu exprime son admiration pour la fondatrice du Carmel de Lisieux, la Rév. Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, Ch. viii, p. 137. « son bonheur d'avoir vécu avec une sainte, non point inimitable, mais *sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires* ».

Id. « Oh ! cette sainteté-là, dit-elle, me paraît la plus vraie, la plus sainte, c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion. »

Comme on lui parlait de consolations spirituelles, de visions et révélations, lui demandant si cela ne la tentait pas :

la
est

me
une
lère
ous
ne

ion
Mis-

un
oup
'ai

ime
de
èse,
non
hées

plus
r il

les,
ne

« Oh ! non, reprit-elle, pas du tout ; non, je ne souhaite pas voir le bon Dieu sur la terre ! et pourtant, je l'aime !... »

« Ma petite Voie, c'est de ne rien désirer voir ; vous savez bien ce que j'ai chanté :

Rappelle-toi !
Que mon désir n'est pas
De te voir ici-bas.

4 juin.

Rappelle-toi,
p. 391.

Une de ses sœurs lui disait que les anges viendraient à sa mort pour accompagner Notre-Seigneur, qu'elle les verrait resplendissants de lumière et de beauté :

« Toutes ces images ne me font aucun bien. Je ne puis me nourrir que de la vérité ; c'est pour cela que je n'ai jamais désiré de visions ; on ne peut voir sur la terre le ciel, les anges tels qu'ils sont. J'aime mieux attendre la vision éternelle. »

5 août.

Cette paix, cette simplicité n'eurent jamais d'éclipse, non plus que cette insistance prophétique à ne vouloir rien, pour elle, qui pût, dans l'avenir, décourager les âmes. Aussi, quand on lui avait fait espérer de mourir le 16 juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, elle s'était vivement écriée :

« Oh ! cela ne ressemblerait pas à ma petite voie ; j'en sortirais donc pour mourir ?

« Mourir d'amour après la communion ! un jour de grande fête ! C'est trop beau pour moi, *les petites âmes ne pourraient pas imiter cela. Dans ma petite voie, il n'y a que des choses très ordinaires* ; il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire. »

15 juillet.

Ch. xii, p. 248.

— Comment arrangez-vous maintenant votre vie spirituelle ? lui demanda-t-on.

Elle répondit, toute surprise d'une pareille question :

4 août.

« Ma vie spirituelle de maintenant, mais c'est tout simplement de souffrir, et c'est tout. Je ne dis même pas : Mon Dieu, c'est pour l'Eglise... Mon Dieu, c'est pour la France..., etc... Le bon Dieu sait bien ce qu'il doit faire de mes souffrances, puisque je lui ai tout donné pour lui faire plaisir. Cela me fatiguerait trop de lui dire sans cesse : Donnez ceci à un tel, et cela à tel autre. Je ne le fais que lorsqu'on me le demande, et après, je n'y pense plus. Quand je prie à quelque intention, je n'offre pas mes souffrances, je dis tout simplement : Mon Dieu, donnez à cette âme tout ce que je désire pour moi. »

Elle avait écrit dans son Histoire :

Ch. x,
p. 199-200.

« Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués, et, comme je suis de ce nombre, Notre-Seigneur m'a inspiré lui-même un moyen très facile d'accomplir mes obligations. Il m'a fait comprendre cette parole des Cantiques : « Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums¹. »

« O Jésus ! il n'est donc pas nécessaire de dire : En m'attirant, attirez les âmes que j'aime ! Cette simple parole : *Attirez-moi* » suffit ! Oui, lorsqu'une âme s'est laissé captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ;

¹ Cant., I. 3.

c'est une conséquence naturelle de son attraction
vers vous ! »

« Comme *il est facile* de plaire à Jésus, de ravir C., 6 juill. 1893.
son Cœur ! disait-elle ; il n'y a *qu'à l'aimer*, sans se
regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts... »

« Aussi, quand il m'arrive de tomber en quelque Ch. ix, p. 172.
faute, je me relève aussitôt. »

« *Un regard vers Jésus* et la connaissance de sa C., 6 juill. 1893.
propre misère répare tout. »

Elle puisait dans le saint Evangile toute la nour-
riture de son âme, et pouvait dire à la fin de sa vie :

« Pour moi, je ne trouve plus rien dans les livres, 15 mai.
l'Evangile me suffit. »

Elle avait écrit dans son autobiographie :

« C'est, par-dessus tout, l'Evangile qui m'entre- Ch. VIII, p. 146.
tient pendant mes oraisons ; là, je puise tout ce
qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. »

Elle « recueille aussi dans l'Ecriture sainte, et Id. :
l'Imitation une manne cachée, solide et pure ». »

Déplorant la tendance de certains prédicateurs
à placer la sainte Vierge dans une sphère inaccessible :

« Qu'ils nous montrent des vertus praticables ! 23 août.

disait-elle. C'est bien de parler de ses prérogatives,
mais il faut surtout qu'on nous apprenne à l'imiter.
Elle aime mieux l'imitation que l'admiration, et
sa vie a été si simple ! Quelque beau que soit un
sermon sur la sainte Vierge, si l'on ne peut que
pousser intérieurement des exclamations de surprise,
on n'en retire guère de profit. »

Elle recommandait à ses novices la pratique des plus humbles vertus.

Cons. et Souv.,
p. 271.

« Croyez-moi, écrire des livres de piété, composer les plus sublimes poésies, ne vaut pas le plus petit acte de renoncement. »

C.,
26 avril 1889.

« La sainteté ne consiste pas à dire de belles choses, elle ne consiste pas même à les penser, à les sentir... »

C., 25 avril 1893.

« Dieu n'a besoin, ni de nos œuvres éclatantes, ni de nos belles pensées ; s'il veut des conceptions sublimes, n'a-t-il pas ses anges, dont la science surpassé infiniment celle des plus grands génies du monde ? Ce n'est donc ni l'esprit, ni les talents que Jésus est venu chercher ici-bas... Il ne s'est appelé « *la Fleur des champs* ¹ » qu'afin de nous montrer combien il chérit la *simplicité*. »

¹ Cant., II, 1.



CHAPITRE TROISIÈME

L'Amour

*de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus
a son perfectionnement
dans l'Esprit d'Enfance
qui la fixe dans sa « Petite Voie ».*

« L'enfance spirituelle est la condition nécessaire pour obtenir la vie éternelle : les fidèles de toutes nations doivent entrer généreusement dans cette voie par laquelle Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu. »

*S. S. BENOIT XV.
(Discours sur l'héroïcité des vertus
de la Bienheureuse Thérèse.)*

« L'abandon total est la cime de l'amour, et le dernier sommet de cette cime, c'est l'esprit d'enfance. »

(Mgr GAY.)

CHAPITRE III

L'Amour de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus a son perfectionnement dans l'Esprit d'Enfance qui la fixe dans sa « Petite Voie ».

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus, disant : Qui pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? — El Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et, après l'avoir embrassé¹, il leur dit : « En vérité, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux² ! ».

« Cependant, on lui présentait de petits enfants afin qu'il les touchât. Mais ses disciples repoussaient ceux qui les présentaient. Jésus, les voyant, fut indigné et leur dit³ : « Prenez garde de mépriser un seul de ces petits⁴, et ne les empêchez point de venir à moi, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. En vérité, je vous le dis, quiconque n'aura point reçu le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point... Et, les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait⁵. »

« En cette heure même, il tressaillit de joie par l'Esprit Saint, et dit : Je vous rends gloire, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, car il vous a plu ainsi⁶ ! »

« Mon désir, écrit la Bienheureuse, a toujours été de devenir sainte ; mais, hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il

Ch. IX, p. 153
et suiv.

¹ Marc., ix, 35.

⁴ Matt., xviii, 6.

² Matt., xviii, 3, 4.

⁵ Marc., x, 14, 15, 16.

³ Marc., x, 13, 14,

⁶ Luc., x, 21.

existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages, et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants.

« Au lieu de me décourager, je me suis dit : Le bon Dieu ne saurait inspirer de désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions ; maintenant, ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un *ascenseur* pour m'élever jusqu'à Jésus, car *je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection*.

« Alors, j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l' « ascenseur », objet de mon désir ; et j'ai lu ces paroles sorties de la bouche même de la Sagesse éternelle : « *Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi* ¹. » Je me suis donc approchée de Dieu, devinant que j'avais découvert ce que je cherchais. Voulant savoir ce qu'il ferait au *tout petit*, j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé : « *Comme une mère caresse son enfant*, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, et je vous balancerai sur mes genoux ². »

« Oh ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses

¹ Prov., ix, 4.

² Is., lxvi, 13.

ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'à vous, ce sont vos bras, ô Jésus ! *Pour cela, je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus.* O mon Dieu ! vous avez dépassé mon attente, et moi, je veux chanter vos misé- Ch. ix. p. 154. ricordes ! »

* * *

La Bienheureuse Thérèse a donc trouvé dans *l'Esprit d'enfance* le sommet de sa perfection, la dernière expression de son amour, le seul moyen pour elle de pénétrer au plus profond du Cœur de Dieu.

« Je ne suis qu'une enfant impuissante et faible, Ch. xi. p. 216. dit-elle, et cependant, c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en victime à votre Amour, ô Jésus ! »

Elle ne doute pas, elle sait qu'elle est accueillie, car « pour que l'amour soit entièrement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant ». Id., p. 217.

« Autrefois, les hosties « pures et sans taches ¹ » étaient seules agréées par le Dieu fort et puissant : pour satisfaire à la justice divine, « il fallait des victimes parfaites ² ». Mais à la loi de crainte a succédé la loi d'amour, et *l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi faible et imparfaite créature.* Id., p. 216.

Alors, avec une sainte hardiesse, elle se réclame de tous les attributs de Dieu. Non contente d'avoir

¹ Exode, XII, 5.

² Malach., I, 8, 11, 13.

captivé son amour, mis à contribution sa miséricorde, elle voit jusque dans sa Justice un motif de confiance.

La miséricorde s'exerce envers le pécheur pour pardonner, la justice sur les petits pour les protéger.

C'est parce qu'ils sont justes, que les parents n'exigent pas de leurs enfants plus qu'ils ne peuvent donner, qu'ils les défendent, les nourrissent, supportent leurs défauts ; et cette justice humaine lui donne une idée de ce que peut être la Justice divine si infiniment bonne et indulgente pour la faiblesse de l'homme.

F., 1897.

« Cette justice qui effraie tant d'âmes, fait le sujet de ma joie et de ma confiance, explique-t-elle. Oui, j'espère autant de la justice du bon Dieu que de sa miséricorde ; c'est parce qu'il est juste, qu' « il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde. Car il connaît notre fragilité, il se souvient que nous ne sommes que poussière. Comme un père a de la *tendresse* pour ses enfants, ainsi le Seigneur a *compassion* de nous ¹ ! »

Elle remarque :

6 août.
Cons. et Souv.,
p. 264.

« Même chez les pauvres, tant que l'enfant est petit, on lui donne ce qui lui est nécessaire ; mais quand il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille, maintenant, tu peux te suffire à toi-même. — Eh bien, c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai jamais voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel ! »

¹ Ps. cii, 8, 13, 14.

Elle continue, c'était quelques semaines avant sa mort :

« Je ne puis m'appuyer sur aucune de mes œuvres pour avoir confiance. Ainsi, très peu de jours avant l'aggravation de mon état, plusieurs Carmels ont demandé d'appliquer les Suffrages de l'Ordre à des Sœurs défuntes, et le temps m'a fait défaut¹. Cependant, j'aurais voulu goûter la satisfaction de me dire : j'ai rempli toutes mes obligations.

6 août.

« Mais le bon Dieu m'a bien vite montré que j'étais trop petite pour avoir jamais pu, dans ma vie, acquitter une seule de mes dettes spirituelles, et qu'il me voulait dans cette pauvreté. Ce fut une vraie lumière, une vraie grâce. Alors, j'ai répété avec une grande douceur la prière de saint Jean de la Croix : « Acquittez toutes dettes » ; et j'ai éprouvé une grande paix de me sentir absolument pauvre, de ne compter pour tout que sur le bon Dieu. »

Elle disait aimablement :

« Mes protecteurs au ciel et mes privilégiés sont ceux qui l'ont volé, comme les saints Innocents et le bon larron. Les grands saints l'ont gagné par leurs œuvres ; moi, je veux imiter les voleurs, je veux l'avoir par ruse, une ruse d'amour qui m'en ouvrira l'entrée à moi et aux pauvres pécheurs. L'Esprit Saint m'encourage, puisqu'il dit dans les proverbes :

Cons. et Souv.,
p. 263.

« O tout petit ! venez, et apprenez de moi la finesse² ! »

¹ Un article des Constitutions du Carmel prescrit la récitation d'un Office des Morts, à chaque annonce d'un décès survenu dans les Monastères de l'Ordre.

² Prov., I 4; VIII, 5.

* * *

La « finesse » spéciale qui lui fut enseignée, ce fut celle de comprendre que « les délices du Seigneur étant d'être avec les *enfants* des hommes¹ », elle devait, dans sa vie spirituelle, copier tous les charmes de l'enfance, même les manières ingénument filiales des tout petits envers le père qu'ils chérissent.

Jésus seul,
p. 404.

« Je veux t'aimer comme un petit enfant »..., dit-elle au bon Dieu.

Id.

Comme un enfant plein de délicatesses,
Je veux, Seigneur, *te combler de caresses...*

Ailleurs, elle chante :

Mon Ciel à moi,
p. 398.

De l'appeler *mon Père*, et d'être *son enfant*,
Voilà mon ciel à moi !

L'auteur de l'Imitation a dit que l'amour intime de l'âme et de Dieu engendre de l'un à l'autre une « familiarité capable de surprendre² », et nous voyons la Bienheureuse Thérèse faire sienne, avec une exactitude saintement audacieuse, la parole d'Isaïe qui l'avait tant consolée : — « Vous serez allaités, portés sur le sein, caressés sur les genoux³... »

Après avoir considéré une image représentant Notre-Seigneur avec deux enfants, dont le plus petit est sur ses genoux et le caresse, tandis que

¹ Prov., VIII, 31.

² *Imit.*, liv. II, ch. 1. « *familiaritas stupenda nimis* ».

³ Is., LXVI, 12, 13.

l'autre, timide, lui baise respectueusement la main, elle dit agréablement :

« Moi, je suis ce tout petit qui est monté sur les genoux de Jésus, qui lève vers lui sa petite tête, et l'embrasse sans rien craindre. L'autre ne me plaît pas autant, il se tient comme une grande personne, sur la réserve... »

5 juillet.

Un autre jour, faisant allusion au passage de la sainte Ecriture : « Les Séraphins se couvrent de leurs ailes en présence de Dieu¹ », elle proteste :

« On m'a dit que j'irai au ciel parmi les Séraphins. S'il en est ainsi, je ne les imiterai pas, je me garderai bien de me couvrir de mes ailes ! Alors, je ne verrais donc plus le bon Dieu, j'aurais l'air de le craindre, et comment me serait-il possible de lui prodiguer mes caresses et de recevoir les siennes ? »

24 septembre.

* * *

Mais ces échappées d'une âme aimante ne constituent pas essentiellement l'esprit d'enfance ; il les faut encadrer dans le contexte plein de force et de sens pratique des chapitres précédents et dans les citations suivantes, qui achèvent de mettre en lumière « sa doctrine » sur la « petite voie ».

Voici d'abord la définition qu'elle donne de l'âme enfant :

« Etre petite, c'est reconnaître son néant, ne pas se décourager de ses fautes, car les enfants tombent

6 août.

¹ Is., vi, 2.

souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal. »

C'est pourquoi elle chante :

Ma paix et
ma joie, p. 410.

Ma paix, c'est de rester petite,
Aussi, quand je tombe en chemin,
Je puis me relever bien vite,
Et Jésus me prend par la main...

L.,
12 juill. 1896.

« Pour moi, écrivait-elle à l'une de ses sœurs, je trouve la perfection bien facile à pratiquer ; j'ai compris, en effet, qu'il suffit de prendre Jésus par le cœur. Regarde un petit enfant qui vient de fâcher sa mère, soit en se mettant en colère, soit en lui désobéissant. S'il se cache dans un coin avec un air boudeur et qu'il crie dans la crainte d'être puni, sa maman ne lui pardonnera certainement pas sa faute ; mais, *s'il vient lui tendre ses petits bras en disant : Embrasse-moi, je ne recommencerai plus !* est-ce que sa mère ne le pressera pas aussitôt sur son cœur avec tendresse, oubliant tout ce qu'il a fait ?... Cependant, elle sait bien que son cher petit recommencera à la prochaine occasion, mais cela ne fait rien, et, *s'il la prend encore par le cœur, jamais il ne sera puni...*

4 septembre.

Ch. xii, p. 247.

« C'est comme cela que j'ai pris le bon Dieu, et c'est pour cela que je serai si bien reçue de lui. »

Elle tient le même langage à l'un de ses frères spirituels :

F.,
13 juill. 1897.

« Ce doux Sauveur a depuis longtemps oublié vos infidélités ; seuls, vos désirs de perfection lui sont présents pour réjouir son Cœur. Je vous en supplie, ne restez plus à ses pieds, *suivez ce premier élan qui vous entraîne dans ses bras.*

« Il me semble que c'est seulement quand les siens se font une habitude de leur indélicatesse, et ne lui en demandent pas pardon, qu'il peut dire : « Ces plaies que vous voyez au milieu de mes mains, je les ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient ¹. »

« Pour ceux qui l'aiment et qui, après chaque petite faute, viennent *se jeter dans ses bras* en lui demandant pardon, Jésus tressaille de joie. Il dit à ses anges ce que le père de l'enfant prodigue disait à ses serviteurs : « Mettez-lui un anneau au doigt, et réjouissons-nous ². » Oh ! que la bonté et l'amour miséricordieux du Cœur de Jésus sont peu connus ! Il est vrai que, pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire... »

Sûre d'être agréable à Dieu dans sa voie d'enfance, et espérant qu'elle n'y pourra jamais pécher que par fragilité parce qu'elle se déifie trop d'elle-même et se confie uniquement en Dieu, elle dit d'une façon charmante :

..... « J'aurai le droit, sans offenser le bon Dieu, de faire de petites sottises jusqu'à ma mort, si je suis humble, si je reste toute petite. Voyez les petits enfants, ils ne cessent de casser, de déchirer, de tomber, tout en aimant beaucoup leurs parents, et en étant très aimés d'eux. »

Elle affirmait dans le même sens :

« Les petits enfants ne se damnent pas. »

7 août.

10 juillet.

¹ Zach., XIII, 6.

² Luc., XV, 22.

Cons. et Souv.,
p. 295.

Ecouteons-la rendre compte de ses communions :

« Au moment de la communion, je me représente quelquefois mon âme sous la figure d'un petit bébé de 3 ou 4 ans qui, à force de jouer, a ses vêtements salis et en désordre. — Ces malheurs me sont arrivés en bataillant avec les âmes. — Mais bientôt, la Vierge Marie s'empresse autour de moi. Elle a vite fait de me retirer mon petit tablier tout sale, de rattacher mes cheveux et de les orner d'un joli ruban ou simplement d'une petite fleur... et cela suffit pour me rendre gracieuse et me faire asseoir sans rougir au festin des Anges. »

A propos de ses oraisons et de ses actions de grâces, bien rarement consolées, elle écrit :

Ch. VIII, p. 132.

« Je devrais attribuer ma sécheresse à mon peu de ferveur et de fidélité, je devrais me désoler de dormir bien souvent pendant mes oraisons et mes actions de grâces. Eh bien, je ne me désole pas ! Je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés, je pense que le Seigneur voit notre fragilité, qu'il se souvient que nous ne sommes que poussière ¹. »

Dans toutes ses prières, elle garde la même attitude :

Ch. X, p. 187.

« Il n'est point nécessaire, pour être exaucé, de lire dans un livre une belle formule, composée pour la circonstance ; s'il en était ainsi, que je serais à plaindre ! Moi, je fais comme les petits enfants qui

¹ Ps. cii, 14

ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. »

Nous trouvons cette confidence à l'un de ses frères spirituels :

« Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Ecriture sainte. Alors, tout me paraît lumineux; une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, *la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant, et de s'abandonner comme un enfant entre les bras du bon Dieu*. Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « *les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au Banquet céleste* ¹ ». »

F., 1897.

Elle ajoute :

« Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures ! car, s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement je n'y entrerais pas... Mais, s'il y a la demeure des grandes âmes, celle des Pères du désert et des martyrs de la pénitence, il y aura aussi celle des petits enfants ; notre place est gardée là. »

Id.

Cons. et Souv.,
p. 278.

¹ Matt., xix, 14

* * *

On énumérait plusieurs exercices de vertus, afin de connaître son avis sur le plus efficace pour arriver à la perfection ; d'un ton inspiré, elle résuma ainsi toute sa pensée :

Souv. inédits.

« Oh ! non, la sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste en une disposition du cœur qui nous rend humble et petit entre les mains de Dieu, conscient de notre faiblesse, et confiant jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. »

Une de ses compagnes se lamentait de n'être pas aussi vigilante qu'elle, à diriger explicitement sa volonté vers Dieu, et de ne savoir rien lui dire de ce qu'elle voulait.

Voici la réponse de Thérèse :

Id.

« Cette direction n'est pas nécessaire pour une âme toute livrée à Notre-Seigneur. Sans doute il est bon de recueillir son esprit, mais doucement, parce que la contrainte ne glorifie pas le bon Dieu. Il devine bien toutes les belles pensées et les formules d'amour que nous voudrions trouver pour lui, et il se contente de nos désirs ; n'est-il pas notre Père, et ne sommes-nous pas ses petits enfants ? »

Id.

« Vous êtes *toute petite*, rappelez-vous cela, et quand on est tout petit, on n'a pas de belles pensées ! »

Id.

« Vous n'avez pas besoin de comprendre ce que le bon Dieu fait en vous, vous êtes trop petite ! »

Elle ajoute :

« Le bon Dieu se réjouit bien plus de ce qu'il opère dans une âme humblement résignée à sa pauvreté, que de la création des millions de soleils et de l'étendue des cieux. »

Souv. inédits.

Elle disait encore aux novices :

« Vous avez tort de critiquer ceci et cela, de désirer que tout le monde plie à votre manière de voir. Puisque nous voulons être de *petits enfants*, les petits enfants ne savent pas ce qui est le mieux, ils trouvent tout bien. D'ailleurs, il n'y a pas de mérite à faire ce qui est raisonnable. »

Cons. et Souv.,
p. 263.

« Nous sommes *trop petites* pour nous mettre toujours *au-dessus* des difficultés, leur disait-elle encore ; eh bien, passons dessous tout simplement. C'est bon pour les *grandes âmes* de voler au-dessus des nuages quand l'orage gronde ; pour nous, nous n'avons qu'à supporter patiemment les averses. Tant pis si nous sommes un peu mouillées, nous nous sécherons ensuite au Soleil de l'Amour. »

Id., p. 262.

Elle écrivait à l'une d'elles pour la soutenir dans une tentation :

« Si la nuit fait peur au petit enfant, s'il se plaint de ne pas voir celui qui le porte, qu'il ferme les yeux, c'est le seul sacrifice que Jésus lui demande. En se tenant ainsi paisible, la nuit ne l'effraiera plus, et bientôt le calme, sinon la joie, renaîtra dans son cœur. »

Id., p. 265.

Elle prouve, à l'aide d'une comparaison qui lui

est chère, que sa petitesse volontaire est ce qui plaît le mieux à Jésus :

C.,
25 avril 1893.

« *Pour être à Jésus, il faut être petit*, petit comme « une goutte de rosée... » Oh ! soyons toujours sa goutte de rosée, là est le bonheur, la perfection. C'est aussi un grand privilège ; mais pour y répondre, comme il faut être *simple* ! Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à être petites et inconnues ! « Mais, disent-elles, le fleuve et le ruisseau ne sont-ils pas plus utiles que la goutte de rosée, que fait-elle ? Nous ne la jugeons propre à rien sinon à rafraîchir un instant la corolle fragile d'une fleur champêtre qui est aujourd'hui et qui, demain, aura disparu. »

« Ah ! vous ne connaissez pas la « véritable Fleur champêtre ¹ » qui a voulu habiter sur notre terre d'exil, et y rester pendant la nuit de la vie. Si vous la connaissiez, vous comprendriez mieux le reproche de Notre-Seigneur à Marthe, lorsqu'il lui dit qu'« une seule chose est nécessaire ²... »

Elle répond à une novice qui se décourageait à la vue de ses imperfections :

Cons. et Souv.,
p. 261.

« Vous me faites penser au tout petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile ! il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh bien, soyez ce petit enfant. Par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied

¹ Cant., II, 1.

² Luc., X, 42.

pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche ! non, mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier, il vous regarde avec amour. Un jour, *vaincu par vos efforts inutiles*, il descendra lui-même, et, vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume où vous ne le quitterez plus. »

La B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus avait dit, en effet :

« Etre petit, c'est ne point s'attribuer à soi-même les vertus que l'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant, pour s'en servir quand il en aura besoin. »

Aussi reprenait-elle quand on essayait de « faire provision de vertus ».

« Vous m'avez dit que vous vouliez m'imiter, mais vous ne savez donc pas encore que je suis très pauvre, c'est le bon Dieu qui me donne à mesure ce qu'il me faut pour pratiquer la vertu. »

Voici quels étaient ses sentiments quand on la chargea des novices :

« Je jugeai du premier coup d'œil, écrit-elle, que la tâche dépassait mes forces ; aussi, me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite

6 août.

Cons. et Souv.
p. 264.

Souv. inédits.

Ch. x, p. 183.

pour nourrir vos enfants. Si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main, et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. »

Ch x, p. 183.

Et elle constate bientôt que « sa main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire ».

A l'idée du jugement de Dieu, prédit très sévère dans l'Ecriture pour ceux qui conduisent les autres, elle ose assurer :

25 septembre.

Cons. et Souv.,
p. 252.

« Pour les petits, ils seront jugés avec une extrême douceur ¹. Il est possible de rester petit, même dans les charges les plus redoutables et jusque dans l'extrême vieillesse. Si j'étais morte à 80 ans, je serais restée aussi petite que maintenant, je le sens bien..., et il est écrit « qu'à la fin, le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre ² » ; il ne dit pas *juger*, mais *sauver*. »

L., 12 juill. 1896.

« Je fais tous mes efforts pour être un tout petit enfant, écrivait-elle ; comme cela, je n'ai pas de préparatifs à faire. Jésus doit lui-même payer tous les frais du voyage et le prix d'entrée au ciel ! »

Jusqu'à son dernier soir, elle pourra répéter :

Aux
SS. Innocents,
p. 435.

C'est vous que le Seigneur me donna pour modèle,
Saints Innocents,
Je veux être ici-bas votre image fidèle,
Petits enfants !

¹ Sap., vi, 7.

² Ps., lxxv, 9.

Quelques semaines avant sa mort, elle dit :

« Oh ! je ne voudrais jamais demander au bon Dieu des souffrances plus grandes, car je suis trop petite, elles deviendraient alors mes souffrances à moi, je serais forcée de les supporter toute seule, et je n'ai jamais rien pu faire toute seule. »

11 août.
Ch. XII, p. 249.

Et encore :

« Je ressemble à un tout petit enfant..., je suis sans pensée, je souffre simplement de minute en minute, sans même pouvoir me préoccuper de ce qui suivra. »

26 août.

Elle a donc pu chanter, à son entrée au ciel, ce qu'elle met sur les lèvres d'une de ses saintes préférées :

A vous, tout l'honneur et la gloire,
O mon Dieu, Seigneur tout-puissant !
Vous m'avez donné la victoire,
A moi, faible et timide enfant !

Cant.
à Jeanne d'Arc,
p. 451.

« *Et maintenant, il n'est personne, connaissant quelque peu la vie de la « petite Thérèse », qui n'uisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie toute caractérisée par les mérites de l'Enfance Spirituelle. Or, LA EST LE SECRET DE LA SAINTETÉ¹.* »

¹ S. S. Benoit XV (Discours sur l'héroïcité des vertus de la B^{re} Thérèse de l'Enfant-Jésus, 14 août 1921.)



CHAPITRE QUATRIÈME

Les fruits heureux de la vie d'Amour.

« C'est quelque chose de grand que l'amour,
et un bien au-dessus de tous les biens... Il
fait qu'on supporte avec une âme égale toutes
les vicissitudes de la vie. Il porte son fardeau
sans en sentir le poids, et rend doux ce qu'il
y a de plus amer. »

(*Imit.*, liv. III, ch. v, 3.)

CHAPITRE IV

Les fruits heureux de la vie d'amour.

« Le juste est dans la jubilation et la joie¹, car, lorsqu'on regarde vers le Seigneur, on est rayonnant d'allégresse² », dit l'Esprit Saint. Et, comme la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus ne cessa jamais de se tourner vers Dieu par l'amour, tout en elle respirait le bonheur. Elle avait sur les lèvres un doux et perpétuel sourire qui put donner le change sur la réelle valeur de sa vie ; mais c'est qu'on en ignorait le principe, et que l'on n'avait pas entendu la Servante de Dieu s'écrier :

« *Quelle paix inonde l'âme lorsqu'elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature ! Non, il n'y a pas de joie comparable à la sienne...* »

Ch. ix,
p. 169-170.

« *Dès que la charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours, je fus heureuse.* »

Ch. v, p. 75.

La *joie* fut donc, en elle, la récompense de ses renoncements, le *fruit heureux* de sa vie d'amour, et, disons-le, « une vertu », comme il a été constaté dans le chapitre de l'*« Amour délicat »*. Voici déjà les premiers indices de cette tendance à la dilatation de l'âme :

¹ Prov., xxix, 6.

² Id., xxxiv, 6.

Tout enfant, la « petite Thérèse » aimait à reproduire sur ses pages d'écriture cette parole qu'elle avait entendue : « Un saint triste est un triste saint ¹. » On la relisait partout, dans ses cahiers, plusieurs fois même dans une seule page sous diverses formes de lettres. Donc, la tristesse ne l'attirait guère, et elle protestait déjà ne pas vouloir être une sainte triste, pour éviter d'être une « triste sainte ».

27 mai.

« On raconte de quelques saints, dira-t-elle plus tard, qu'ils étaient sérieux, même en récréation, je ne cherche pas à les imiter ; au contraire, j'ai une dévotion particulière au Vénérable Théophane Vénard : c'est une âme qui me plaît, parce qu'il a beaucoup souffert et qu'il *était gai toujours*. »

Thérèse aussi était « gaie toujours ».

En récréation, elle avait une conversation si agréable, spirituelle, et même, à l'occasion, si piquante, sans être toutefois jamais moqueuse, que c'était un charme de l'entendre. « Où donc est Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus ? » disait-on souvent quand elle tardait à paraître. Et, si l'on répondait, par exemple, que c'était son tour de laver les écuelles, on entendait soupirer parmi les jeunes, et plus d'une ancienne y souscrivait : « Alors, nous n'allons pas rire aujourd'hui ! »

Au milieu de cet ouvrage un peu aride dans sa forme, qu'il nous soit permis de citer brièvement quelques traits de la douce gaieté de Thérèse.

¹ Saint François de Sales

Un soir, à l'infirmerie, Mère Agnès de Jésus et ses deux sœurs s'assoupirent quelques instants de fatigue et de tristesse :

« *Pierre, Jacques et Jean !...* » leur dit-elle ensuite avec une pointe de malice.

Une autre fois l'infirmière avait pris au piège une souris, mais elle n'était que légèrement blessée, et l'on délibérait à voix basse, derrière le lit, sur la façon de l'achever. En même temps une novice, indifférente à la scène, pleurait en face de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui souffrait beaucoup. Celle-ci alors, voulant sécher ses larmes, l'appela tout à coup du doigt et lui dit à l'oreille :

« Entendez-vous l'histoire de cette souris ? Allez donc me chercher la pauvre petite bête, et mettez-la ici près de moi ; tantôt, à la visite du docteur, je la ferai ausculter et soigner : on verra laquelle des deux malades sera guérie la première. »

Dans une autre circonstance, comme la conversation s'achevait très sérieusement sur la sainte Pauvreté :

« *Sainte Pauvreté !* s'exclama-t-elle, une sainte qui n'ira pas dans le ciel, que c'est étrange ! »

9 juillet.

On se mettait à rire, c'était ce qu'elle voulait. Ainsi voyait-on toujours percer dans des saillies de ce genre, plutôt encore le bon cœur de notre aimable Bienheureuse que son esprit joyeux.

Elle avait chanté :

Il est des âmes, sur la terre,
Qui cherchent en vain le bonheur,
Mais pour moi, c'est tout le contraire,
La joie habite dans mon cœur.

Ma paix et
ma joie, p. 410.

Vraiment je suis par trop heureuse,
Je fais toujours ma volonté ;
Pourrais-je n'être pas joyeuse,
Et ne pas montrer ma gaieté ?

Elle rappelait aux novices que ce serait une inconséquence de traîner péniblement le fardeau de la vie religieuse après avoir déclaré hautement, le jour de leur Profession, « embrasser la Règle, de leur plein gré et franche volonté ».

Pour elle, sa volonté étant toujours conforme à celle de Dieu, elle pouvait dire en toute vérité : « C'est ma volonté que je fais sur la terre. »

Elle disait aussi :

Ch. viii, p. 141. « Je sais *toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de mes misères.* »

L'abandon,
p. 418.

Non, rien ne m'inquiète,
Rien ne peut me troubler ;
Plus haut que l'alouette,
Mon âme sait voler !
Au-dessus des nuages,
Le ciel est toujours bleu,
On touche les rivages
Où règne le bon Dieu !

A une novice :

Cons. et Souv., p. 274. « Le visage est le reflet de l'âme. Vous devez sans cesse avoir un visage calme et serein, comme un petit enfant toujours content. »

Elle ne voulait pas entendre cette expression « La vie est triste. »

Id., p. 300. — « C'est *l'exil qui est triste*, et non la vie, reprenait-elle. Il faut réservier ce beau nom à ce qui ne doit jamais mourir ; et, puisque nous en jouissons dès ce monde, *la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie.* »

Déjà furent cités quelques extraits de sa poésie :
 « Mon chant d'aujourd'hui », où son abandon
 prétend n'envisager que le seul *aujourd'hui* —
 moyen excellemment pratique pour bannir toute
 inquiétude. — On y lit encore :

Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre ?
 Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis !

Mon chant
d'aujourd'hui,
p. 375.

Donne-moi ton amour, conserve-moi ta grâce,
Rien que pour aujourd'hui !

Elle dira plus tard :

« Je ne souffre qu'un instant ; c'est parce qu'on
 pense à l'avenir et au passé qu'on se décourage
 et qu'on désespère. »

19 août.

« Le cœur content de Dieu est un festin per-
 pétuel¹ », dit l'Ecriture. Comme Thérèse était
 toujours contente de Dieu, son âme était dans
 l'abondance et la joie, même sur son lit de souffrance,
 d'où cet aveu :

« Je suis à une noce spirituelle toute la journée ! »

9 juillet.

« Oh ! que le Seigneur me rend heureuse, qu'il Ch. x, p. 196.
 est facile et doux de le servir sur la terre ! »

C'est, en effet, en le servant qu'elle eut part aux
 mets du festin.

Un jour où elle s'était privée de ramener la con-
 versation sur un sujet qui l'intéressait, elle dit :

« Si j'avais agi autrement, je n'aurais pas été
 heureuse. » En d'autres termes : Si je n'avais pas

19 juillet.

¹ Prov., xv, 15.

servi à Jésus des fruits de mon amour, je n'en aurais pas goûté moi-même.

Mais, comme ses efforts étaient réels et soutenus, elle convient qu'elle s'assit toujours à cette table débordante.

Parlant de sa première jeunesse dans le monde, elle écrit :

Ch. v, p. 80.

« L'exercice de la vertu me devint *doux* et naturel. Au début, mon visage trahissait le combat, mais peu à peu le renoncement me parut *facile*, même au premier instant. Pour une grâce fidèlement reçue, Jésus m'en accordait une multitude d'autres. »

Après avoir cité humblement quelques-uns de ses sacrifices, elle fait remarquer *leurs fruits de grâce* :

Ch. vi, p. 113.

« Par la pratique de ces riens, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette fidélité *me fit grandir* dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus. »

Plus tard, ayant vaincu, à force de charité prévenante, une antipathie naturelle, nous l'entendons avouer :

Ch. ix, p. 172.

« J'attribue *la paix intime qui est mon partage*, à un certain combat dans lequel j'ai été victorieuse. Depuis ce triomphe, la milice céleste vient à mon secours, ne pouvant souffrir de me voir blessée après avoir lutté vaillamment. »

Id., p. 174.

« La charité seule peut dilater son cœur » ; et, s'y étant appliquée ardemment, elle s'écrie :

Id., p. 171.

« Oh ! oui, *la récompense est grande, même sur la*

terre ! Dans cette voie, il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Elle raconte un acte de charité dont le souvenir lui reste comme « *un parfum, une brise du ciel* » ; car, pendant qu'elle l'accomplissait, « le Seigneur avait illuminé son âme des rayons de la vérité qui surpassent tellement l'éclat ténébreux des plaisirs de la terre que, pour jouir mille ans des fêtes monnaines, elle n'aurait pas donné les dix minutes employées à son pieux office ». Ch. x, p. 194.

Et, le soir où elle ne réclama pas sa lampe égarée, restant patiemment dans l'obscurité, elle constate que, « *dans les ténèbres extérieures, son âme fut illuminée d'une clarté divine* ». Ch. vii, p. 128.

Elle avait déjà dit :

« Si l'âme correspond à la grâce, elle se trouve aussitôt dans la lumière. » Cons. et Souv., p. 266.

Cette parole et les suivantes, déjà connues, s'adaptent trop bien au sujet qui nous occupe pour n'être pas rappelées :

« Depuis que je ne me recherche jamais, *je mène la vie la plus heureuse qu'on puisse voir.* » Id., p. 275.

« Si l'on savait *ce que l'on gagne* à se renoncer en toutes choses !... » Id.

« Le joug du Seigneur est suave et léger ; lorsqu'on l'accepte, *on sent aussitôt sa douceur.* » Ch. ix, p. 169.

Elle faisait valoir aux novices que, se déranger

Cons. et Souv., au premier moment sans se plaindre, était une source de paix, et leur laissait entrevoir la récompense :

Histoire
d'une bergère,
p. 463.

Alors, les tendresses divines
Vous feront bien vite oublier
Que vous marchez sur des épines,
Et vous croirez plutôt voler...

Ch. iv, p. 70.

A propos des sacrifices du cœur qu'elle s'était imposés pour réagir contre son trop naturel besoin d'affection, elle constate « *n'être plus abattue par aucune chose passagère* ».

Ch. x, p. 182.

Et elle s'étend ailleurs sur le même sujet :

« Que je suis heureuse maintenant de m'être privée dès le début de ma vie religieuse ! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement. Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur, car mon cœur est affermi en Dieu... Parce qu'il l'a aimé uniquement, il s'est agrandi peu à peu, jusqu'à donner à ceux qui me sont chers une tendresse incomparablement plus profonde que s'il s'était concentré dans une affection égoïste et infructueuse. »

Ch. ix, p. 174.

« Ah ! que le Seigneur est bon d'avoir élevé mon âme, de lui avoir donné des ailes ! Tous les filets des chasseurs ne sauraient plus m'effrayer, car « c'est en vain qu'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes¹ ».

Elle n'est pas encore professe, et entend deux religieuses formuler sur elle, l'une après l'autre, sans

¹ Prov., I, 17.

s'être concertées, un avis absolument opposé qu'elles soutiennent de bonne foi :

« Depuis ce moment, dit-elle, je n'ai plus du tout attaché d'importance à l'opinion des créatures, et cette impression s'est tellement développée dans mon âme que, désormais, les blâmes, les compliments, tout glisse sur moi sans laisser la plus légère empreinte. »

25 juillet.

Ch. xii, p. 236.

Mentionnons encore comme *fruits de grâce* accordés à sa confiance : une grande perspicacité dans la direction des âmes jointe à un profond détachement personnel.

Si elle parle de ses rapports avec les novices, et de l'aide que Dieu lui accorde :

« Depuis que j'ai pris place dans les bras de Jésus, assure-t-elle, je suis comme le veilleur observant l'ennemi, de la plus haute tourelle d'un château-fort. Rien n'échappe à mes regards, souvent je suis étonnée d'y voir si clair. »

Ch. x, p. 184.

Aucune préoccupation, en remplissant la charge qui lui est confiée, n'altère jamais sa sérénité, comme le témoigne cette façon d'agir qu'elle dépeint si aimablement :

« Je jette à droite et à gauche à mes petits oiseaux les bonnes graines que le bon Dieu met dans ma main, puis, je ne m'en occupe plus. Quelquefois, c'est comme si je n'avais rien jeté ; à d'autres moments, cela fait du bien ; mais le bon Dieu me dit : « Donne, donne toujours, sans t'occuper du résultat. »

15 mai.

Ailleurs, c'est — contraste étrange — un rayon doré de bonheur qui luit en pleines ténèbres, car, sans prendre garde à sa pénible tentation contre l'existence du ciel, elle décrit de la sorte l'état d'âme de la « petite fleur » :

Ch. IX, p. 152. « Jésus, la trouvant sans doute assez arrosée, la laisse grandir *sous les rayons bien chauds d'un soleil éclatant*, il ne veut plus pour elle que *son sourire !...* »

Et nous la voyons encore gaie et tranquille en face de la mort ; ce sont de nouveaux « *fruits de joie* ».

A propos de ce passage de l'Evangile : « Il est ressuscité, il n'est plus au lieu où on l'avait mis ¹ », elle constate :

29 mai. « Je ne suis plus, comme dans mon enfance, accessible à toute douleur, *je suis comme ressuscitée*, je ne suis plus au lieu où l'on me croit. *J'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce.* »

5 juillet. « Ne soyez pas triste de me voir malade, regardez comme le bon Dieu me rend heureuse, je suis toujours gaie et contente. »

Puis, considérant ses mains amaigries :

8 juillet. « Oh ! que j'éprouve de joie à me voir me détruire ! »

Cons. et Souv.,
p. 301.
9 juin. « Que je voudrais bien aider le « divin Voleur » à venir me voler ! Je l'aperçois de loin, et je me garde bien de crier : Au voleur !!! Au contraire, je l'appelle en disant : Par ici ! par ici ! »

¹ Marc., xvi, 6.

Son confesseur lui ayant demandé : Etes-vous résignée à mourir ? — elle lui répondit :

— « Ah ! mon Père, je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre... ; pour mourir, *c'est de la joie que j'éprouve !* »

6 juin.

Elle avait dit :

« ... La mort n'est point un fantôme, un spectre horrible comme on la représente sur les images. Il est écrit, dans le catéchisme, que « la mort est la séparation de l'âme et du corps » ; ce n'est que cela. Eh bien, je n'ai pas peur d'une séparation qui me réunira pour toujours au bon Dieu. — Quelle joie de le voir, d'être jugée par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses ! »

1^{er} mai.

Cons. et Souv.,
p. 301.

A., 1897.

Quelques jours avant sa mort, elle disait de nouveau :

« Je n'ai jamais eu le désir de mourir un jour de fête, ma mort sera, par elle-même, une assez belle fête ! »

2 septembre.

On se rappelle cette prière de Thérèse :

« Je veux que Jésus s'empare de mes facultés de telle sorte que je ne fasse plus des actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'Amour. »

Cons. et Souv.,
p. 291.

Cette emprise totale de Dieu sur le cœur humain est le *fruit radieux* d'une vie d'Amour, et le Seigneur daigne nous en donner l'assurance par la bouche de sa petite épouse.

Un jour, pendant sa maladie, elle regardait le ciel. Une Sœur le fit remarquer comme un élan d'amour. Thérèse se contenta de sourire, et dit ensuite à Mère Agnès de Jésus :

8 août.
Ch. XII, p. 241.

« Ma Mère, nos Sœurs ne savent pas ma souffrance ! En regardant le firmament d'azur, je ne pensais qu'à trouver joli ce ciel matériel : l'autre m'est de plus en plus fermé... J'ai d'abord été affligée de la réflexion que l'on m'a faite, puis une voix intérieure m'a répondu : *Oui, tu regardais le ciel par amour. Puisque ton âme est entièrement livrée à l'Amour, toutes tes actions, même les plus indifférentes, sont marquées de ce cachet divin.* »

Voici encore un *fruit de paix et de bonheur* : celui-ci accordé à l'humilité :

Si elle dénonce sa petitesse, son impuissance à tout bien, elle trouve en échange l'*appui de Jésus et sa tendresse aveugle*. C'est ce qu'elle avait exprimé dans cette poésie :

Au Sacré-Cœur,
p. 393.

J'ai besoin d'un cœur brûlant de tendresse,
Restant mon appui sans aucun retour,
Aimant tout en moi, même ma faiblesse.

Non seulement elle croit que le Seigneur efface les fautes du petit enfant ; mais, de plus, elle voit dans le pardon divin une source de profit :

Cons. et Souv.,
p. 280.

« Quand on revient vers lui, affirme-t-elle, il nous aime *meilleur* encore qu'avant notre faute. »

C., 20 oct. 1888.

Oui, « dans un acte d'amour, même non senti, tout est réparé, et au delà. Jésus sourit, il nous aide sans en avoir l'air... »

Cependant, elle réclame de nouveau, dans sa formule de donation à l'Amour, ce qu'elle demandait le jour de sa première Communion :

« Je vous supplie, ô mon Dieu, de m'ôter la liberté de vous déplaire... »

— Mais, s'il ne le fait pas, où sera le « fruit de sa confiance » ?

— Ah ! elle le cueillera dans l'humble confession de ses manquements, car elle constate alors que sa bonne volonté la met à couvert :

« Hélas ! je suis loin, je l'avoue, de pratiquer ce que je comprends, et cependant, *le seul désir que j'en ai me donne la paix.* »

Puis elle ajoute :

« Je vous supplie, ô mon divin Epoux, d'être vous-même le *Réparateur* de mon âme. »

Offrande,
p. 306.

Ch. IX,
p. 171-172.

Prière,
16 juillet 1895.

Elle s'écrie :

« *Qu'elle est douce*, la Voie de l'amour ! Sans doute on peut tomber, on peut commettre des infidélités, mais l'amour, sachant tirer profit de tout, a bien vite consumé tout ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant au fond du cœur qu'une humble et profonde *paix.* »

Ch. VIII, p. 146.

Et, rappelant l'offrande d'elle-même à l'amour :

« Ah ! depuis ce jour, dit-elle avec assurance, *l'Amour me pénètre et m'environne*; à chaque instant, *cet amour miséricordieux me renouvelle et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché.* Non, je ne puis craindre le purgatoire, car je sais que le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire. Je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous de

Id., p. 148.

souffrances inutiles, et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait les combler... »

Elle écrit ailleurs :

F., 1897.

« Comment Dieu se laisserait-il vaincre en générosité ? comment purifierait-il dans les flammes du purgatoire des âmes consumées des feux de l'amour divin ?... »

Cons. et Souv.,
p. 281.

« Pour les victimes d'Amour, il me semble qu'il n'y aura pas de jugement, mais plutôt que Jésus se hâtera de récompenser par des délices éternelles son propre amour qu'il verra brûler dans leur cœur. »

Enfin, s'est réalisé pour la Bienheureuse Thérèse ce qu'elle pressentait naguère :

C., 14 juill. 1889.

« Il me semble que le bon Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre d'amour dans une âme ; un rayon de son Cœur peut, en un instant, faire épanouir sa fleur pour l'éternité. »

Et le Seigneur a exaucé sa prière :

31 août.

« Je le suppliai, dit-elle, d'opérer en moi le même travail de sanctification que si je devais vivre long-temps, en me consumant rapidement dans l'amour. »

A., 1890.

Oui, « *l'amour a supplié, pour elle, à une longue vie*, car Dieu ne regarde pas au temps, puisqu'il est éternel, *il ne regarde qu'à l'amour.* »





ÉPILOGUE

*Mourir d'amour, voilà mon espérance !
Quand je verrai se briser mes liens,
Mon Dieu sera ma grande récompense,
Je ne veux point posséder d'autres biens.
De son amour je suis passionnée ;
Qu'il vienne enfin m'embraser sans retour !
Voilà mon ciel, voilà ma destinée :
Vivre d'amour !...*

(Hist., p. 380.)

ÉPILOGUE

« O Jésus, mon Aigle adoré ! aussi long-
temps que tu le voudras, je demeurerai les yeux
fixés sur toi ; je veux être fascinée par ton
regard divin, je veux devenir la proie de ton
amour ! Un jour, j'en ai l'espoir, tu fondras
sur moi, et, m'emportant au foyer de l'amour,
tu me plongeras enfin dans ce brûlant abîme
pour m'en faire devenir à jamais l'heureuse
victime !... »

(Hist., ch. xi, p. 221.)

Sur son lit de mort, un jour que la B^{se} Thérèse de l'Enfant-Jésus repassait d'un regard attendri les principaux événements et les grâces de son existence si courte, elle soupira :

« Et pourtant, comme j'ai peu vécu ! »

D'autres personnes pourront s'étonner, à première vue, qu'ayant, en effet, si peu vécu, elle soit honorée, au ciel et sur la terre, d'une telle couronne de gloire et de puissance. Comment ne pas saisir cependant la leçon du Seigneur : seul, l'amour a du prix à ses yeux, et, s'il confie à une enfant la mission de le faire connaître tel qu'il est et aimer comme il le mérite, n'est-ce pas afin que personne ne se méprenne, confondant la valeur des œuvres avec la valeur de l'amour ?

En méditant la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, Thérèse pénétra ce consolant mystère et y trouva l'apaisement de ses brûlantes aspirations :

« Considérant le corps mystique de la sainte Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La Charité me donna la clef de ma *vocation*. Je compris que si l'Eglise avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas ; je compris qu'elle avait un cœur, et que ce cœur était brûlant d'amour ; je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que, si l'amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que *l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux*, parce qu'il est éternel !

« Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée ! *ma vocation, c'est l'Amour !* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, **JE SERAI L'AMOUR !** Ainsi je serai tout ; ainsi, mon rêve sera réalisé ¹. »

Elle avait dit :

« Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer uniquement, je n'ambitionne pas d'autre gloire. Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. L'amour attire l'amour, le mien s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire ²... »

¹ Hist., xi, 216.

² Id. x, 201.

Nous l'avons noté ailleurs, si Thérèse s'offrit en « *victime d'holocauste à l'Amour wiséricordieux* du bon Dieu », c'est « parce que beaucoup, remarque-t-elle, se font victimes de justice, tandis que personne ne songe à se faire victime d'amour ». Et ce cri a jailli de son cœur :

« O mon divin Maître ! n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? Votre *amour miséricordieux* n'en a-t-il pas besoin, lui aussi ? De toutes parts, il est méconnu, rejeté... ; les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre amour infini.

« O mon Dieu ! votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que, si vous trouviez des âmes s'offrant comme *victimes d'holocauste à votre amour*, vous les consommeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous.

« Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux¹ ! O Jésus ! que ce soit moi, cette heureuse victime ; consommez votre petite hostie par le feu du divin Amour² ! »

¹ Ps. xxxv, 6, 7 ; — Ps. lvi, 11 ; — Ps. cvii, 5 ; — Ps. cxliv, 9.

² Hist., viii, 147-148.

Cette fois, Dieu n'y tint plus ! Il déchira tout à coup les nuages de foi et d'épreuves qui, malgré ces élans, subsistaient toujours, et l'Esprit de Charité embrasa sensiblement « son heureuse victime ».

Ce ne fut qu'un éclair, sans doute, mais un éclair d'éternité qui, sans un miracle, eût jeté l'âme de Thérèse hors de ce monde.

« Quelques jours après mon offrande à l'amour miséricordieux, raconte-t-elle, je commençais au chœur l'exercice du Chemin de la Croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un trait de feu si ardent, que je pensai mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport ; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh ! quel feu ! quelle douceur ! Une minute, une seconde de plus, mon âme se séparait du corps¹. »

Elle souhaite que toutes les créatures expérimentent ces ineffables ardeurs, parce qu'alors, affirme-t-elle, « Dieu ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à l'excès² ».

Elle continue, dans l'enthousiasme :

« *A moi, il a donné sa miséricorde infinie... Je n'ai plus qu'un seul désir : celui de l'aimer jusqu'à mourir d'amour.* »

¹ Hist., xii, 228.

² Id., viii, 147.

Nous allons assister à cette mort d'amour..

« Je ne sais pas quel jour mon exil finira, avait écrit la Bienheureuse, plus d'un soir peut-être, me verra chanter encore ici-bas vos miséricordes, ô Jésus ! mais enfin, pour moi aussi viendra le dernier soir... »

Le voici arrivé, « ce soir d'amour », et il étend ses ombres sur une croix, sur un dououreux calvaire de plusieurs mois.

Thérèse en sera-t-elle déconcertée ? Oh ! non.

« La mort d'amour que je désire, dit-elle, c'est celle de Jésus sur la Croix. »

Et, avant l'extase du dernier instant, elle pronça tous les *flat*, en buvant, comme son divin Maître, le calice amer jusqu'à la lie.

« Je n'ai jamais vu cette forme de maladie de poitrine, affirmait le médecin du couvent. C'est affreux, ce qu'endure cette jeune religieuse, et avec quelle patience ! »

La réflexion du docteur lui fut répétée, on la questionna, et elle répondit avec simplicité :

« Est-ce qu'une petite victime d'amour peut trouver affreux ce que le bon Dieu lui envoie ? La vérité, c'est que je souffre beaucoup, juste ce que je puis supporter. »

« Il vous est utile que je m'en aille¹ », affirmait Notre-Seigneur à ses Apôtres. Sa fidèle disciple et son amante prononce à peu près les mêmes paroles :

« Si je suis heureuse de mourir, c'est parce que,

¹ Joan., xvi, 7.

plus qu'ici-bas, je serai utile aux âmes. Pour moi, que m'importerait de vivre ou de mourir ! Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant : je verrai le bon Dieu, c'est vrai ; mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

On l'entretenait des jouissances du ciel et du repos après les labeurs de cette vie :

« Oh ! ce n'est pas cela qui m'attire ! Ce qui m'attire vers la Patrie des cieux, c'est l'espoir d'aimer enfin le Seigneur comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement. »

« Une seule attente fait battre mon cœur : *c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner.* »

Elle insiste encore :

« Voici mes rêves d'avenir : aimer Dieu, en être aimée, et *revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour.* »

Après avoir considéré longuement une image représentant St^e Jeanne d'Arc dans sa prison :

« Les saints me disent à moi aussi : Tant que tu es dans les fers, tu ne peux remplir ta mission, mais plus tard, après ta mort, ce sera le temps de tes conquêtes. »

Et, le 17 juillet, avec un accent prophétique :

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes... »

« *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Je ferai tomber une pluie de roses.* Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! Mais lorsque l'Ange aura dit : « Le temps

n'est plus¹ ! » alors je me reposerai, parce que le nombre des élus sera complet... »

Elle ajoute, après un silence :

« Le bon Dieu me donnerait-il ce désir, toujours plus grand, de faire du bien sur la terre après ma mort, s'il ne voulait le réaliser ? Non, il me donnerait plutôt l'attrait de me reposer en lui. »

Livrée presque sans répit aux souffrances de l'âme et du corps, mais sereine cependant, et toujours abandonnée à Dieu comme l'enfant de sa tendresse, elle atteignit enfin le dernier jour, le véritable « dernier soir » de son exil.

Ce fut alors et plus que jamais « la souffrance toute pure, sans aucun mélange de consolation ».

Et elle s'écriait, dans son agonie terrible qui dura 12 heures :

« O mon Dieu ! ô douce Vierge Marie ! venez à mon secours.

« Le calice est plein jusqu'au bord ! Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes... »

« O mon Dieu ! tout ce que vous voudrez ! mais ayez pitié de moi ! »

Comme submergée par la tempête, et traduisant dans toute sa personne l'angoisse mortelle du Sauveur lorsqu'il soupira vers son Père : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné² ?... » elle se ressaisit pour faire bien comprendre à celles qui

¹ Apoc., x, 6.

² Matt., xxvii, 46.

l'entouraient que le fond de son âme restait le même :

« Tout ce que j'ai écrit, dit-elle, sur mes désirs de beaucoup souffrir pour le bon Dieu, oh ! c'est bien vrai. »

« Je ne me repens pas de m'être offerte en victime à l'Amour. »

La veille de ce 30 septembre 1897, elle avait répondu à sa jeune sœur qui lui demandait un mot d'adieu :

« J'ai tout dit... « tout est accompli¹ !... » *C'est l'amour seul qui compte.* »

A 7 heures un quart du soir, après l'Angélus, la Mère Prieure l'avertissant que peut-être son agonie se prolongerait encore, elle fit cette courageuse réponse, mais d'une voix presque éteinte :

« Eh bien... allons... allons... oh ! je ne voudrais pas moins souffrir !... »

Puis, regardant son crucifix qu'elle tenait avec force entre ses mains jointes :

« OH ! JE L'AIME !... MON DIEU... JE VOUS AIME ! »

Ces paroles à peine prononcées « dans la nuit de la foi », elle entra tout à coup en extase, la tête penchée à droite, le regard irradié et fixé en haut. Quel regard ! quelle attitude ! L'une de ses sœurs essaya de rendre l'un et l'autre sur une toile admirable, mais ni la langue, ni le pinceau ne peuvent fidèlement traduire l'intensité, la surprise, le trans-

¹ Joan., xix, 30.

port d'un tel regard enflammé, non plus que cette attitude ferme et tranquille à la fois, qui montrait la bien-aimée de Dieu en assurance à son jugement, digne vraiment « de paraître comme debout devant le Fils de l'homme ¹ ».

C'était, en un mot, le nuage déchiré, le ciel ouvert, l'éclair, la flèche d'amour, mais cette fois l'éclair suprême, car il n'y eut pas de second miracle pour retenir cet ange ici-bas, et la trame de sa vie mortelle se rompit sous la divine blessure.

Maintenant, où est l'âme de Thérèse ?

L'Eglise a parlé : elle est béatifiée, elle est au ciel.

Mais, Dieu l'a prouvé : *elle est en même temps sur la terre*; elle est à sa mission de faire connaître et aimer l'Amour, *l'amour miséricordieux* du Seigneur, sa bonté paternelle envers les pécheurs que nous sommes. *Du sein de la vision béatifique, elle veille sur nous, accomplissant des merveilles qui surpassent infiniment ses immenses désirs d'amour et d'apostolat.*

¹ Luc., xxi, 26.

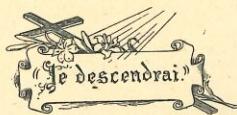


TABLE ANALYTIQUE

CHAPITRE PREMIER

Pages.

L'Amour de Dieu, <i>est, pour la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus,</i> la Source d'énergie	
fécondant toute sa vie spirituelle.	1

ARTICLE I

Doctrine de la Bienheureuse Thérèse <i>sur la Valeur de l'Amour.</i>	
Il est sa règle et sa loi.	3

ARTICLE II

Son principe d'activité dans l'Amour : Elle est soucieuse de tout ce qui « fera plaisir au bon Dieu »	9
--	---

ARTICLE III

Qualités de l'Amour de Dieu <i>en la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus :</i>	
§ I. — Amour laborieux	15
§ II. — Amour généreux	27

	Pages.
§ III. — Amour désintéressé	35
§ IV. — Amour délicat	43
§ V. — Amour exclusif	51

CHAPITRE DEUXIÈME

L'Amour

*de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus
s'épanouit dans la pratique de toutes les vertus* 63

ARTICLE I

**Étude particulière
de quelques-unes de ses vertus** 65

§ I. — Vertu de religion	65
§ II. — Amour du prochain	77
§ III. — Prudence. — Sagesse dans les conseils	91
§ IV. — Acceptation amoureuse de la souffrance	107
§ V. — Humilité	125
§ VI. — Confiance en Dieu	143
§ VII. — Abandon à Dieu	151

ARTICLE II

**La Simplicité, cachet distinctif
de la Bienheureuse Thérèse** 163

§ I. — La simplicité de sa vie	165
§ II. — La simplicité de ses vertus	169
§ III. — La simplicité de son esprit	179

CHAPITRE TROISIÈME

Pages.

L'Amour

- de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*
a son perfectionnement dans l'Esprit d'Enfance
qui la fixe dans sa « Petite Voie » 189

CHAPITRE QUATRIÈME

- Les fruits heureux de la Vie d'Amour 209

ÉPILOGUE 225



BAR-LE-DUC — IMPR. SAINT-PAUL
36, BOULEVARD DE LA BANQUE — 6095,12,22.

